

LES VERTUS DE LOUISE THERESE

Circulaires de Madeleine Thérèse 1934-1937

30^{ème} anniversaire du couronnement de notre Reine et Mère

7 décembre 1934

Nous commémorons le 27 juin prochain le 50^{ème} anniversaire de la précieuse mort de N.V.M Louise-Thérèse. Le Te Deum qui sortit alors spontanément des cœurs brisés de nos M. aura son écho dans les nôtres durant tout le cours de cette année et nous méditerons la grande leçon. Quelle lumière en effet : l'action de grâces domina leur douleur ; elles ne se permirent de songer à leur propre détresse qu'après avoir loué et remercié le Seigneur de ses merveilles, suivi au sein de Dieu l'âme qu'Il venait de libérer et qui Le possédait enfin !

Nous prions de toute notre âme pour que bientôt ce Te Deum puisse retentir dans Saint Pierre !

De bonnes lettres de Rome nous avaient fait espérer que peut être une place nous serait très prochainement faite dans le programme des Congrégations. Aujourd'hui même, la liste nous arrive et N.M n'y est pas... On nous écrit en l'envoyant : « en union de prières avec le vœu que les prières et les sacrifices de 1935 obtiennent du Ciel pour 1936 la Congrégation attendue et désirée ».

Je suis très sûre que partout cette pensée stimulera la ferveur, et pour que l'élan de prières soit accompagné d'une véritable rénovation de l'esprit de N.M, vous recevez chaque mois quelques pages sur les vertus proposées à votre imitation.

Nous parlerons aujourd'hui de la Foi de N.M en nous servant surtout des dépositions de N.M Marie Thérèse au cours du procès apostolique.

« La servante de Dieu, disent les articles de la Cause, avait une profonde estime pour le don de la foi. Elle exprimait souvent sa reconnaissance d'être née au sein de l'Eglise catholique, d'avoir été appelée à la grâce SUREMINENTE du baptême, selon l'expression qu'elle employait... »

Et voici quelques dépositions sur ce sujet :

Il m'a été donné de rencontrer de saintes âmes (Père Gin hac &) ; aucune à ma connaissance n'a eu une foi plus profonde et plus vive... sa grande préoccupation était d'agir selon sa foi et de mettre toutes ses actions en harmonie avec sa foi.

N.M avait une grande reconnaissance pour le don de la foi, pour la grâce d'être née dans le sein de l'Eglise. Elle célébrait avec joie l'anniversaire de son baptême, et quand on lui en parlait on était sûr de lui faire plaisir. Elle m'écrivait en 82 :

« J'ai été vraiment touchée que vous ayez pensé à célébrer avec moi le 62^{ème} anniversaire de mon baptême, grâce suréminente qui rend l'âme apte à recevoir toutes les autres. Que Notre Seigneur nous rende toujours plus fidèles et reconnaissantes ».

A une autre elle disait : « Il y a aujourd'hui 60 ans que j'ai reçu le saint baptême. Combien cet anniversaire réchauffe en mon âme le besoin d'une perpétuelle action de grâces et l'esprit de réparation ».

Mademoiselle Maupetit m'écrivait en 84 : « Nous fêtons aujourd'hui les 64 ans de N.M. Elle m'a dit ce matin qu'elle était saisie de terreur en calculant les grâces que Notre Seigneur lui avait faite depuis : « Il y a de quoi sanctifier 50 âmes et la mienne est à zéro... » La grâce pour moi, ajoutait M Marie-Paul, c'est d'avoir été mise à une pareille école de sainteté ».

N.M. disait encore : « Les vœux effraient mais que sont-ils à côté des engagements de notre baptême et de notre première communion ! ... Ah ! si nous avions la foi...mais nous ne l'avons pas. Je la demande à Dieu tous les jours. »

Louise-Thérèse parlait souvent de la grâce d'avoir la foi et de la nécessité de mettre sa vie d'accord avec sa foi. Elle jugeait tout à la lumière de la foi dans une grande indépendance de ces jugements humains : « Que me dit la foi, que me dit l'Eglise ? »

Une personne disait dans une conversation : « Sans doute, au point de vue de la foi... » N.M. l'interrompit vivement : « Oh ! bien, dit-elle, je regarde toujours à ce point de vue là ! »

Lorsqu'elle avait dit de quelqu'un « c'est une âme de foi » c'était le plus grand témoignage d'estime qu'elle puisse lui rendre. Parlant un jour de la mère de deux orphelins qu'elle venait de recevoir : « La grande foi de cette pauvre femme me donne un tel respect que je lui aurais baisé les pieds ».

Elle voyait dans le plus humble ministre de Dieu le représentant de Notre Seigneur Jésus-Christ, et ne permettait pas qu'on parlât légèrement de quiconque portait le caractère sacerdotal.

C'est la foi qui lui inspirait le respect de ses petites orphelines : « Elle écrivait au Père Reculon : « J'ai pour elles une tendresse que je ne puis exprimer : quand je songe à leurs titres devant Dieu je me mettrais à leurs pieds ».

L'esprit de foi de N.M m'a fait comprendre la vie de foi qui consiste à aller toujours droit à Dieu à travers toutes les créatures, à Le rechercher, découvrir et servir en tous nos actes.

C'est une des choses auxquelles elle attachait le plus d'importance et qu'elle a le plus cherché à nous inculquer : « Ayez la foi, demandez la foi, vivez de la foi ». Nous entendions cela souvent ; chaque fois à peu près que nous nous réunissions autour d'elle... la veille de sa mort elle nous dit encore : « Soyez fermes dans la foi ».

« Si on avait une grande foi, on mourrait d'amour... on dit quelquefois, ajoutait-elle, je n'aime pas beaucoup, pourtant j'ai la foi... Vous n'avez pas beaucoup de foi, si vous aviez la foi vous croiriez à l'Amour... si vous aviez la foi vous en feriez les œuvres... »

« Quand je ne vois pas, je crois ».

Elle mettait la vie de la foi, « le trésor incomparable de la vie de foi », c'était son terme, au-dessus de tous les sentiments, impressions, ferveur sensible. « Quand il faut marcher seulement par la foi, le cœur rempli d'amour mais ne le sentant pas, c'est alors que l'âme prouve à Dieu son amour. »

La foi vive nourrissait en son cœur la crainte de Dieu. Elle faisait tout le possible pour donner à la pitié des enfants cette base solide. Elle se plaignait qu'on fit trop peu de cas dans notre siècle de ce don du Saint-Esprit.

Quelqu'un lui avouant un jour avoir peur de paraître devant Dieu : « N'y paraissons-nous pas à chaque instant devant Dieu ? et est-ce parce que le dernier jugement est sans appel que nous ne redoutons que celui-là ?... Mon Dieu, que la seule crainte de Vous déplaire, le seul désir de Vous plaire me fasse agir sous votre regard comme si je devais mourir à l'heure même ! La crainte de Dieu... C'est la fine fleur de la foi ! Elle conduit à l'Amour. Demandez-la à Dieu car il y a peu d'âmes qui la possèdent. Cultivez-la, accroissez-la en vous, c'est le meilleur souhait que je puisse vous faire. On ne peut calculer la gloire que nous ferions à Dieu si nous le craignons davantage, non de cette crainte humaine qui est l'héritage d'Adam, mais de cette crainte divine comme celle de notre grand David. »

« Que de motifs imparfaits souvent dans un acte héroïque et combien la gloire de Dieu s'en trouve frustrée ! »

Tous les actes de la vie de Louise- Thérèse ont été l'exercice de sa foi. C'était la conséquence d'un état surnaturel qui lui faisait tout juger en Dieu et pour Dieu. C'était une habitude si bien contractée qu'elle n'aurait pu en sortir. « J'ai foi en Dieu, cela me suffit... »

La foi éclairait tous ses jugements et lui suggérait réponse à tout : « Je dis à Notre Seigneur, il me semble que si j'étais à votre place je n'agis pas ainsi... Il me répond : tu serais la Sagesse, la Lumière, l'Amour. Tu verrais le passé, le présent, l'avenir, les conséquences de ma conduite, tu jugerais de même ». Et tout raisonnement se taisait sans effort : elle était convaincue par avance : « Je recours à l'Esprit-Saint, mais je n'ai pas de peine à persuader mon intelligence, elle est toujours docile cette bonne petite », disait-elle en souriant.

La foi lui montrait que rien n'est impossible à Dieu et quand elle était assurée de sa Volonté elle avait toujours le courage de tout tenter.

Dieu étant le principe et le but de ses moindres actes, sa préoccupation était de ne lui enlever aucune gloire.

Remarquable était son indépendance des jugements humains ; l'esprit du monde, cela ne comptait pas pour elle, elle n'en tenait compte que dans la mesure où le demandait la charité. Mais alors, quelle dépendance absolue de Dieu... elle l'appelait surtout son Maître... Maître Bon, cher doux Souverain... Aimable Maître... « Vous êtes Maître de moi et mon aimable Maître ».

La personne de Notre Seigneur était le charme et toute l'occupation de sa vie. « Pour moi c'est tout, a-t-elle dit : tout dans le passé, tout dans le présent, tout dans l'avenir. Regarder Jésus seul, c'est une contemplation qui fait tout oublier, même soi-même... »

Suivant toujours Notre Seigneur en esprit, sa foi ne rencontrait pas d'obstacle : « Que me font les murs, me dit mon bon Ange » (quand elle était au lit)

L'Esprit-Saint était son recours incessant ; elle n'écrivait jamais une lettre, ne traitait jamais une affaire, ne recevait même jamais une personne de la maison sans demander sa lumière. Un jour je l'entendis faire cette invocation au moment où elle allait traiter avec une personne (difficile)

« Esprit Saint, pure flamme, venez et répandez dans mon âme un rayon de votre douceur ».

« Les dons du Saint Esprit, c'est ce que je demande le plus. » C'était surtout l'accent qu'elle donnait à ses paroles, qui pénétrait.

Elle remerciait le Père Céleste de nous avoir donné son Divin Fils... « Je prie le Père Céleste de nous avoir donné son Divin Fils... je prie le Père céleste, Oh ! Que j'aime ce nom : Père céleste... C'est ainsi que Notre Seigneur parlait de son Père.... C'est ainsi que je le prie».

Elle parlait souvent de la demeure de la sainte Trinité dans nos âmes. Cette vie de Dieu en elle la ravissait. Elle méditait souvent cette parole de Notre Seigneur : « Celui qui fait ma Volonté, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure.... » - « Oh ! disait-elle un jour avec un visage transfiguré, devenir la demeure de la sainte Trinité... et nous pourrions encore nous occuper de nous-mêmes... »

Restons sur ce mot aujourd'hui, nous continuerons en Janvier.

IN COR DE JESU

Janvier 1935

VIE DE FOI

La foi, au dire des témoins les plus intimes de la vie de NM « ne lui coûta jamais » mais lui fit éprouver les plus grandes jouissances : « Je n'ai que des jouissances dans ma foi, rien ne me rebute, mais tout me console et me réjouit ». La passion de la gloire de Dieu l'inspirait continuellement ; elle ne quittait un travail que pour un commencer un autre, toujours mue par cet esprit surnaturel, qui garantissait la sagesse et la prudence de ses actes.

Tout dans ses intentions, ses paroles, ses œuvres, attestait que Dieu, les intérêts divins, étaient les seules fins de ses entreprises.

Aucun obstacle humain n'était capable de la déconcerter : elle comptait sur son Dieu, assurée du secours qu'il ne lui refusa jamais. « J'ai foi en Vous », disait-elle à ses heures d'angoisse... Et si la réponse à son cri de confiance était un supplément de difficultés et d'épreuves, elle n'en concluait pas que Dieu n'avait pas entendu sa prière mais qu'Il y répondait « à son gré » selon son droit... ce droit sacré de disposer de tout pour sa seule gloire.

Elle n'avait jamais de distraction dans ce désintéressement délicat qu'en toute occasion elle cherchait à communiquer à ses filles : comme M.A.M.D. la pria un jour, en la quittant, de demander pour elle un petit repos à l'enfant Jésus... « Eh ! répondit-elle, vous ne me demandez pas plutôt que je le prie de se reposer en vous ? »

« J'ai demandé depuis ma petite enfance au bon Dieu de conserver ma foi jusqu'au dernier jour de ma vie, disait-elle, c'est une des plus grandes grâces que nous puissions demander à Dieu, c'est ce qu'il faut apprendre de bonne heure aux enfants : qu'ils demandent la conservation de leur foi jusqu'à la fin ».

« Si nous leur apprenions bien que Dieu les voit partout, ils éviteraient le péché. »

Une ancienne orpheline a déposé ceci : « Son esprit de foi m'a frappée par ce que dans les plus petits détails on voyait qu'elle pensait à Dieu et travaillait pour Dieu. Ce sentiment de la présence de Dieu ne la quittait jamais ; elle me disait souvent : « Pense donc bien que le bon Dieu te voit partout. Quand tu fais quelque chose devant moi tu le fais bien parce que je te vois, mais quand tu es sortie de la chambre tu le fais négligemment ; pense donc bien que je ne te vois que dans ma chambre mais que le bon Dieu te voit continuellement. Ces choses si simples étaient dites avec un tel accent qu'on ne pouvait les oublier. »

Le même esprit de foi lui faisait attacher une grande importance à tout ce qui regardait la chapelle : la propreté du lieu, le soin des linges sacrés et des ornements, le respect extérieur dans le lieu saint.

Un jour, pendant une bénédiction, un accident survenu à l'orgue ayant provoqué quelques rires parmi les chanteuses, N.M. fit remarquer l'inconvenance de ces rires devant le Saint Sacrement, avec une telle énergie, que depuis lors aucune de nous ne fut tentée de sourire ». (déposition)

N.M. savait faire détester le péché véniel : « Quand bien même nous disait-elle, il s'agirait de sauver le monde entier, ce ne serait pas une raison suffisante pour commettre le péché véniel ! »

Un jour, une personne désirant retirer une jeune fille d'une situation dangereuse, crut pouvoir se permettre un léger mensonge pour atteindre plus facilement ce but. N.M. en fut contristée et indignée : « est-ce que cette personne se figure, disait-elle, que c'est elle qui sauve les âmes et non pas Dieu ? »

L'offense de Dieu l'attristait, comme le seul vrai mal : « je dois dire ici, a déposé un des témoins du procès informatif, ce qu'a raconté devant moi Melle Waldegg à propos de la maladie du genou : « Un jour, je lisais le journal à Melle de Montaignac. J'interrompis ma

lecture pour ne pas lui faire de la peine, parce qu'il s'agissait d'un sacrilège ; un misérable avait brisé un Christ sur son genou. Bonne Mère me dit : »tu sautes quelque chose, qu'est-ce que c'est ?- Oh !rien, lui répondis-je. Donne-moi le journal, me dit-elle ». Je lui remis, elle le lut, essuya je crois deux larmes et resta quelques temps silencieuse. Je suis persuadée qu'elle s'offrit pour réparer ce sacrilège et que delà vint cette arthrite du genou qui la fit tant souffrir. »

N.M prenait grand soin de l'instruction religieuse des orphelines qui devaient avoir un catéchisme chaque jour jusqu'à l'âge de 21 ans. « Tant qu'elle put descendre, atteste l'une d'elles, elle venait de temps en temps nous faire le catéchisme. Je me souviens qu'un jour elle m'interrogea sur les principaux mystères de la religion. Bien que je fusse toute petite, j'ai été frappée des explications qu'elle me donna sur le mystère de la Sainte Trinité., sur la sainte enfance de Jésus. »

Elle eut voulu dans son zèle, atteindre tous les pauvres enfants des écoles laïques : « N.M, écrit Melle Maupetit, désire tellement que nous fassions le catéchisme, que je fais tout ce que je peux pour la contenter. Nous sommes littéralement envahies par les enfants de l'école communale. »

« Je me souviens, dit un autre témoin, qu'en 1872, une jeune allemande, professeur chez Melle Pérard, fit son abjuration dans la chapelle de l'orphelinat. N.M. avait prié et nous avait fait prier pour cette conversion, je crois bien, qu'elle était due à son zèle. Je sais d'une façon certaine pour l'avoir entendu souvent dire à Melles Sénislhac et Bethford, que le premier but de la fondation de Paris a été de procurer aux hérétiques et schismatiques l'instruction nécessaire pour leur conversion. »

N.M. pénétra la Maitresse des novices formée par elle de l'importance du catéchisme pour la formation des âmes.

« Témoins de cette volonté ardente de répandre la foi, nous nous disions : « Si N.M était bien portante, elle serait capable d'incendier le monde ! » Elle-même disait parfois : « Ah ! Si je n'étais pas dans ce lit ! » Puis elle ajoutait : « Le Seigneur sait bien ce qu'il fait de m'y mettre...Bien avare est celui à qui la volonté de Dieu ne suffit pas !... »

N.M eut un grand zèle pour la propagation de la foi, voulut que la prière de Saint François Xavier pour la conversion des infidèles fut récitée chaque jour... rêva de voir ses filles dans le monde entier au secours des missionnaires, désira beaucoup créer parmi nous un groupe destiné aux missions étrangères...

De tous ces ardents désirs auquel elle donnait libre cours, elle revenait simplement à son humble soumission au Bon Plaisir Divin, à son amoureuse acceptation de ses impuissances et infirmités : « JESUS est ma vie, je ne vois que lui toute la journée »...et disent les intimes « lorsqu'elle nous voyait attristées soit par sa maladie soit par un quelconque évènement fâcheux : »je trouve JESUS toujours aimable » disait-elle simplement.

La servante de Dieu avait une tendre dévotion au mystère de l'Incarnation. Les jours de fête, spécialement à l'époque de Noël, on aurait dit qu'elle assistait aux grands mystères auxquels la liturgie nous ramène, tant elle en était pénétrée : « Voici Noël, oh ! délices... »

« Si j'avais été les bergers, j'aurais planté là tout mon troupeau pour rester près de Jésus... et puis j'ai vu à la lumière de la grâce que le devoir c'est Jésus et que ce n'est qu'en l'accomplissant qu'on possède Jésus ».

Une autre fois elle m'a dit : « Tu es trop grande, toi. Si tu étais toute petite, bien aplatie, le petit Jésus mettrait sa petite main sur ta tête. Moi, je suis tout à fait sur la paille. Alors il me prend. »

Au temps de la Passion, elle était continuellement occupée des souffrances de Notre Seigneur ; elle en était plus accablée que des siennes propres. Il lui arriva souvent alors une redoublement de souffrances physiques et morales qu'elle acceptait avec sa résignation ordinaire en vue d'être plus étroitement unie à Notre Seigneur. Elle disait alors : « J'ai toujours habité les rampes du calvaire... je ne vis que de souffrances... ma consolation est de souffrir toujours... La souffrance est préférable à tous les actes possibles de la volonté parce qu'on se donne jamais plus énergiquement que dans la souffrance... Dieu se glorifie dans nos souffrances ; pauvres petites créatures que nous sommes ! »

Les joies de la Résurrection semblaient lui rendre la vie, quoique ses souffrances en fussent rarement diminuées, mais on sentait son cœur soulagé de ce poids de compassion qui l'opprimait pendant la semaine sainte. « Je ne sais que faire de mes souffrances aujourd'hui » nous disait-elle agréablement le jour de Pâques... Elle nous rappelait que la Résurrection du Christ devait être le signal de notre résurrection, d'une vie nouvelle.

Un jour de l'Ascension, N.M nous dit : « Moi, aussi j'ai fait ma fête ce matin, j'ai compris que les Apôtres étaient tous heureux et que Jean lui-même qui aimait davantage avait été grandement consolé de la Gloire de son Maître et de servir l'Eglise... Servir Dieu à ses dépens a toujours été mon attrait ».

Son respect pour la parole du Pape était extrême ; elle ne permettait pas qu'on s'occupât de quoi que ce fut quand on lisait une encyclique ou un autre écrit du Saint Père. Elle montra toujours une absolue soumission à toutes les décisions de la Sainte Eglise. La proclamation du dogme de l'Immaculée conception et de l'infaillibilité pontificale réjouit grandement son cœur. Onze ans avant la définition du premier de ses dogmes elle s'était engagée par vœu à répandre la dévotion à l'Immaculée Conception. Son attachement à l'Eglise et à son chef auguste tenait son esprit et son cœur orientés vers Rome, d'où émane la vérité.

Tout en professant d'une façon ferme et simple la vraie foi, elle conservait la charité pour les personnes qui se trompaient et demandait pour elles la lumière. C'est ainsi qu'à la suite d'un long entretien avec un homme qu'elle estimait profondément mais dont elle déplorait les idées, elle écrivait à sa nièce de Kergardec : « Quand on pense à cette malheureuse erreur du libéralisme qui attire ses esprits éminents, on se prend à supplier le Seigneur de leur donner plus de lumière afin qu'ils fassent tout le bien dont ils sont capables et de les préserver d'y mêler des faux principes qui en attaquent les fruits pour les gâter ».

N.M était à l'abri de toute erreur et de toute illusion à cause d'un jugement naturellement très droit... d'une instruction religieuse très complète puisée aux meilleures sources sous la direction de Mgr. Gaume et de l'étonnante formation que lui avait donnée Mme de Raffin. Tout cela mis sous la garde d'une humilité et d'une soumission admirables. D'après les témoins les plus intimes de sa vie, L.T. vivait dans un esprit de foi continuel : « L'Evangile , disait-elle, le

catéchisme, le sacrifice, l'Eglise, ses enseignements, tout est là... Avant tout je consulte Dieu... laissez-moi consulter Dieu ! »

Si N.M. a pu dire « je n'hésitais jamais devant le plus parfait », elle n'a pas du tout voulu faire entendre qu'elle avait vœu de choisir le plus parfait et qu'elle s'y était appliquée constamment ; ce qu'elle entendait dire, c'est qu'examinant toutes choses à la lumière de la foi, « devant la vérité » selon son expression favorite, elle voyait clairement et rapidement ce qu'il y avait de plus parfait et s'y portait sans hésitation ni scrupule : « quand je voyais le mieux, je me précipitais... »

Le souhait qu'elle renouvelait le plus souvent dans ses entretiens et dans ses lettres était celui-ci : « Que la Justice, la Paix, la Joie que donne l'Esprit-Saint habitent en vous. Je redis sans cesse pour vous ce vœu au Cœur de Jésus, il renferme tout ». Et encore : « je porte Dieu... Vous portez Dieu... Dieu habite en vous et vous vous inquiétez de ce qui se passe ? Car tout passe, même nos faiblesses. »

Février 1935

« Je dois à Mademoiselle de Montaignac, a déposé N.M.M.T., d'avoir compris pratiquement la vie de foi.

Tout était si net, si clair, si positif, allait si droit dans la lumière qui la guidait, que l'hésitation, le scrupule, n'altéraient jamais sa simplicité.

L'esprit de foi était le fondement sur lequel elle voulait appuyer toute la perfection de son Institut.

La foi était sa lumière, on ne la voyait jamais agir par un autre principe. De là cette force d'âme, cette paix habituelle et calme avec lesquelles elle dominait tout et surtout elle se dominait elle-même.

C'est cet esprit de foi qui lui donnait sur nous une autorité souveraine. Je puis dire que jamais je ne l'ai surprise obéissant à un sentiment purement humain : elle voulait le bien avec énergie, elle savait y conduire.

Le sentiment de la vénération dominait toujours en nous, tant nous sentions la grâce et l'esprit de foi qui dominaient en elle ».

Ce don divin de la foi, elle l'avait respecté et préservé avec la plus délicate vigilance : « Comme je lui disais, a déclaré un témoin, combien j'avais souffert d'avoir si longtemps vécu avec des incrédules : « Je ne l'aurais jamais pu, me répliqua-t'-elle avec un accent très vif, non je ne l'aurais jamais pu. Il vous sera très utile de sacrifier à Dieu les révoltes de votre esprit... Les doutes qui vous surviennent doivent entretenir en vous de grands sentiments d'humilité »

Nous sommes loin des études indéfinies sur les questions troublantes et des imprudentes recherches : « La foi, disent les notes de N.M., nous fait dépouiller du jugement de nos sens et

de notre propre esprit pour recevoir sans examen la Vérité. C'est le triomphe de la foi de ne pas s'arrêter aux réclamations de la nature et d'aimer par la volonté ce qui la détruit ».

« Non seulement nous avons besoin d'une foi très ferme dans tous nos saints mystères, mais nous avons besoin de tout voir par la foi : « Le juste vit de la foi » a dit saint Paul ».

C'est la foi que la servante de Dieu aimait surtout à louer dans les saints. La foi de Saint Joseph faisait son admiration.

Elle honorait ses glorieux privilèges de chef de la famille sainte... « Il était Juste, disait-elle, tout éloge est renfermé dans ce mot évangélique ». Elle aimait très particulièrement sainte Thérèse qu'elle appelait « ma mère sainte Thérèse »... Sainte Thérèse disait-elle, a trouvé dans sa foi le secret de son ardent amour. »

De saint Louis, son patron, elle admirait et exaltait la grande foi... Elle donna sainte Anne pour patronne à la M. des N., glorifiant ainsi son privilège d'avoir élevé et instruit la très sainte Vierge. Elle honorait tous les saints, « ses amis du ciel » et condamnait certaines pratiques qui tendent à amoindrir la vénération qui leur est due.

Elle honorait son ange, nos anges personnels, puis les anges de la Pieuse-Union : « quand je dis : « visitez cette demeure, que vos saints anges y habitent », il me semble les voir se précipiter ».

Elle avait une grande dévotion à son crucifix, le gardait toujours sur son lit et le prenait dès qu'elle cessait de travailler.

L'œuvre de laïcisation accrut encore cette dévotion : « on enlève les crucifix, mettons-en partout ».

« Ici, chacun fait son jubilé, même moi, lisons-nous dans une de ses lettres, je fais des visites à des croix qui sont dans ma chambre, par ordre de mon curé ». « Les bénédictions de l'autorité religieuse sont si puissantes », disait-elle.

La laïcisation de nos usages et coutumes lui était fort pénible : « je ne résiste pas à l'attrait qui me ramène à vous, sœur bien-aimée dans le Christ-Jésus. Cet ancien langage chrétien me charme ! C'est une souffrance que d'être obligée d'éviter de l'employer parce que cet attrait est rare et que cela aurait une apparence d'originalité que les amants de la vie commune doivent fuir ».

Sa foi très vive lui inspirait un grand respect et un grand amour pour la sainte Ecriture et surtout pour l'Évangile. « Ce livre, c'est ma vie » disait-elle. Aussi l'avait-elle appris par cœur en totalité. « Avec la richesse de ma mémoire c'est l'aliment de ma foi et de mon amour ». Vers la fin de sa vie N. M. qui ne demandait jamais rien pour elle-même, avait demandé à son assistante un Nouveau Testament en gros caractères pour pouvoir le relire plus facilement.

Dans cette lecture incessante, elle trouvait toujours des aperçus nouveaux. Elle aimait nous apprendre à tirer de l'Évangile notre nourriture spirituelle et nous mettait en garde contre toute prétention en spiritualité.

« Je ne comprends pas grand-chose à la piété moderne, disait-elle, je ne connais et n'estime que la foi antique. Je ne suis pas de mon siècle, je suis de celui de Notre Seigneur ».

Elle disait encore : « Le rôle de la femme chrétienne est bien sûr et bien beau : préserver avec la très sainte Vierge les apôtres dans une prière unanime et ensuite toujours servir l'Eglise dans les sentiments d'une foi pure et simple, d'un dévouement respectueux et filial. »

Elle craignait la multiplicité des lectures. A quelqu'un qui lui parlait d'acheter des livres de spiritualité : « J'aimerais mieux acheter des catéchismes ».

A une de ses filles lui demandant conseil sur un livre de pitié assez élevé : « Cette recherche de votre esprit nuit à votre oraison ; nous sommes femmes et non théologiennes, restons modestement dans notre sphère ».

La voie de la pure foi lui sembla toujours la plus sûre et elle s'y complut de préférence à toute autre. Elle redouta pour elle et pour ses filles les illusions qui peuvent accompagner les voies extraordinaires : « je trouve que les grâces sont toutes extraordinaires » disait-elle quand on lui en parlait, et pour elle, la plus précieuse était celle qui produisait dans une âme la foi, l'humilité, l'amour. »

« L'oraison de foi est préférable à toute autre » aimait-elle dire.

Quand on vivait dans son intimité, on s'apercevait bien vite que sa pensée de Dieu ne la quittait pas. Pendant un de ses silences où instinctivement je la sentais abimée en Dieu, je lui dis : « Vous ne perdez jamais de vue la présence de Dieu ? »- « Oh non, répondit-elle, cela me serait presque impossible ».

« Quand on possède Notre Seigneur, il est impossible de ne pas avoir des moments de jouissance infinie et cela à côté de désolations bien grandes ».

« Seigneur, vous êtes à moi, L'univers ne m'est rien ».

Elle consultait Notre Seigneur en tout : « Je ne suis qu'une prière ».

« Tous les jours à mon réveil, après avoir fait le signe de la croix, en élevant mon cœur vers Dieu je lui adresse ses paroles qui doivent être l'expression des dispositions de mon âme : »Pater, ecce venio... Me voici prête à faire votre volonté, c'est l'unique but de ma vie ».

« Aimons la prière vocale, et surtout la prière commune qui se fait usuellement par le peuple chrétien : c'est le cri universel de la terre vers le ciel. Estimons-nous heureuses de mêler notre petite voix à ce concert unanime qui est si glorieux à Dieu. Pour moi, je n'ai jamais manqué, non seulement de réciter ma prière quotidienne, mais aussi de la savourer ». Et prenant une à une ces magnifiques formules que l'on récite sans attention, elle m'en fit valoir la richesse et la beauté. » Oh ! Que l'on est tranquille, ajouta-t'-elle, lorsqu'on a bien fait sa prière vocale : on a tout dit à Dieu, on a rempli tous ses devoirs envers lui et on a prié pour ses meilleures intentions, quoi de plus rassurant ? » (notes de M.M.P.)

La préoccupation constante de N.M. était de protéger les droits de Dieu en elle : « ne pas faire de tort à Dieu... je n'ai pas le droit de diminuer mon mérite, il appartient à Dieu... pas de rapine dans l'holocauste... Ma mauvaise santé est un obstacle à l'accomplissement de désirs légitimes, sans doute, mais celui d'accomplir la volonté du divin Maître les domine, il est bien meilleur encore ».

« Je suis avec simplicité les indications de la Providence pour mes chers devoirs... Chercher uniquement la volonté de Dieu, c'est un abîme de paix... Il est si aimable, ce Jésus, dans tout ce qu'il fait ».

« Le temps s'écoule bien rapidement pour une âme éprise de la volonté et de la gloire de son Seigneur. Les plus petits détails de notre vie s'agrandissent ainsi de toute la hauteur du passager à l'éternel. C'est le bonheur anticipé que Jésus promet à ses disciples. Reposons-nous en lui du soin de nous-mêmes et de tout ce qui nous est cher ».

Dieu seul a le droit de tout vouloir et je l'en bénis sincèrement, pour ma part. Que j'aime donc à le voir tout dominer en moi et hors de moi ».

« Devant toute épreuve vous devez dire : domine non sum dignus ; si vous saviez le don de Dieu ! c'est la croix. On n'en vient pas tout de suite à la fin, ma fille ; pour dire : »Tout est consommé », il faut avoir dit : » Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Il y a le portement de croix, le dépouillement, le crucifiement, et un jour la résurrection ».

« Ce que c'est que d'être ordinairement sous l'action divine : on va mourir, on passe de la terre au ciel sans émotion : on se sent uni, si soumis... »

Parlant de la grâce de mourir : « Tout est suave, tout vient à son heure... Je suis entre les mains de Dieu... que ce soit pour la vie passagère ou pour l'éternelle vie, c'est toujours Dieu qui est la Vie ».

Louise Thérèse ne perdit pas un instant la pleine possession d'elle-même, a dit N.M.C.T. Elle assista à la dissolution de son corps avec esprit de foi. Aussi, dans quelle sérénité pouvait-elle dire : » 65 ans de comptes à rendre... Je ne rendrai compte de rien, je lui donnerai tout ».

ESPERANCE

Parler de l'Espérance de N.M., c'est encore parler de sa foi. C'est parce qu'elle croit qu'elle voit tout en Dieu, attende tout de lui, compte en tout sur lui, ne veut que lui.

Il est sa vie, il sera sa récompense. « J'attends tout de Dieu, je recevrai tout de Dieu ».

N.M.M.T. a déposé en ces termes au procès informatif : sa foi si vive et si claire animait son espérance et lui donnait une fermeté invincible.

Elle eut pourtant sous ce rapport des heures de lutte terrible lorsque toute consolation spirituelle venant à lui manquer, elle se sentait sans aucun appui ni du côté du ciel ni du côté de la terre. C'est ainsi que dans sa grande maladie de 1881 et dans les dernières années de sa vie, elle a éprouvé des heures d'angoisse : elle nous disait à ce propos : « on n'est pas dans les ténèbres, on est dans la lumière, mais les yeux sont providentiellement fermés ».

Je ne n'ai jamais constaté dans la servante de Dieu la moindre hésitation, le moindre fléchissement dans l'attente des biens éternels. Elle aimait à penser au ciel, et ce qui la ravissait c'est la pensée qu'elle le devait aux mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Le 1^{er} Novembre 1882, elle écrivait à M. de Sénislhac : « Nous sommes les enfants de Saints ; la contemplation de leur bonheur, l'espérance de le partager un jour, le sentiment profond que nous le devons à Notre Seigneur Jésus-Christ, tout me porte aujourd'hui à l'adoration et à l'action de grâce. O, Père, que votre règne arrive ! »

Dans les moments de grandes souffrances ou de grands travaux, elle aimait à dire en souriant : « Je me reposerai en Paradis ».

Quel que fût cependant son désir du ciel, elle acceptait avec joie la prolongation de sa vie crucifiée ; elle aurait voulu sans doute être unie avec Dieu et Notre Seigneur, mais elle avait en même temps une volonté ardente de travailler à la gloire de Dieu et la vie la plus longue lui semblait bien courte pour remplir ce devoir. Aussi, après avoir été plusieurs fois aux portes de la mort, dès qu'elle allait un peu mieux elle se remettait au travail avec une activité rajeunie, nous disait-elle.

« Si Dieu m'offrait de guérir, me laissant entendre que mon état lui est tant soit peu plus agréable, je ne voudrais pas changer. Ce n'est pas que j'aie du courage, c'est l'intensité de la simplicité ».

Vers la fin de sa grande crise de 1881, le 1^{er} juin à minuit, elle s'offrit de nouveau au Sacré-Cœur en lui disant : « Si vous voulez prolonger mes jours et me donner assez de forces pour travailler à votre gloire, je vous bénirai ; si au contraire vous voulez continuer mes souffrances, Fiat, je ne me plaindrai pas ».

Quelques jours avant sa mort, quand les souffrances étaient les plus atroces et son désir plus grand encore de s'unir à Dieu, elle s'écriait : « Mon Dieu, quand vous voudrez, pas cinq minutes plus tôt que vous l'avez réglé et voulu ».

Elle avait souvent sur les lèvres pour s'encourager à souffrir ces paroles du psalmiste : « Le Seigneur est proche de ceux qui espèrent en lui » et le verset du Te Deum : « In te , Domine, speravi : non confundar in aeternum » ou quelquefois d'une façon plus brève : « J'ai espéré en vous ».

Bien qu'elle n'ait accepté la fondation de la Pieuse-Union que par obéissance à la volonté de sa tante et de son directeur et pour ainsi dire à son cœur défendant, elle n'a jamais manifesté le moindre doute sur la mission que Dieu lui avait confiée ; cependant tout semblait conspirer contre elle : sa santé d'abord, l'exiguïté de ses ressources, les directions opposées auxquelles elle se soumit tout en sentant bien qu'elles allaient contre le but de l'œuvre, rien ne put abattre sa confiance dans le succès final voulu et amené par Dieu : « Je sentais, disait-elle, que Dieu voulait et Dieu m'était tout ».

Au sujet de la Pieuse-Union, le P. Gautrelet lui demanda un jour d'où venait sa confiance, elle répondit : « J'ai toujours obéi, j'ai toujours eu des souffrances physiques et morales et au-dessus de tout une grâce fortifiante qui me conservait l'espérance ».

J'ai retrouvé, écrite de sa main, une note ainsi conçue : « J'ai été frappée de cette pensée que dans les Saintes Ecritures nous voyons avec sévérité Dieu punit ceux de ses serviteurs auxquels il avait confié une mission particulière et qui ne l'ont pas remplie, ou en ont retranché quelque chose ».

Ce qui la soutenait dans l'impuissance physique ou morale de poursuivre les projets formés pour son œuvre, c'est qu'elle ne comptait que sur Dieu ; moins elle sentait d'appui autour d'elle, plus elle était calme ; elle disait dans ces moments difficiles : « J'attends le Seigneur ».

Cette confiance en Dieu ne l'empêchait pas de mettre en œuvre tous les moyens les plus raisonnables ; elle aimait que l'on fit toujours tous ses efforts pour arriver au but, qu'on se servît des créatures tout en comptant peu sur elles, Dieu accordant sa grâce à ces efforts.

Elle disait : « je vis de confiance, c'est là mon élément. Je dors, je veille, j'agis, je souffre dans la confiance ».

Et encore : « Est-ce que nous avons besoin de ceci ou de cela ? Nous avons besoin de Jésus qui nous donnera toujours ce qu'il faudra pour faire ses œuvres ».

Toutes ses œuvres sont le résultat de cette confiance héroïque, qui les lui a fait entreprendre, bien qu'elles parussent souvent humainement impossibles.

Quand un besoin surgissait, elle se mettait en prières et Dieu ne tardait pas à récompenser sa confiance... « Je n'ai plus fait autre chose toute ma vie que d'attendre, disait-elle à M Maupetit ; j'ai été moulée dans l'épreuve de l'attente, mais mon espérance n'a jamais faibli. Je viens de dire à Notre Seigneur que j'attendrai tant qu'il voudra les vocations dont j'ai besoin ; c'est mon système depuis 40 ans ».

Au moment de la fondation de la mission de Paris, M. de Sénislhac avait besoin d'y faire un voyage, mais les ressources manquaient ; on proposa donc de remettre ce voyage à plus tard ; N.M. fixa néanmoins le jour et l'heure du départ, assurée qu'elle était que le secours arriverait. L'argent lui fut apporté en effet au moment voulu.

Un autre jour, Rose vint lui demander de l'argent pour payer la note du boulanger ; elle ouvrit le porte-monnaie et le trouva vide. « Ne t'inquiète pas, lui dit L.T. ; saint Joseph va venir ». Une heure après le facteur apportait une lettre contenant 350 francs. J'étais présente à la scène. Quand elle eut organisé la première petite chapelle que Monseigneur de Dreux Brézé avait autorisée, il lui restait 12 frs en caisse. Jamais N.M. ne s'était trouvée aussi riche : 12 frs et le Saint Sacrement !

Elle écrivait à M. de S. au printemps de 1882 : « J'ai dans ma bourse 100 francs d'avance pour 60 personnes, et ma confiance en saint Joseph »

Melle Maupetit, chargée de la fondation de Lyon (novembre 1884), se désolait de ne pouvoir trouver un appartement dont le loyer fut en rapport avec ses faibles ressources. L.T. lui répondit : « Quand au prix, ne comptant que sur la providence, ce qui veut dire sur Dieu, Notre Seigneur invoqué par notre douce Mère, le bon saint Joseph, père de notre petite famille, saint François de Sales, saint Ignace, sainte Thérèse, nos patrons et patronnes, je suis sûre de ne manquer de rien de ce qu'il est bon d'avoir, allez en paix ».

Cette confiance la rendait persévérante dans ses projets, mais ne provoquait chez elle aucun entêtement ; nous ne l'avons jamais vue tenir à ses idées par un motif naturel ; elle aimait au contraire à prendre l'avis des autres et à en tenir grand compte.

Cette confiance était alimentée par la prière qui lui donnait la solution de toutes ses difficultés. Un soir je la quittais accablée de soucis, en face de difficultés qui paraissaient inextricables ; le lendemain matin quand j'entrai dans sa chambre, je la trouvai calme et souriante ; et comme je m'en étonnais, elle me dit : « Hier, j'étais en présence de cette montagne de difficultés qui m'environnaient et je me disais que jamais je ne pourrais y monter ; alors j'ai dit à Jésus : Seigneur, donnez-moi des ailes... Il m'en a donné et je me suis trouvée tout d'un coup sur la montagne, dominant toutes mes difficultés, les voyant à mes pieds ; et je me suis consolée de tout ».

Bien qu'elle n'ait jamais hésité dans son espérance, je n'ai pas voulu dire qu'elle n'avait jamais éprouvé de tentations à cet égard.

Pendant sa maladie de 1881, elle fut soumise à des épreuves morales très douloureuses ; non seulement elle fut privée de toute consolation sensible, mais encore elle eut sur le péché des vœux qui la firent cruellement souffrir, une crainte terrible du Purgatoire, elle-même prononça le mot : « mes craintes pour le salut ». Elle disait à ce propos : « Dieu m'a choisie entre mille pour me mener jusqu'au bord de l'abîme, afin que j'espère en lui malgré tout ».

Et encore : « Ma fille, il y a des âmes qui doivent descendre jusqu'au plus profond de l'abîme ; ce n'est que lorsqu'elles sont au fond, qu'il ne leur reste rien, mais rien, qu'elles commencent ».

En parlant toujours de cette épreuve, elle nous disait encore : « Je me suis presque lassée de dire : Mon Dieu que le calice s'éloigne de moi, mais j'espère ne jamais me lasser de dire : que votre volonté soit faite ».

Je lui demandai si à ce moment-là elle n'avait pas éprouvé de regret ou des préoccupations pour la Pieuse-Union ; elle me répondit : « Non, je n'avais aucun regret de la Pieuse-Union, ni aucune préoccupation pour elle, elle est l'œuvre de Dieu ».

Un mois avant sa mort, je l'entendis dire pendant son oraison: « Seigneur, vous m'avez dit souvent depuis quelque temps « il vous est bon que je m'en aille » et vous m'avez bien abandonnée... mais c'est la réparation, le vernis posé sur le tableau, après, l'œuvre est achevée ».

Cette confiance en Dieu la portait à s'abandonner à lui en toute simplicité comme un enfant entre les bras de sa mère ; elle aimait à répéter : « Je me livre, je me confie, je m'abandonne ».

AVRIL 1935

FOI- ESPERANCE- CHARITE SOUFFRANCES

Rien ne montre mieux à quel degré héroïque N.M. pratiqua les vertus théologiques que son inébranlable fidélité dans la souffrance, le respect avec lequel elle reçut le don de la croix sous quelque forme que son maître la lui présentât, la spontanéité avec laquelle elle trouvait aimable la plus crucifiante des volontés divines. Sans épuiser le sujet sur lequel nous devons revenir, il semble opportun d'exploiter un peu de ce trésor pendant ces grandes semaines de la Passion. Puisseons-nous, à l'exemple de notre vénérable Mère, suivre plus généreusement Notre Seigneur en ses douleurs et porter notre humble collaboration aux efforts redoublés des apôtres pour atteindre les pécheurs.

N.M. a connu les joies de la croix ; elle a, pourrions-nous dire, chanté le mystère de la croix en de ravissantes effusions. « La croix est une enrichisseuse, Dieu n'a pas dans sa toute puissance, de moyen plus puissant pour m'unir à lui... »

« Devant les infirmes, Notre Seigneur s'incline...Seigneur voici devant vous votre petite infirme ; donnez-moi donc le double de grâces... »

« Je donne ma vie pour mon Ami, et c'est mourir beaucoup de fois que de souffrir toujours ».

La vie dans la souffrance, c'est déjà le ciel...oui, le ciel ! »

« On ne peut être que sur la croix ou en paradis pour avoir Jésus, et je l'ai bien ! »

« Pour une âme qui a goûté Dieu, je ne comprends pas qu'elle puisse vivre sans souffrir ; je ne comprends même pas qu'elle puisse le supporter ».

« Quelle croix et quelle miséricorde que cette puissance de souffrir ».

« Les épreuves ne sont pas des malheurs, au contraire elles produisent l’Espérance pour ceux qui aiment. Ne vous troublez donc pas à mon sujet ».

« Je pensais ce matin combien ceux qui ont de vraies croix sont heureux... Si on n’en avait pas, Seigneur, il faudrait qu’on vous en demande... mais heureusement, vous avez prévu le cas ».

« L’amour s’immole toujours... Des sacrifices, je n’en ai pas refusé... » On dira un jour à L.T. : « Quelle grâce d’être martyr » et elle répondra : « il vaut mieux l’être longtemps pourvu que ce ne soit pas aux yeux du monde ».

C’est en 1852, au cours de la fondation de l’orphelinat et à l’occasion de la première loterie organisée en faveur des pauvres (œuvre des Dames de la Miséricorde) que Melle de Montagnac fut atteinte de la maladie dont elle ne devait point guérir. Durant sept années, elle fut aux prises avec les plus grandes souffrances, puis il y eut une accalmie en attendant le retour d’infirmités plus dures encore.

Le 27 août, elle « écrit à la M. Saint Henry : « Tu connais la cause mon long silence. ... Me voici moins souffrante et je suis bien reconnaissante de ce mieux qui me permet de remuer assez les doigts pour me permettre de remercier mes amis de leur affection... »

« Tu aurais béni avec moi le divin Maître des grandes grâces qu’il m’a faite ma chère sœur ; tu sais quel désir j’ai d’accomplir la volonté sainte et quelle crainte j’ai d’y mettre obstacle. Dans ma position actuelle ce désir est pleinement satisfait et la crainte ne peut guère pénétrer en mon âme qui trouve son bonheur à s’abandonner doucement et complètement à l’amour du cœur de Jésus. L’année dernière j’étais étendue, mais enfin je pouvais écrire, travailler, m’occuper des œuvres dont j’étais chargée ; depuis 10 mois je suis restée couchée presque sans mouvement, dans un état de faiblesse et de souffrance constant. Je t’assure que j’étais bien hors de la voie active, ne pouvant rien, et, grâces en soient rendues au Seigneur, ne désirant rien... Oh ! Qu’il fait bon de mourir ainsi à soi-même pour ne vivre que de la volonté de Dieu, ne sachant pas si la santé vous sera rendue ou si, la voix du divin Epoux se faisant entendre, vous allez à lui avec confiance, tout pauvre que vous êtes. Vois-tu, chère, on ne meurt jamais si bien à son propre esprit, à ses goûts, à ses désirs, que par la maladie qui vous rend captive à ce point. Or, comme c’est l’heureux anéantissement du moi qui conduit à l’union avec Dieu, nous devons chérir les moyens qu’il emploie dans ce but. Prie donc la souveraine Bonté que ses grâces ne restent pas stériles en moi, mais qu’elles portent des fruits dignes de lui être offerts. Je cause avec toi à cœur ouvert, ma sœur, comme si je t’avais vue hier. Qu’est-ce en effet que le temps qui sépare celui où nous nous sommes vues l’an dernier ? Enfin, tu veux de mes nouvelles, en voici : Je souffre moins du dos, autant de la jambe ou plutôt des jambes, car celle qui me servait l’an dernier avec une béquille ne me porte pas cette année. Les médecins disent que j’ai une névrite qui a un peu atteint la moëlle épinière, mais que je guérirai tôt ou tard... Dieu seul le sait.

« Prie bien pour moi, je mène une vie de paresseuse. Je dors sur la croix en attendant que je la porte. »

3 janvier 1854. « Je suis restée 3 mois sans pouvoir écrire... Heureuse inaction si je sais en profiter pour apprendre l'abandon parfait à la volonté de Notre Seigneur et le laisser agir en moi sans mettre jamais aucun obstacle à sa grâce ».

11 mai 1856- « Une lettre demande de moi assez d'effort pour que je sois forcée de me reposer plusieurs jours après l'avoir écrite, tout mouvement des bras augmentant mes douleurs... Il y a maintenant 18 mois qu'on n'a pu me porter à l'Eglise... L'épreuve apprend bien à l'âme que la grâce divine a disposée, à regarder Dieu et à l'écouter. Et en résumé, elle ne peut guère sortir de ce sentiment de reconnaissance, d'action de grâces et d'amour, que produit en elle la vue des miséricordes du cœur de Jésus et de l'instabilité et du néant des choses humaines. Une longue souffrance est certainement un des plus précieux dons que puisse faire Notre Seigneur à une créature ardente et active, parce que rien ne l'aide plus puissamment à mourir à elle-même, à le laisser agir en elle, à se convaincre de sa faiblesse qu'elle oublierait aisément dans les premiers mouvements de l'Amour Divin, et rien ne le convaincra mieux que, si les œuvres sont les preuves de l'Amour, le sacrifice et les souffrances en sont l'accroissement et la vie. »

Pendant cette période de sept années les consolations sensibles n'avaient pas manqué : « Il est si aimable, ce Jésus, dans tout ce qu'il fait ; moi je reste à ma petite spiritualité qui est d'acquiescer toujours à tout et de trouver Jésus toujours aimable... »

« J'étais si attirée. Dieu s'inclinait sur mon âme avec une infinie bonté ».

Plus tard, la Servante de Dieu n'éprouvera plus ces attrait sensibles pour la souffrance ; aux tortures morales : » Le Seigneur qui voulait perfectionner dans cette voie m'a fait passer par bien des degrés. Au début, il m'a donné toutes les consolations, toutes les jouissances de la souffrance. J'en étais ravie, comme enivrée. Aujourd'hui tout m'accable et me brise. Je trouvais charmant en ce temps-là tout ce que faisait mon divin Maître. Aujourd'hui je le trouve aussi charmant, mais d'une autre manière ». Et elle confiait à une amie qu'elle aimait à dire au Seigneur : « Votre joug est doux et votre fardeau léger » pour protester ainsi contre les plaintes de la nature.

Enfin, Dieu la jettera dans de tels abîmes d'effroi, de désolation et d'angoisses qu'elle pourra dire en parlant de ces heures : » C'est un grand miracle que je n'aie pas perdu la raison... »

C'est au mois de mars 1881 que commença la période la plus dure de la vie de N.M. : une arthrite aiguë du genou gauche la mit à deux doigts de la mort et provoqua des douleurs tellement intolérables qu'elle-même disait que ses souffrances passées lui semblaient des caresses en comparaison de ce qu'elle endurait.

N.M., écrivait M. de Sénislhac, est, dans des angoisses qui lui font accueillir avec reconnaissance vivement exprimée les assurances qu'on lui donne des prières multiples faites pour elle. Elle désire qu'on ne demande plus de soulagement, mais elle est très heureuse quand on lui dit qu'on prie pour que Dieu la soutienne.

A partir de cette époque, a écrit un témoin, le corps de N.M. fut vraiment le corps d'une suppliciée ; les jambes étaient tellement tordues par la souffrance qu'elles étaient effrayantes à voir ; le genou gauche était horriblement gonflé et déformé. Le bras droit était couvert d'un mal gouteux qui l'avait rendu tout violet à force d'inflammation. La position horizontale

continue dans son état de maigreur avait mis son pauvre dos dans un état affreux. La violence du mal était telle que la peau se couvrait de boutons qui semblaient une sueur de sang ; la chaleur était si intense qu'à travers plusieurs étoffes on la sentait en approchant la main.

Elle qui était si énergique et si courageuse ne pouvait retenir un cri de douleur lorsqu'on était obligé de la toucher ou de lui faire faire un mouvement. Le seul fait d'approcher de son lit augmentait sa souffrance tant la plus petite vibration était douloureuse.

L'estomac, les entrailles, la gorge, les muqueuses de la bouche étaient dans une telle inflammation que sa langue ressemblait à un morceau de chair crue ; lorsque le mal se portait au cœur, elle était à l'article de la mort. Seule, la tête resta toujours indemne : le docteur ayant cru devoir inciser le genou malade, Rose qui l'assistait dû être emmenée parce qu'elle perdait connaissance et N.M. tint elle-même le bassin destiné à recevoir le sang....

Ce mal sans répit (elle reçut l'Extrême Onction le 22 avril) empira encore durant le mois de mai. Elle ne pouvait plus dire que ces mots : « Mon Jésus miséricorde, je me livre, je me livre... »

A la douleur physique s'ajoutaient des angoisses morales dont elle m'a fait confiance en ces termes, a déposé N.M.M.T. : « Pendant ma grande maladie, j'en étais arrivée à ne pouvoir plus dire que cela : Seigneur, je vous offre mes souffrances unies aux vôtres pour vous être agréable. Cette pensée de lui être agréable était toute la douceur que je pouvais ressentir, elle m'était comme un rayon de soleil. C'était comme une nuit affreuse, j'étais dans un dépouillement si absolu de tout que plus rien ne m'était. Je n'avais pas la plus légère préoccupation humaine. Que de choses j'ai comprises sur le péché, la gloire de Dieu outragée, les réparations qu'il demande ! Et puis, ces craintes terribles pour le salut ! Jamais je n'aurais pu croire qu'on put arriver à un tel degré de souffrance. Il eut suffi d'un degré de plus pour perdre la raison ». Elle ajoutait après : « Quel mystère que celui des âmes livrées à Dieu et que Dieu poursuit jusqu'au désespoir elles se tiennent sur la limite, mais elles y sont, quel mystère ! Ce sont des abîmes dans des abîmes. Il ne me restait que la force d'accepter ; j'avais assez à faire d'opérer la fusion de ma volonté avec la volonté de Dieu ».

« Il faut bien prier pour les âmes qui sont dans les épreuves extrêmes ; je ne me doutais pas jusqu'où ces épreuves pouvaient aller ».

« Plus tard, je verrai dans quels desseins d'amour Dieu faisait tout cela... Pour me sauver ».- Et bien d'autres avec vous, lui disait-on. « Je ne le vois pas, répondit-elle, quand on a ces pensées, on souffre moitié moins.... Notre Seigneur voulait sauver le monde, et au jardin des Oliviers, il désirait éloigner le Calice que lui-même avait choisi ».

Il resta à N.M. un souvenir angoissé de ces terribles heures, une sorte d'effroi qu'elle traduisait ainsi : « Par moments, je crains que cela n revienne et je dis : « Faites Seigneur, tout ce que vous voudrez ».

Une nuit, raconte N.M.M.T., elle fut si malade qu'elle put craindre le retour de la grande crise. Elle se tourna vers Notre Seigneur et lui dit en l'interrogeant : « eh bien, doux Maître ? »... et ajoutait la servante de Dieu, « il ne m'a pas répondu.... »

MAI 1935

MARIE

Dès sa plus petite enfance, N.M. eut pour la Très Sainte Vierge une dévotion filiale, simple et confiante.

Son habitude de recourir à Marie n'a pas de date ; elle se prit tout naturellement avec l'éveil de la raison dans l'atmosphère d'une Foi vivante et des réalités surnaturelles dont un foyer profondément chrétien connaît la douce ambiance.

Notre Mère vivait avec la Très sainte Vierge ; elle la considéra toute sa vie comme son modèle, et ne cessa de tendre à la reproduire.

Elle en parlait comme de quelqu'un de toujours présent, c'est près d'elle qu'elle suivait Notre Seigneur...

Elle aimait souvent, avant ses actes, à se demander ce qu'aurait fait la sainte Vierge à sa place, ce qu'elle aurait dit, et suivait cette lumière...

La Mère de Dieu avait été la consolation des chagrins que l'enfant « lui confiait très au long » dès ses premières années.

A 17 ans, Louise avait fait pieusement, après l'avoir sérieusement préparée, sa consécration d'enfant de Marie sous le regard de ses Mères des Oiseaux.

A 23 ans, écrit N.M. Marie Thérèse au livre des « Souvenirs » agenouillée derrière l'autel du Monastère, le 8 septembre, après s'être vouée au divin Cœur qui avait ravi son âme, Louise se voua en quelque sorte de la même manière au Cœur immaculé de Marie, la constituant gardienne de l'oblation, s'engageant par vœu à propager son culte... Elle sera fidèle à toutes les époques et en toutes les circonstances, à cette incomparable Mère, à l'honorer, à la faire honorer. (Souvenirs, T. II, p 331)

JUIN 1935

**DERNIERES SOUFFRANCES- SUPRÊMES ENSEIGNEMENTS
PRECIEUSE MORT.**

(Nous donnons intégralement les dépositions de N.M.M.T. de la Bruyère au Procès informatif)

« Louise-Thérèse de Montaignac est morte le samedi 27 juin 1885, à 4h35 du soir... De l'avis des médecins, sa vie, au milieu de si vives souffrances, était un miracle perpétuel.

Ce fut l'arthrite aiguë du genou, qui se transforma en tumeur blanche, et amena la décomposition générale du sang. Cette tumeur se répandit, pour ainsi dire, dans tous les organes, notamment dans l'estomac, ce qui rendit toute nutrition impossible et occasionna des douleurs intolérables.

Ce fut le vendredi saint, 11 avril 1884, qu'une doctoresse venue de Paris, Madame Laurent, nous éclaira pleinement sur l'état de notre Mère.

Depuis ce moment, notre Mère fut dans un état grave, il fallait essayer de la nourrir pour maintenir une certaine souplesse dans l'estomac, et le peu de nourriture qu'elle prenait lui causait de vives souffrances. On peut dire qu'elle allait ainsi s'affaiblissant jusqu'au Carême de l'année 1885. Cet état déplorable s'aggrava encore à ce moment par la formation d'une tumeur au genou, tumeur que le docteur opéra trop hâtivement le 31 mars 1885.

Depuis cette opération, les douleurs de Melle de Montaignac s'étaient encore accrues. Loin de se plaindre, elle se réjouissait de souffrir ainsi pendant la semaine sainte, et offrait ses souffrances en réparation des péchés que commettaient tant d'âmes qui ne voulaient pas s'approcher des sacrements : elle nous disait en souriant : « Tant plus on souffre, tant plus on est dans l'esprit de la semaine sainte ». J'ai dit précédemment qu'à la suite de la nuit du jeudi au vendredi saint, passées en prières devant le saint Sacrement par la communauté, notre Mère put reposer pendant quelques heures ; en revanche la fête de Pâques ne lui porta pas la consolation et le soulagement accoutumés ; il lui fallut toute son énergie pour dompter le mal et faire quand même « son ouvrage » suivant son expression favorite. Elle éprouvait à la fois le sentiment de la douleur physique et de la détresse morale ; elle nous disait parfois : «Demandez pour moi l'amour de la croix, car la croix sans l'amour c'est trop fatigant. Moi qui voulais tant aimer ce que Dieu veut et qui me trouve le détester ! » En l'entendant parler ainsi, nous nous disions : « Notre Mère ne peut être contente que lorsque les répugnances de la nature sont tellement vaincues, que tout en elle de concert chante l'Amen et le Fiat ».

Ces souffrances persistent pendant tout le mois d'avril, sans que notre Mère interrompit ses travaux ; le 3 mai, il y eut une recrudescence de souffrances morales, c'était le

jour de la première communion des orphelines. Comme je les lui recommandais le matin même, elle me répondit : « Vous pouvez disposer de beaucoup de souffrances aujourd'hui ». En fait cette cérémonie nous donne beaucoup de consolation, l'une des orphelines qui nous inspirait des craintes très vives, fut entièrement transformée et nous n'avons pas hésité à attribuer et heureux résultat aux souffrances de notre Mère....

Melle de Montaignac éprouve un peu de consolation le jour de l'Ascension, 14 mai, jour anniversaire de sa naissance ; quand j'entrai dans sa chambre après sa communion, elle me dit joyeusement : « Moi aussi, j'ai fait la fête ». Je lui dis alors : « Quelle grâce avez-vous demandée à Notre Seigneur ce matin ? »-« Lui-même, me répondit-elle. J'ai compris que je n'avais plus qu'à faire du bien aux âmes et qu'il fallait que les pauvres petites dernières respirations qui restent soient vraiment fécondes. A quoi est-ce que je perds mon temps en m'occupant de ma santé. Grand Dieu ! Il n'y a d'intéressant que votre gloire, et je puis bien dire que même naturellement il n'y a que cela qui m'intéresse ».

Melle de Montaignac continuait à travailler et à recevoir, malgré le soin que nous prenions de diminuer sa tâche et de restreindre les visites. Elle me disait alors : « J'ai comme un effroi et un respect de chacune de mes heures, je sens que Dieu me les donne en dehors des voies ordinaires, je sens que je vis parce qu'Il veut que je vive » ; puis, pour atténuer cette ouverture, elle ajoutait : « je ne sais pas comment Notre Seigneur peut supporter une créature si ennuyeuse que moi ».

Le 20 mai, commençait une retraite pour la communauté et les affiliées dont quelques-unes venaient d'assez loin ; nous avions prié le père Gautrelet de la prêcher ; nous voyions notre Mère si faible que nos craintes augmentaient de jour en jour, et nous tenions à ce que le père l'assistât aux derniers moments. Cette retraite fut un surcroît de fatigue pour Louise-Thérèse ; elle tenait à recevoir les affiliées du dehors, ne voulant pas qu'elles eussent fait inutilement un long voyage, et ces visites l'épuisaient.

Le 22 mai, elle eut une crise qui nous alarma beaucoup. Cette crise dura 3 jours et fut suivie d'une légère détente qui nous rendit un peu d'espoir, tellement nous étions habituées à la voir sortir miraculeusement de ses épreuves. Elle-même cependant ne conservait point d'illusion et demanda avec insistance à recevoir les derniers sacrements le 1^{er} juin : ce n'est pas qu'elle se crut à l'article de la mort, mais elle avait une telle confiance en l'extrême onction, une foi si vive que ce sacrement l'aiderait à sanctifier ses souffrances, qu'elle ne voulait pas attendre plus longtemps afin d'en éprouver tous les effets...

Le P. Gautrelet donna l'Extrême-Onction à N.M. dans la matinée du 1^{er} juin, en présence de toute la communauté. Comme la malade était trop faible pour parler à haute voix, il nous dit : « Votre Mère aurait désiré adresser quelques mots à la communauté, mais ses forces ne le lui permettent pas ; je me fais donc son interprète pour vous remercier de tout ce que votre charité a fait pour elle, de tout l'amour que vous lui avez donné. Si dans le cours de sa vie quelque acte ou quelque parole lui avait échappé qui ait pu faire de la peine à quelqu'une, je vous en demande pardon de sa part, comme aussi je vous assure qu'elle oublie tous les petits sujets de peine qui auraient pu lui venir de vous. Elle n'en conserve aucun souvenir, vous emportera au pied du trône de Dieu lorsqu'elle aura le bonheur de le voir. C'est ainsi que la charité vous unit et vous unira toujours, et dans ce moment où la grâce de Dieu va descendre plus abondante, unissons-nous à elle pour demander qu'elle lui soit donnée en toute sa plénitude ».

Le Père était si ému qu'il pouvait à peine parler, et toute la communauté partageait cette émotion ; seule Melle de Montaignac conservait son calme habituel. Après la cérémonie, chacune s'approcha de son lit pour demander sa bénédiction, elle nous embrassa toutes sur le front. A ce moment notre émotion redoubla et gagna le cœur de N.M. Bientôt elle éprouva le bien-être du Sacrement et nous dit : « Maintenant me voilà toute blanche ; mon Dieu quel grand sacrement ».

Le sacrement prolongea sa vie ou plutôt son martyre pendant 27 jours. Bien que tout ce temps fut une perpétuelle agonie, elle trouva cependant le moyen de la rendre profitable à la gloire Dieu et notre bien spirituel. Elle continuait à s'intéresser à la maison. Le 4 juin avait lieu la première communion des petits Samuels ; quatre s'approchèrent de la sainte table ; elle voulut les voir et les bénir. « Je leur ai donné, nous dit-elle ensuite, la bénédiction de la croix, et puis, je leur ai donné rendez-vous au ciel, dans bien des années, quand ils auront été des saints prêtres et qu'ils auront fait beaucoup de bien ». Trois de ces enfants sur quatre sont prêtres aujourd'hui.

Le 12 juin avait lieu pour nous, la rénovation des Vœux, N.M. y prépara dans la mesure de ses forces, toutes les Oblates qui purent l'approcher ; elle me dit : « Allez ma fille et renouvez vos vœux bien sérieusement, comprenant toujours mieux ce que c'est que ce choix de Dieu ».

Ce même jour, fête du Sacré-Cœur, elle fut éclairée par Notre Seigneur et instruite plus encore que le jour de l'Ascension. Quand nous entrâmes dans sa chambre après sa communion, Melles de Sénislhac, Maupetit et moi, elle nous dit avec une vie que nous remarquions toujours en elle quand elle avait une communication de Dieu : « Je vous ai toutes offertes et définitivement données, je vous laisserai à lui prochainement, vous serez fidèles et fortes. Je ne suis pas encore tout à fait au CONSUMMATUM EST, mais j'espère qu'il n'est plus éloigné, il n'y a plus autre chose pour moi maintenant, toutes mes fêtes sont là-haut, je suis au bout, et c'est pour moi une grande espérance d'entrer enfin dans le repos ».

Dans la matinée, elle voulut voir son frère ; elle nous dit après cette visite : « Je viens de faire mes dernières confidences à mon Charles dans l'antichambre du paradis : nous nous sommes fait bien pieusement nos adieux ».

Cette journée la fortifia beaucoup contre les souffrances qui augmentaient toujours d'intensité ; la faiblesse croissante au lieu de l'atténuer semblait plutôt les surexciter ; les nuits surtout étaient affreuses. Une fièvre ardente la dévorait ; on ne pouvait trouver pour ce pauvre corps une situation qui fut moins douloureuse ; depuis cinq ans couchée sur le dos, le cœur malade d'un côté, de l'autre l'estomac, le foie, les deux jambes immobilisées, il n'y avait pas une partie de son corps qui ne fut le siège d'une souffrance aiguë. Parfois, elle disait : « Mon Dieu, soulagez-moi s'il vous plaît ». Puis se reprenant comme si cette demande n'était pas assez parfaite, elle ajoutait : « Je préfère l'Ita Pater, c'est plus court, il fera ce qu'il voudra, tout ce qu'il voudra : je lui ai tout donné ».

Aux souffrances physiques dont je viens de parler, s'ajoutait la privation de la présence sensible de Notre Seigneur. Elle se sentait seule pour souffrir sans le secours d'une grâce sensible : Notre Seigneur se cachait. Nous l'entendions alors dire avec une résignation douloureuse : « J'ai dit Dieu seul, j'ai eu Dieu seul. Je suis seule et pauvre, seule avec mes iniquités, pauvre en bien. Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, ayez pitié de moi. Il se

tient à la porte, il frappe, j'ouvre et il n'entre pas ; vous êtes bien le Maître, Maître de moi et un aimable Maître. Je ne croyais pas qu'on puisse souffrir à ce point aussi longtemps ; que j'ai besoin qu'on prie pour moi ! ».

A cette époque, Melle Desgrand écrivait dans le mémorial : « Cette âme me fait, ce temps-ci, l'effet de Notre Seigneur sur la croix. Jésus a donné sa vie parce qu'il l'a voulu ; il semble aussi que cette âme si animée de la vie surnaturelle a le droit d'agir indépendamment de l'état des organes du corps qui lui est uni. Cette puissance surnaturelle semble la seule explication possible de la demeure de cette âme dans un corps d'où la douleur devait l'avoir depuis longtemps arrachée ».

Cependant, par éclairs très rares, elle jouissait parfois de la présence de Notre Seigneur ; on sentait qu'il venait la consoler pour lui donner la force de souffrir.

Mais ces visites du Seigneur devenaient une souffrance de plus parce qu'elle n'avait pas la force d'en supporter la jouissance. Elle disait alors : « Je suis obligée d'éloigner la pensée de mon Jésus parce qu'elle me tue : il est si beau que je ne puis pas le regarder, il faut que j'attende d'être dans les parvis éternels ».

Le 20 juin 1885, anniversaire de la mort de Maria Seguin, elle éprouva une grande consolation. L'a-t-elle revue ? Je n'oserais pas l'affirmer, mais nous avons bien compris que l'impression de ce souvenir avait été extrêmement douce et pénétrante.

Je l'entends dire : « Ma Maria, tu te reposes, toi ; que Dieu t'a aimée ! » Je lui dis alors : « Vous aurez au ciel une bien plus grande gloire que Maria ». Elle me répondit : « Je ne veux que celle de Dieu ».

Depuis le 12 juin, la communion devenait pour elle très difficile, elle put rarement la recevoir ; et quand on sait quel prix elle attachait à la communion, on comprend ce que cette privation ajoutait à son agonie ; elle se consolait par la pensée de la communion éternelle. « O Jésus, disait-elle, me préparez-vous à votre aimable venue ? Après l'une de ses communions, elle nous disait : « Je l'emporterai et il m'emportera ». Elle fit sa dernière communion le 24 juin, fête de saint Jean Baptiste, au prix de terribles souffrances : aussi, après son action de grâces, elle disait : « Doux Maître, bientôt n'est-ce pas, nous communiquerons autrement »

« Je l'ai eu dans la vie, je le trouve dans la mort, lui seul, sans ces charmes que j'ai tant aimés ! Jésus, mon cher Maître, vous êtes la Toute Puissance et puis votre Cœur a ravi mon âme ».

L'habitude de la communion n'avait jamais engendré chez la familiarité, et une de ses souffrances dans ses derniers jours était précisément de ne pouvoir se préparer comme elle aurait voulu à ses communions, et la crainte de manquer de respect à Notre Seigneur. Cette crainte fut tellement vive pour sa dernière communion qu'elle dit à Melle de Sénislhac de faire faire une neuvaine de communions pour consoler Notre Seigneur de ce qui avait pu manquer à la sienne. » J'ai promis, dit-elle, à Notre Seigneur cette réparation ». Elle nous dit également après cette communion : « Je vais rester doucement dans les bras de Dieu jusqu'à ce qu'il vienne me prendre. Je suis entre les mains de Dieu : que ce soit pour la vie passagère ou pour la vie éternelle, c'est toujours Dieu qui est la vie. La mort, c'est le commencement de la vie ».

Ni les souffrances aiguës, ni la pensée de la mort ne faisaient perdre de vue à la servante de Dieu le bien des âmes. Elle disait au P. Gautrelet : « Je me sens poussée à l'action plus que

jamais ». Après sa dernière communion, elle nous dit avec force : « Que Jeanne écrive, à Lucie et qu'elle se presse de répondre à l'appel de Dieu, elle regrettera les jours perdus ». Il s'agissait de Melle Lucie de Fabrias qui était venue à Montluçon et paraissait offrir tous les signes de la vocation. Bien que fermement décidée à entrer en religion, elle se laissait cependant circonvenir par les sollicitations de sa famille. L'appel de notre Mère fut le coup décisif, elle n'hésita plus, et pendant 17 ans elle rendit les plus grands services à la Pieuse-Union. C'est à cet appel suprême que nous en sommes redevables.

Elle conservait également l'amour du travail qui avait dominé sa vie. Elle me disait : « Si le Bon Dieu faisait le miracle de me rendre à mon état habituel, je recommencerais à travailler pour lui sinon avec plus de douceur, du moins avec des dispositions plus parfaites ».

Elle s'efforçait de nous égayer, veillait à ce que les personnes qui la soignaient ne fussent pas trop fatiguées ; son cœur se fondait pour ainsi dire en tendresse et pour mieux le témoigner dans les derniers jours, elle avait pris l'habitude de tutoyer celles qui l'approchaient. Elle me dit un jour : « Je t'aime d'amour » et avec une expression céleste, elle ajoutait : « d'amour de Dieu ». Un autre jour, elle me dit : « Console-moi ; si quand j'avais ton âge je m'étais sentie aimée comme je t'aime et l'objet d'une pareille confiance, j'en aurais été étonnée mais ravie ». Cette affection visait toujours à notre sanctification. « Soyez saintes, nous répétait-elle, devenez saintes ». « Je t'en fais des provisions, me dit-elle un jour qu'elle souffrait horriblement, si tu ne deviens pas sainte, ce ne sera pas ma faute ».

La nuit du 24 au 25 fut particulièrement douloureuse; ce fut comme le point culminant de ses souffrances. Aussi dans la matinée du 25, nous avons perdu tout espoir en voyant la mort empreinte sur son visage. Jusque là en effet, tout en la voyant mourir chaque jour davantage, nous espérions encore un miracle qui nous la conserverait ; elle-même avait plus que jamais le pressentiment de sa fin prochaine. « Je vais avoir, dit-elle, une triste agonie ; mais le Bon Dieu le veut ; il faut que je sois abandonnée jusque dans la mort ».

Dans la matinée, elle nous témoigna son affection, sa peine de nous quitter, sa confiance en Dieu et nous demanda pardon. « Il faut que vous me pardonniez, dit-elle, toutes les peines que je vous ai faites ; j'ai voulu votre sanctification avec passion, mes enfants, j'aurais peut-être mieux fait de commencer par la mienne. Vous serez miséricordieuses envers moi car tout le monde a besoin de miséricorde. J'ai pleine confiance. Dieu m'a fait de grandes grâces, j'ai tout ce que je pouvais désirer. Tout est dans l'ordre de la Providence ; j'ai tous les sacrements que donne la sainte Eglise ; je ne veux que la volonté de Dieu, c'est l'ordre parfait ; j'ai rêvé la sainteté tous les jours de ma vie ».

Elle dit en particulier à Melle de Sénislhac : « Tu auras la grâce avec la charge : elle est bien lourde. Il faudra te travailler encore, il faut que chacune cherche à prendre les qualités des autres et cultiver les siennes propres pour la gloire de Dieu ».

Louise-Thérèse avait tout donné jusqu'à ses plus chères affections et ses plus légitimes secours : le sacrifice de Melle de Sénislhac était si bien fait, qu'elle eut craint que rechercher des consolations près d'elle ne soit une rapine dans son holocauste ; de plus, Melle de Sénislhac était rarement auprès d'elle. Pendant les derniers mois de sa vie, c'est à moi qu'elle se confiait, c'est sur moi qu'elle comptait.

« Ne te fatigue pas, ne te lasse pas de moi, me disait-elle, ce serait le dernier sacrifice qui puisse m'être demandé ». Dieu ne le lui demanda pas, mais elle voulait le faire et ne pas mourir sans m'avoir donnée aussi.

Elle profita d'un moment où Melle de Sénislhac était seule avec moi près d'elle pour nous attirer vers son lit : elle prit une de nos mains dans chacune des siennes et regardant Melle de Sénislhac avec une profonde expression de tendresse, elle voulut résumer d'un mot tout ce qu'elle avait été pour elle : « A toi j'ai tout donné » dit-elle, puis rapprochant nos deux mains elle ajouta : « je te donne encore la fille et c'est un grand cadeau que je te fais ». Puis, après un moment de silence, elle me regarda et me dit simplement : « Tu l'aideras ». C'est la première fois que je parle de souvenir personnel ; je n'ai pas cru pouvoir le passer sous silence, d'autant plus que dans ma pensée en disant « c'est un grand cadeau que je te fais », Melle de Montaignac n'entendait pas parler de la valeur du don lui-même, mais signifier l'abandon complet de ses droits sur moi entre les mains de Melle de Sénislhac.

Dans la même journée du 25, vers midi, la servante de Dieu nous pris d'appeler le P. Gautrelet : « J'ai encore deux mots à dire au Père, dit-elle, puis, j'espère qu'il me sera permis de regarder les parvis éternels ; j'irai me plonger dans les miséricordes du Seigneur ». Le Père lui donna l'absolution ; nous croyions, elle aussi, que ce serait la dernière, elle la laissa dans un grand calme. Elle fit alors appeler, bien qu'elle apparut mourante, toutes les Oblates professes qu'elle n'avait vues qu'individuellement et même rarement depuis le jour où elle avait reçu les derniers sacrements. Elle bénit chacune d'elles lui disant en même temps un seul mot, mais un mot qui s'appliquait parfaitement à leur situation. A Melle Bethford elle dit : « Suivez la lumière ». Cette parole était d'autant plus significative que Mademoiselle Bethford tout en voyant clairement sa vocation, avait encore à subir contre sa mère une lutte d'autant plus vive qu'elle était fille unique. Cette lutte n'ébranlait pas la vocation de Melle Bethford, professe depuis plusieurs années, mais elle la faisait cruellement souffrir. A Melle de Fabrias elle dit : « Cherchez tout dans le Sacré-Cœur, il n'y a que cela pour vous » Cette parole était d'autant mieux placée que cet esprit flottant trop préoccupée de soi-même n'avait pas encore compris qu'elle devait tout sacrifier pour le Sacré-Cœur. Je n'ai pas conservé le souvenir précis de ce que N.M. dit à toutes mes compagnes. Je m'approchais la dernière : quand toutes furent parties elle me dit : « Toi, tu es avec moi et à moi ». Elle voulait me dire par là : « Tu sais tout ce que je peux avoir à te dire ». Ce fut alors le tour des Sœurs coadjutrices : elle bénit toutes celles qui étaient présentes en traçant le signe de la croix sur le front de chacune d'elles ; la bonne sœur Miette vint en retard et comme N.M. était épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, on voulut la renvoyer. Notre Mère s'en aperçut et dit, comme je l'ai rapporté précédemment : « Les petits ne sont pas les derniers ».

Après cet entretien, elle se reposa un peu, et dans la soirée elle nous dit : « Je suis dans le calme de l'Oblate, la Foi, la simplicité, l'amour ; je suis dans la paix, c'est une grande grâce de mourir dans la paix ; j'ai pleine confiance : Dieu m'a fait de grandes grâces ; je ne crains pas le purgatoire, mais seulement de n'avoir pas assez glorifié le Seigneur. Je compte sur la miséricorde divine, je lui dirai : »J'ai aimé, mal aimé », ajouta-t'-elle en souriant, mais sans trouble.

Souvent elle avait dit en parlant de la Pieuse-Union : « L'idée primitive était la sagesse même, on y reviendra ». Son œuvre n'était donc pas accomplie telle qu'elle l'avait rêvée, mais elle pouvait se rendre le témoignage qu'elle avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour la mener

à bien : si l'œuvre restait incomplète, c'est que l'obéissance avait arrêté Melle de Montaignac et l'avait empêchée de faire davantage ; elle s'en allait donc avec un sentiment de confiance profonde. Confiance basée à la fois sur ce qu'elle avait agi par obéissance et une ferme espérance qu'après sa mort l'œuvre serait constituée conformément à la pensée de Madame de Raffin et à la sienne ; j'ai dit précédemment comment l'approbation définitive du Saint siège réalisa complètement cette espérance.

Nous avons écrit à Mgr de Dreux Brézé et aux évêques dans le diocèse desquels la Pieuse-union avait des œuvres, pour les prévenir de nos angoisses et demander leur bénédiction.

N.N.S.S. les archevêques de Paris et d'Avignon, les évêques de Valence, Viviers, Autun et Annecy envoyèrent leur bénédiction par télégramme ; le télégramme de Mgr de Moulins arriva à Montluçon le 25 : en bénissant la mourante, il la remerciait de tout le bien qu'elle avait fait dans son diocèse et se recommandait à ses prières ainsi que toutes ses œuvres.

Pendant toute cette soirée du 25, nous attendions à chaque instant la mort de notre mère ; vers la nuit au contraire, se produisit une accalmie qui semble éloigner le danger. Notre Mère elle-même souffrait de cette prolongation et disait : « Quand donc me sera-t-il donné de contempler la gloire de mon Maître ? » Mais ne voulant pas que le plus léger nuage s'élevât entre la volonté de Dieu et la sienne, elle ajoutait : « Mon Dieu, je ne veux par un seul désir avancer de cinq minutes le moment que Vous avez marqué ». La nuit fut encore douloureuse, moins cependant que la précédente, parce la fièvre intense, au lieu de la surexciter, l'accablait et atténuait un peu le sentiment de la douleur. Le vendredi matin la servante de Dieu fit encore une heure d'oraison, ou plutôt de préparation à la mort. Dans la matinée, elle réunit son Conseil et lui demanda la permission de remettre à Melle de Sénilhac sa croix de Supérieure Générale, en exprimant le désir de la lui voir porter jusqu'au prochain chapitre : cette réserve était faite pour nous indiquer que si elle confiait la direction de la communauté à son assistante, elle entendait respecter pleinement la liberté de nos votes. Ce fut à ce moment qu'elle nous dit : « Restez bien dans votre simplicité, mes enfants, à Nazareth ; n'allez pas imiter les autres congrégations, ce n'est pas votre affaire ». Elle voulait par là, affirmer une fois de plus que notre voie devait être humble et cachée. La raison qui l'avait toujours guidée, lui inspira cette autre recommandation : « Qu'on fasse toujours tout avec réflexion ». Sa grande charité la porta encore à nous dire : « Gardez toutes les délicatesses de la charité ».

Dans la matinée, Melle Maupetit et moi nous nous trouvâmes seules avec elle, nous lui demandâmes de nous bénir ensemble, pour la remercier de nous avoir permis de l'approcher de plus près ; elle nous répondit : « Je vous ai bénies tous les jours, mes enfants », puis, comme nous nous trouvions à droite et à gauche de son lit, elle mit nos mains dans les siennes et ajouta : « Vous vous soignerez mutuellement ». L'émotion la força de s'interrompre, puis au bout d'un instant elle dit à Melle Maupetit : « Ne t'inquiète pas de tes Samuels, je leur serai une bonne protectrice. Toi, Marie-Paul ne te cravache pas tant ». Melle Maupetit se dépensait sans compter et inquiétait notre Mère qui craignait pour sa santé.

Dans la journée du 26, elle reçut son frère et ses nièces et plusieurs autres personnes qu'elle s'efforça de consoler. Madame de Thonnellier, l'amie fidèle et la collaboratrice dévouée des premières heures, était accourue près de son lit de mort, notre Mère éprouva une vraie joie à la revoir, elle lui témoigna sa reconnaissance et l'encouragea à se sanctifier. « On n'est heureux dans la mort, lui dit-elle, que quand on a été fidèle dans la vie. Je vous garderai votre place dans le paradis des Oblates, vous serez bienheureuse ». De fait, Madame de Thonnellier

mourut quelques années plus tard, le 10 mars, jour anniversaire de l'Oblation au Sacré-Cœur, qu'elle avait faite, en 1861, à Bellecroix, en compagnie de Melle de Montaignac et de Melle de Waldegg.

Ce même vendredi soir, Mr Pannetier, nouveau curé de Notre Dame, se présenta, nous trouvions Notre Mère tellement fatiguée que nous voulions lui refuser l'entrée, mais elle insista pour le recevoir. Mr le curé lui demanda de le bénir et de prier pour lui ; elle répondit que Dieu féconderait son ministère à cause de sa douceur et de sa grande bonté. Mr le curé la remercia au nom de sa paroisse du bien qu'elle avait fait, lui disant que ses œuvres avaient rendu une grande gloire à Dieu. « Je n'ai voulu que cela » répondit-elle. Mr le curé se mit à genoux devant son lit et exigea qu'elle le bénit lui et sa paroisse ; en sortant nous vîmes les larmes couler de ses yeux. Melle de Montaignac fut également très émue et très édifiée de cette visite ; elle nous dit ; quand nous rentrâmes dans sa chambre : « Quelles illusions se fait ce bon curé sur mon compte, je ne les partage pas, grâce à Dieu ». Elle ajouta : « Est-ce touchant de voir un saint prêtre demander à genoux la bénédiction d'une pauvre créature comme moi, nous nous sommes bénis mutuellement ». Ce fut la dernière personne que reçut notre Mère en dehors de ses gardes-malades ; ce fut pour ainsi dire son dernier acte d'apostolat, et elle resta très consolée de cette entrevue avec son curé.

La nuit du 26 au 27 fut plus calme que les précédentes ; la fièvre accablait notre Mère, elle ne parlait presque plus, et l'on sentait la vie s'en aller insensiblement.

Melle de Sénisilhac et moi, qui avions passé les nuits précédentes, nous pûmes reposer un instant dans le petit salon qui précédait sa chambre, pendant que sœur Miette, assise auprès de son lit, la surveillait avec ordre de nous prévenir du moindre changement. A 3H du matin, N.M. demanda à sœur Miette de lui mettre entre les mains son crucifix, et elle commença sa dernière oraison qui dura jusqu'à 4H. Sœur Miette nous raconta qu'elle la vit plusieurs fois sourire à son crucifix et qu'elle ne cessa pas de prier. Nous sommes convaincues que cette oraison fut une heure de grand calme et de consolation. A 4H, elle demanda à sœur Miette d'aller lui chercher des roses blanches et un scapulaire du Sacré-Cœur ; en même temps elle nous fit appeler. Melle de Sénisilhac, Melles Desgrand, Maupetit, Bethford et moi, nous nous approchâmes du lit. Elle nous dit : « Je viens de faire ma préparation à la mort, je me suis dit : partez âme chrétienne, je me suis contrite et je me suis livrée, maintenant je suis prête ». Prenant alors les roses blanches que sœur Miette venait de lui apporter, elle les appliqua sur les plaies du Crucifix. « Me voilà tout entière, je me suis attachée à la croix par une feuille, à Marie par une rose, à Saint Joseph par la simplicité de ma dévotion ; l'obéissance est le lien de ce bouquet ». (Pour bien comprendre ces expressions, il faut se rappeler que Melle de Montaignac aimait à dire qu'elle était attachée à la croix comme le lierre au chêne ; pour elle, la rose blanche était la pureté dans l'amour.) « Vous direz à mon Evêque, continua t'elle, ma profonde reconnaissance pour tout ce qu'il a fait pour moi, sans lui je n'aurai rien pu faire, sa bienveillance m'a tout rendu possible, dites lui bien qu'une de ses petites diocésaines sera perpétuellement en prière pour lui devant le Sacré-Cœur ». Elle dit alors à la maîtresse des novices : « Je vous charge de répandre la dévotion au Sacré-Cœur ». Puis s'adressant à toutes, elle nous dit cette parole qui résume toute sa vie : « Mes œuvres n'ont été que Jésus, gardez bien cela, mes enfants ».

Ce fut pour ainsi dire son testament. Quand dans la matinée le docteur Déchaud, son médecin, vint la voir, elle le remercia de ses soins, et le docteur partit sans donner aucune

indication médicale, il semblait avoir compris que ce remerciement était un adieu définitif. Depuis ce moment notre Mère ne nous fit plus aucune communication, mais elle priait et plusieurs fois dans la matinée nous l'avons entendu dire : « Apportez moi des fleurs, donnez-moi des roses », ce qui nous faisait penser au « fulcite me floribus » du livre des Cantiques, c'était bien l'épouse qui attendait la visite de l'époux et lui demandait de la soutenir dans ce dernier instant.

A midi, entendant sonner les cloches, elle dit à haute voix: « L'Angelus! » A une heure commença l'agonie proprement dite : elle souffrait cruellement et disait de temps en temps : « Oh ! que je souffre » d'une voix qui nous déchirait le cœur. Elle avait accepté de mourir sur la croix et de n'en être détachée qu'après sa mort. Ce sacrifice se vérifia à la lettre.

Le Père Gautrelet lui renouvela l'absolution. Vers deux heures, elle sembla éprouver un moment de calme. Son visage s'éclaira soudain ; elle prononça distinctement ces mots : « O Jésus, délices, délices, délices ! » Tout aussitôt le rayonnement disparut, elle reprit sa physionomie de crucifiée, et quelques instants plus tard elle dit avec effort, mais très distinctement : « Je suis toute à mon Bien-Aimé ». Quelques instants après le P.Gautrelet prononça le saint Nom de Jésus, elle ajouta « mon Tout ». Ce fut sa dernière parole.

Chose étrange ! Nous étions là toutes le cœur déchiré de la voir tant souffrir et de sentir la fin approcher ; nous savions toutes qu'elle devait s'humecter la bouche toutes les dix minutes, tant a gorge était desséchée, et pendant deux heures nulle parmi nous ne songea à verser une goutte d'eau sur ses lèvres brûlantes. Vers trois heures cette idée me frappa soudain, et trempant le linge dans un verre d'eau, je laissai tomber une goutte sur sa pauvre langue. Elle essaya de me remercier et ne put prononcer que la dernière syllabe du mot « merci », mais à ce remerciement nous pûmes juger combien elle avait dû souffrir pendant ces deux heures. Depuis ce moment un silence profond, solennel, ne cesse de régner. On sentait la respiration s'affaiblir e minute en minute et cela dura une heure et demie. Dans cet intervalle, consciemment ou inconsciemment, elle mit ses bras en croix. A quatre heures trente cinq, dans un calme profond, elle rendit le dernier soupir. Ce calme subsista sur son visage sans rien enlever à l'expression de crucifiement qu'avaient empreinte sur sa figure ces longues et cruelles souffrances.

Notre Mère mourait le dernier samedi du mois de juin, nous en fûmes d'abord étonnées, parce que nous nous attendions à la voir mourir soit un vendredi, soit le jour de la fête du Sacré-Cœur. En y réfléchissant mieux, nous avons vu dans cette coïncidence la réalisation de l'espérance qu'elle avait eue pendant sa vie d'être reçue après sa mort dans les bras de la très sainte Vierge ; elle consentait à mener une vie crucifiée, à rester constamment clouée sur la croix ; sa consolation était de penser que la sainte Vierge à sa mort la recevrait dans ses bras comme elle avait reçu le corps de son divin Fils détaché de la croix. Au mois de janvier 1885, elle écrivait à Melle Volpicelli : « Pour moi, je suis si liée à ma chère croix, que je n'en serai détachée qu'après ma mort ; je serai remise alors, j'en ai la confiance, entre les bras de notre divine Mère, vraie supérieure générale de la Pieuse-Union, afin qu'elle me plonge dans la miséricorde infinie de Dieu notre Père, de Jésus notre Sauveur dont les mérites, la Passion, le sang divin sont mon unique espérance ».

Nous toutes qui avons assisté à ses derniers moments, nous avons pu constater que jusque dans son agonie, notre Mère a conservé la pleine possession d'elle-même, qu'elle a assisté à la dissolution de sa vie avec le même esprit de foi , de sacrifice, de courage surnaturel et de simplicité qui avait inspiré toutes ses actions : jusqu'à la dernière minute elle a voulu

remplir son devoir de Supérieure et de Mère. C'est ce sentiment qui a dicté chacune de ses dernières paroles. Nous avons remarqué également que pendant ce dernier mois qui ne fut qu'une longue agonie, chacune des vertus, de notre Mère s'affirma avec un degré de perfection auquel l'extrême souffrance ajoutait un dernier sceau.

L'esprit de foi, l'humilité, la confiance en Dieu, la charité envers le prochain, l'obéissance brillèrent d'un éclat plus vif, et quelle que fut l'intensité du mal, elle ne cessa de penser à tout et à toutes ; elle s'appliqua tout particulièrement dans les derniers jours à témoigner sa reconnaissance pour les soins qu'on lui prodiguait. La sœur cuisinière s'était désolée plus d'une fois en voyant revenir intacts les plats qu'elle avait préparés pour la malade ; en lui disant adieu, notre Mère la remercia, lui demandant pardon de la peine qu'elle lui avait causée, en ne profitant pas de tout ce qu'elle avait fait pour elle, et chercha à la consoler en lui assurant que si quelque chose avait pu prolonger sa vie, ç'aurait été sans doute les bons soins qu'elle lui avait prodigués.

La mort de notre Mère fut suivie d'un silence profond, nous étions toutes dans le saisissement, nous avions le sentiment qu'un grand évènement venait de s'accomplir. Ma première pensée, après quelques instants de recueillement, fut de demander au P. Gautrelet de vouloir bien réciter le Te Deum, comme notre Mère me l'avait recommandé deux ou trois jours auparavant en me disant : « Si vous ne dites pas le Te Deum après la mort, vous ne serez pas justes ». Nous récitâmes le Te Deum avec le Père Gautrelet, puis le De Profundis.

Cette idée de justice exprimée par Melle de Montaignac répondait à l'habitude de toute sa vie, de penser à Dieu d'abord, avant de songer à elle : c'est pour cela que nous devions remercier Dieu de toutes les grâces qu'il lui avait accordées, de cette mort qui était une délivrance, avant de prier pour le repos de son âme. A ce moment seulement, nous eûmes le sentiment très net de la perte que nous venions de faire, nous étions orphelines, et cette pensée de l'abandon où nous étions plongées brisa nos cœurs.

Ce fut alors que Mgr de Dreux Brézé nous envoya un télégramme nous annonçant que le Saint Père accordait à Mademoiselle de Montaignac la faveur d'une bénédiction personnelle. Le matin même, en effet, nous avions prié Monseigneur l'avait fait immédiatement, et la réponse du Saint Père serait parvenue avant la mort de notre Mère, si elle avait été adressée directement à Montluçon ; mais comme le Pape avait répondu à Monseigneur à Moulins, cela occasionna un retard, et peut-être était-ce une permission providentielle, car cette dépêche, survenant au moment même où la douleur commençait à nous étreindre, fut pour nous une précieuse consolation. Nous déposâmes le texte sur sa dépouille mortelle.

Tous ces faits, je les atteste avec une certitude absolue; non seulement j'étais présente, mais je puis dire que j'avais la plus grande part à ce qui s'est passé. Melle de Sénilhac était tellement accablée par la douleur, par les soucis de sa charge d'assistante, qu'elle me laissa pleine initiative comme Supérieure locale. De plus pendant les derniers jours, j'étais la garde-malade la plus assidue de notre Mère, c'est moi qui la soignais, qui la pansais, je puis dire que rien ne m'a échappé ; enfin les trois dernières heures, Melle Maupetit et moi n'avons cessé de tenir notre Mère entre nos bras, de la soulever à chaque instant pour empêcher la suffocation ; l'effort physique a été tellement violent, que pendant quinze jours mon bras gauche resta douloureux d'abord, puis sans aucune force.

Deux heures environ après la mort de notre Mère, Melle Maupetit et moi nous donnâmes les derniers soins à son cadavre, il était encore souple et garda cette souplesse jusqu'au moment où on l'a mit en bière ; la plaie du genou qui suppurait constamment depuis plusieurs jours, laissait encore échapper cette humeur blanche qui n'était autre que le sang décomposé coulant sans interruption. Chose étrange dans cette chambre de malade où tout se passait nécessairement, où l'on devait éviter tout courant d'air, où malgré l'exiguïté, la fidèle Rose couchait depuis un an au moins, jamais nous ne nous aperçûmes de cette odeur fade et nauséabonde que la maladie et surtout les plaies provoquent dans un appartement fermé. Ce fait nous a paru toujours inexplicable ; moi-même qui la pansais chaque jour enlevant les linges imbibés d'humeur, jamais je n'ai senti la moindre mauvaise odeur et cette préservation persista après la mort jusqu'au moment où notre Mère fut ensevelie, bien que les circonstances de chaleur, d'orage, bien que nos propres imprudences eussent dû provoquer une décomposition rapide. En effet, dès la première heure du dimanche matin, nous avons descendu dans nos bras le corps de notre Mère dans la chapelle, nous l'avons entouré sa dépouille mortelle de fleurs de lys naturelles, sans compter les autres fleurs placées autour de la table. Il faisait une chaleur exceptionnelle, même pour la saison : pendant deux jours le temps resta orageux et la température étouffante : ne foule de fidèles ne cessèrent pendant ces deux jours de venir prier autour du corps de notre Mère ; c'est à peine si, dans cette petite chapelle, l'on pouvait respirer ; et cependant le cadavre resta toujours sain, sans odeur, sans apparence de décomposition, toujours flexible comme si la mort venait de se produire à l'instant. Il est vrai que l'une d'entre nous, redoutant une décomposition prématurée par le fait de la maladie, de la chaleur exceptionnelle et de la nombreuse affluence, avait demandé un antiseptique : le pharmacien nous donna une poudre aromatisée que nous répandîmes sur le matelas, sur lequel reposait le corps de notre Mère ; mais cette précaution enfantine ne pouvait conserver ni l'intégrité du corps, ni la flexibilité des articulations ; la préservation dont jouit le corps de notre Mère me semble donc absolument inexplicable au point de vue naturel.

Voici dans quel état notre Mère fut exposée à la chapelle : elle était vêtue d'une robe noire, portait un bonnet de mousseline blanche, sur lequel était disposée une couronne artificielle de roses blanches ; sur sa poitrine brillaient la croix de supérieure générale et le scapulaire du Sacré-Cœur ; dans ses mains entrecroisées elle tenait son chapelet et une branche de lys. Quand nous l'avons déposée dans la bière, nous avons mis entre ses mains le livre des Constitutions, à ses pieds une palme naturelle rappelait son martyre et son glorieux repos.

Note Mère resta exposée à la chapelle depuis le dimanche matin jusqu'au mardi matin ; pendant ces deux jours le concours du peuple fut incessant ; une foule de pauvres vinrent voir leur bienfaitrice, échangeant à haute voix leurs impressions : « Ah ! Quelle sainte celle-là. Elle en a fait du bien dans sa vie ! » Les mères apportaient leurs enfants et leur faisaient toucher les vêtements de la servante de Dieu ; une d'entre elles pencha le front de l'enfant sur la main de Louise-Thérèse comme pour lui demander de le bénir. Les amis de la famille de Montaignac vinrent aussi en grand nombre, mais nous fûmes surtout touchées de l'affluence des pauvres, de leur reconnaissance et de leur affection.

C'est au retour de Lourdes que nous avons transcrit ces pages ; un détail extrêmement touchant nous revint alors.

Plusieurs années avant sa mort, N.M.L.T. avait dit un jour à sa fidèle Rose : »Tu me soignes si bien, tu te dévoues jour et nuit... je voudrais te faire plaisir ! »Et Rose avait répondu

vivement : « Une seule chose pourrait me faire plaisir, aller à Lourdes... mais je ne veux pas vous quitter, je ne veux rien ».

N.M. n'oubliait pas. Dans ses suprêmes recommandations, elle dit à N.M. de Sénislhac : « vous enverrez Rose à Lourdes ».

Ce souvenir ne pouvait manquer de nous impressionner lorsque, pour mettre le comble aux grâces dont nous revenons pénétrées, la Très Sainte Vierge voulut qu'une messe fût célébrée dans la grotte, le mardi 30 avril, par notre saint et vénéré protecteur, l'Eminentissime Cardinal Légit. Et voici comment nous vint cette faveur ; le lundi à 9h30, audience intime la plus paternelle à la légation ; au cours de cette audience, nous avons demandé au Cardinal qui nous questionnait sur l'état actuel de la cause, s'il daignerait nous accorder une messe à cette intention... Dès demain, nous avait répondu spontanément son Eminence. Et il avait été convenu que nous assisterions toutes le mardi à 7h30 au chalet épiscopal devenu la légation, à la messe que le Cardinal devait dire dans sa chapelle particulière.

Le lundi soir, vers 8h30, un exprès venait nous porter un mot prévenant que cette messe serait à la grotte. Elle fut suivie d'une rencontre bien touchante dans laquelle le Cardinal daigna nous redire qu'il avait prié pour nous et bénissait encore toute la famille ! cela, aux pieds même de Notre Dame de Lourdes...

Ainsi donc, en ses dernières heures de vie, la pensée de Lourdes avait été associée aux consolations que notre Mère voulait laisser à ses filles... Et dans les dernières heures de ce Jubilé, dont nous ne savons rien vous dire tant nous nous sentons impuissantes à rendre nos impressions, c'est la pensée de N.M.L.T. la prière pour sa glorification, qui unissait toutes intentions et toutes les actions de grâces dans la même oblation offerte en ce lieu béni, et par de telles mains !

Nous ne fûmes donc pas surprises, amis bien émuees, lorsque rentrant à Montluçon le lendemain, nous y trouvâmes la confirmation d'un beau miracle obtenu par l'intercession de N.M.L.T. en faveur d'un enfant de deux ans jugé perdu par six médecins.

Te deum laudamus !

Les grandes espérances qui emplissent nos cœurs ne nous empêchent pas de voir les périls qui menacent de toutes parts. Reprenons la prière que N.M. Claire-Thérèse avait enfermée dans le cœur de la reine et Mère quelques jours avant sa mort en la datant du 11 février 1900 : « O Notre Dame de Lourdes, daignez vous souvenir de notre prière et de nos confiantes promesses ».

Et jouissons en nos cœurs de chrétiennes, de françaises et d'enfants de Marie, des sentiments exprimés par le Cardinal Pacelli dans la magnifique lettre qu'il écrivit à Mgr. Gerlier en rentrant à Rome : « Nous sommes comme les Apôtres au jour de l'Ascension, ne pouvant détacher leurs regards de la vision supérieure qui les ravissait jusqu'au ciel. Oui, c'est une grâce tout à fait insigne que le Bon Dieu et la très Sainte Vierge nous ont départie. Elle nous sera un viatique pour toujours. Aux heures difficiles, il ne sera que de fermer les yeux et de se reporter en esprit à la grotte de Massabielle pour y trouver de nouvelles forces et de nouvelles consolations ».

IN CORDE JESU

14 mai 1935 : cent quinzième anniversaire de la naissance de N.M.L.T

7 décembre 1935

31^e anniversaire du couronnement de notre Reine et Mère

L'action de grâces, la supplication pour la cause et l'étude des vertus de notre Mère Louise-Thérèse seront encore l'intention principale de l'année 1936, et nous continuerons la récitation quotidienne du Te Deum.

Ce mois de décembre nous occupe toutes de la préparation de Noël, fête des fêtes pour les vraies oblates : « Voici Noël... délices »

Nous nous efforcerons donc d'entrer dans les sentiments que Louise-Thérèse ne cessa d'avoir depuis que toute enfant, dans la pauvre chapelle des fidèles compagnes de Jésus, son âme eut la révélation du grand mystère d'Amour dont son cœur devait être toujours plus ému.

Nous méditerons ensemble la première leçon de la crèche, la pauvreté.

« Si nous ne pratiquons pas la pauvreté, dira un jour Louise-Thérèse, nous n'aurons pas Jésus pauvre ».

C'est Jésus pauvre qu'elle voulut suivre toujours : Jésus que « les siens n'ont pas reçu ».

L'enfant Jésus dans sa crèche, sur la paille, dépouillé de tout. Jésus vivant d'aumône sur les chemins d'Égypte.

Jésus ouvrier gagnant le pain quotidien dans la très pauvre maison de Nazareth entre Marie et Joseph.

Jésus dénué de tout dans sa vie apostolique et pouvant dire en vérité : « Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel ont leur nid, le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ».

Jésus recevant simplement l'hospitalité qu'on lui offrait et partageant avec ses apôtres les dons des humbles ou l'accueil empressé de Béthanie.

Jésus reconnaissant du verre d'eau de la Samaritaine et des épis froissés qui apaisent sa faim.

Nous chercherons, à travers les dépositions de la cause, comment notre Mère a voulu suivre son Maître, son Jésus, dans cette pauvreté effective et continuelle.

Nous nous demanderons si, lorsque nous avons le bonheur d'en ressentir quelque caresse, notre attitude est bien la bonne. Il ne faut pas « endurer » la pauvreté comme une chose qu'on ne peut éviter ; il faut la vouloir, l'aimer, la comparer pour en devenir avide, à celle que Jésus voulut depuis la crèche jusqu'au calvaire.

Mais ouvrons le Procès apostolique et pénétrons nous bien de l'esprit de notre Mère : « Cet amour de la pauvreté n'était pas seulement le détachement des richesses, mais la recherche effective des privations. Quand elle commença ses œuvres, sa famille effrayée lui voir entreprendre des fondations si lourdes avec si peu de ressources (mille francs de rente environ) lui disait : « Tu ne redoutes donc pas de te mettre dans la gêne ? »-« J'y tiens beaucoup au contraire », répondit-elle.

Cette gêne fut très réelle. Elle me disait un jour : « Il fut un temps où je n'avais pas de quoi manger ; j'appelle de quoi manger du pain et du fromage, j'ai préféré cependant cette pauvreté effective ».

Cette privation ne portait pas seulement sur la nourriture, elle ne voulait pas qu'on entretint son feu trop tard : « Quand j'aurai froid, disait-elle, je ferai comme les pauvres, je me coucherai ».

N.M. a déposé sa fidèle Rose, ne voulait pour son usage personnel que le strict nécessaire. Plusieurs fois on voulut changer son lit qu'on trouvait trop étroit et mal commode ; on aurait voulu lui procurer un lit de malade, lit articulé qui aurait permis de la soigner plus facilement, elle refusa énergiquement : « Laissez-moi dans ma simplicité... Les pauvres n'en ont pas, traitez-moi comme les pauvres ».

En fait de remèdes, elle ne voulut jamais avoir recours aux spécialités coûteuses. Elle disait que ces remèdes si chers ne faisaient pas plus d'effet que les autres et que les pauvres n'en usaient pas.

Cette habitude de se priver était si connue que lorsque sa nièce Melle de K. entra au couvent en 1870, elle laissa une certaine somme destinée à assurer à la servante de Dieu les petits adoucissements qu'elle se refusait.

Cette pauvreté alla souvent jusqu'au dénuement. Pendant la guerre de 70, on eut beaucoup à en souffrir. « Nous sommes très pauvres, écrivait-elle, nous avons fait encore des réformes et ne nous donnons que le strict nécessaire ».

A la même époque, elle écrivait à Mme Tresca : « Nos 25 orphelines à nourrir, à habiller, sont une bonne charge cette année surtout ; c'est hors prix, mais cela ne m'inquiète pas ».

Le 4 novembre de la même année, dans une lettre à Melle de Sénishlac : « Je suis tranquille pour ce mois, nous avons payé le pain de nos enfants (142 fr.), nous prenons nos mesures et vous nous y aidez pour en faire autant le 1^{ier} décembre ; je compte, avec une confiance d'enfant, sur la maternelle Providence et notre Divin sauveur. Rien ne va mieux à mon âme, aussi je parais quelquefois légère à note chère économe toujours un peu agitée à cet endroit, chacun sa grâce ».

Ces difficultés l'obligeaient à des privations personnelles, mais elle n'aurait pas voulu pour cela refuser une enfant exposée ni diminuer le nombre des orphelines comme on l'y exhortait beaucoup au moment de la guerre.

Parfois, on lui envoyait de vieux vêtements ; je l'ai vue bien des fois, a dit Rose, les tailler, les découper sur son lit pour les mettre à la mesure des orphelines. « Quand on est pauvre, disait-elle, il faut avoir se donner de la peine ».

« J'ai commencé bien petitement l'orphelinat : la soupe, les légumes, le fromage n'ont jamais manqué, mais je ne pouvais donner de la viande que 3 fois par semaine aux maitresses aussi bien qu'aux enfants, et maitresses et enfants ne buvaient que de l'eau ».

Je dois ajouter que si Melle de M. eut parfois l'angoisse du pain du lendemain, la divine Providence l'accorda toujours à sa prière confiante. « Tant que je resterai, disait-elle, dans la voie souffrante, besogneuse, pauvre en un mot, je suis assurée du secours divin pour nous

œuvres : Notre Seigneur ne m'a jamais donné le superflu, mais il ne m'a pas refusé le nécessaire ; restons donc dans notre cher dénuement ».

Si les privations personnelles que lui imposait cette pauvreté ne lui coutaient pas, elle souffrait beaucoup en revanche de ne pas pouvoir rémunérer les services qu'on lui rendait, ou faire des charités que son cœur lui suggérait. Ainsi pour les premières retraites de dames, elle dut bien simplement avouer au Prédicateur qu'elle n'avait aucun fonds pour lui fournir un traitement ; une année cependant, elle put disposer de 30fr. et les offrit toute joyeuse au P. de Nolhac, mais ce dernier qui connaissait bien la situation se contenta de prélever les frais de son voyage et lui abandonna le surplus.

L'amour de la pauvreté éclata en N.M. dans le choix des vêtements ; j'ai déjà dit que dans jeunesse sa garde-robe était des plus modeste ; c'était la même robe de mousseline qui lui servait pour toutes les réunions : on en changeait simplement la teinte et Louise entendit un jour, non sans une petite humiliation, cette réflexion faite à mi-voix par une dame à une de ses amies : « Vous voyez cette robe bleue, ma chère, c'est celle qui était rose l'autre jour ».

Quand elle inaugura son orphelinat ; elle consacra la meilleure partie de son trousseau à ses pauvres enfants, et lorsqu'elle fut malade, elle réduisit tout au strict nécessaire.

C'est ainsi que pendant cinq ans je lui ai vu le même bonnet noir, la même robe, le même petit fichu noir ; elle aimait à porter des vêtements qui avaient déjà servi à nous-mêmes. Elle disait en souriant : « J'aime à porter les affaires de mes filles ; mais je ne peux pas leur donner les miennes, elles sont trop laides, je n'ai de remarquable que mon genou ».

Dans son lit, elle avait une simple camisole de laine blanche, un bonnet de mousseline uni et un fichu de laine blanche. Je dois dire cependant qu'elle tenait beaucoup à l'ordre et à la propreté « ne voulant pas, disait-elle, ajouter au mérite des gens qui venaient la voir ; c'est si peu attrayant de venir voir les malades ».

Cet amour de la simplicité, ce dégagement de toute superfluité, la servante de Dieu les a eus toute sa vie puisque nous lisons dans les résolutions d'une de ses retraites de jeune fille : « Je me souviendrai sans cesse que notre divin Maître fut simple et pauvre dans ses vêtements, dans sa nourriture, dans son logement et que ma volonté doit tendre à se simplifier et à s'appauvrir en tout ».

L'esprit de pauvreté lui faisait préférer les maisons de peu d'apparence. Lorsque quelqu'un élevait une plainte à ce sujet, elle répondait : « Qu'est-ce que le lieu où nous habitons ? De quel droit sommes-nous mieux logées que les pauvres ? Nous avons toujours trop lorsque nous regardons Bethléem et Nazareth. »

N.M. voulut voir régner l'esprit de pauvreté dans toutes ses fondations : « Restons toujours à notre place, disait-elle, pauvres et toutes petites. Une maison où l'humilité et la pauvreté ne règnent pas est une maison qui tombe ».

Sa grande crainte était de nous voir perdre cet esprit, elle nous disait quelquefois d'un ton malheureux : « Je vous dis que vous dégénérez ».

Lorsque le P. de Nolhac, qui l'avait aidée puissamment de ses conseils, au début de ses œuvres, revint dans le diocèse, quelques mois avant la mort de Melle de M., il alla la voir et ravi de constater qu'elle était toujours aussi simple et amie de pauvreté, il lui dit : « gardez,

gardez votre simplicité ; c'est un cachet de votre communauté, c'est infiniment précieux ». « Si cette simplicité se perd, répondit Louise-Thérèse, ce ne sera toujours pas faute de l'avoir prêchée. Heureusement, jusqu'à présent, nous avons de petites supérieures qui, au lieu de regretter les beaux bâtiments, préfèrent de beaucoup note simplicité ».

Ce fut une de ces dernières préoccupations ; elle nous dit la veille de sa mort : « Restez bien à Nazareth ; n'allez pas imiter les autres congrégations, ce n'est pas notre affaire ».

Elle aimait à nous redire : « Cherchez toujours à employer le moins de temps, le moins d'argent et le moins de personnes possibles aux œuvres » entendant par là le moyen de les multiplier.

Il lui fallait souvent quêter pour créer ou soutenir ses œuvres. Si la divine Providence vint souvent à son secours par des dons extraordinaires et inattendus, elle eut à subir bien des refus et des déceptions de la part des personnes sur lesquelles elle croyait pouvoir compter, mais rien ne la rebutait quand elle croyait obéir à un devoir et sa reconnaissance était aussi vive pour les plus modestes offrandes que pour des sommes considérables. Jamais je ne l'ai entendue se plaindre d'un refus ; il semblait au contraire que ce fut tout bénéfice pour elle d'avoir reçu cette humiliation. Le P. Gautrelet disait à ce propos qu'elle trouvait moyen de se consoler de tout.

« Quand elle quêtait, nous a dit Mme Tresca, elle s'ingéniait moins encore à attirer des ressources à ses œuvres qu'à nous faire exercer notre zèle chacune dans notre diocèse et dans nos paroisses respectives. La servante de Dieu écrivait à cette même Mme Tresca : « Vous me questionner sur l'esprit de pauvreté. Quelle vertu délicieuse à l'âme ! Nous en parlerons de vive voix ; en attendant veillez à faire des actes, pensant à réduire ne fut-ce que de 0,50 les dépenses de détail dans ce qui vous est confié.- Dites-vous que la moindre somme peut être employée à faire les œuvres les plus élevées et les plus saintes ; cela vaut bien la peine de mortifier le goût du confortable ».

Elle écrivait dans le même sens à Mme R. (11 novembre 1883) : « la vertu de pauvreté est bien belle. Faites-lui d'abord de petits sacrifices en plus de ceux que votre piété vous a fait opérer jusqu'ici ; grossissez le trésor de vos bonnes œuvres en diminuant ne fût-ce que de quelques francs les dépenses qui ne glorifient pas directement le Bon Dieu, souverain dispensateur de tout bien. Vous faites déjà beaucoup, je vous en félicite, mais ne voulons-nous pas tâcher de progresser dans la voie parfaite ? »

N.M. répondait à toutes les demandes de secours qui lui étaient adressées : « Je puis bien peu, disait-elle à ce propos, mais je en refuse jamais ». C'était pour tant pour elle une grande souffrance qui lui faisait sentir toute l'amertume de la pauvreté et la lui faisait pratiquer par des sacrifices, que de donner une somme insignifiante quand elle sentait qu'on attendait un secours important, qu'elle aurait été si heureuse de proportionner au besoin.

N.M. ne voulait pas d'une pauvreté de parade ; elle aimait à nous dire : « Comme la Très Sainte Vierge à Nazareth : la sainte Vierge avait très peu, elle dépensait très peu, mais elle ne devait pas supporter dans sa petite maison de Nazareth rien qui attirât les regards sur sa pauvreté... » Elle aimait beaucoup la vie cachée, elle voulait que notre vie se consumât en sacrifices pour la gloire de Dieu sans aucun éclat extérieur. Elle l'a exprimé en ces lignes que j'ai recueillies :

« O chère vie commune, ignorée des hommes, si ordinaire en apparence, où Dieu seul voit des sacrifices, les encourage et les récompense, qui dira tes charmes, tes sûres richesses, tes humbles victoires, tes enseignements profonds ».

JANVIER 1936

L'HUMILITE
PLUS ÊTRE QUE PARAITRE

Aujourd'hui mon cœur est en fête :
Tout l'univers catholique célèbre, honore
le Saint Nom de Jésus... Vous comprenez.... »

(Lettre à N.M. Claire-Thérèse, 15 janvier 1881)

La pauvreté et les anéantissements de Bethléem...la vie cachée, humble et laborieuse de Nazareth, voilà les grands attrait de N.M. et l'inépuisable sujet de ses méditations.

« Le Bon Dieu m'a donné l'amour de Nazareth et la persévérance, j'y tiens » écrivait —elle à N.M. de Sénisilhac le 27 janvier 1881... et encore : » Vous avez grâce pour le Nazareth de Paris en ce moment. Votre ardeur me ravit. Quelle suprême jouissance que celle de travailler A.M.D.G.... » Puis, quelques lignes plus loin, après une énumération d'invitations : »ne faisons-pas trop de bruit. Oh ! Mon cher Nazareth, qu'on ne me le gâte pas ... »

Nous aurons beaucoup de peine à rester dans cet esprit plus opposé que jamais à la mentalité actuelle. Il le faut cependant et nous demanderons de tout cœur la grâce de le comprendre mieux nous-mêmes afin de ne pas nous laisser entamer par les raisonnements qui tendraient à nous prouver que nous faisons fausse-route. A chacun sa voie, restons bien dans la nôtre.

Note mère aimait à faire remarquer que tous les grands privilèges divins avaient été portés par la très sainte Vierge dans sa vie en apparence commune, ignorée de tous, laborieuse, sans aucune exemption des sujétions qui ne devaient pas l'atteindre puisque le péché originel ne l'avait pas touchée.

Lorsqu'un Vicaire général de Moulins disait un jour : « Mademoiselle de Montaignac veut la vertu sans les honneurs qu'on rend à la vertu » il avait bien compris ce que notre Mère voulut en effet pour elle et pour sa famille : une vie cachée en Dieu et profondément humble.

« Aux épouses cachées est réservé le mépris », avait dit Madame de Raffin ; Louise-Thérèse n'oublia aucune des leçons de sa tante et lorsque la plus sensible des humiliations vint

l'atteindre, voici, d'après ses confidentes, l'accueil qu'elle lui fit : Lorsqu'elle reçut par huissier la première signification d'avoir à comparaître devant le tribunal pour répondre aux accusations calomnieuses qui l'atteignaient au plus intime de son cœur : « J'ai senti, dit-elle, comme une pression, une joie, un triomphe tels que je dus aller me renfermer dans ma chambre pour les dissimuler car personne ne les eût compris. Evidemment Notre-Seigneur voulait me faire comprendre le prix d'une humiliation complètement acceptée. Depuis lors je me suis sentie transformée. Cette épreuve m'a fortifiée plus que beaucoup d'efforts ».

Il ne faudrait d'ailleurs pas conclure que Notre Mère ne sentit que la joie de ces procès douloureux qui blessant en son cœur les sentiments les plus désintéressés et l'affection la plus pure, détruisaient des liens très chers avec une famille profondément. Elle versa au contraire bien des larmes, mais la lumière de Dieu avait illuminé sa route et le bonheur de souffrir de véritables affronts domina tous les autres sentiments.

Nous l'avons même vue prendre la défense de son accusateur. Monseigneur Gaume lui dit au début des procès : »Notre Seigneur veut vous associer à sa croix et vous faire boire à son calice ; vous me demandez mes conseils en tout cela :

Le 1^{er} est de boire jusqu'à la lie.

Le 2^{ème} est de boire sans vous plaindre

Le 3^{ème} est de le boire par amour de Celui qui a goûté avant vous le fiel du Calvaire.

Le 4^{ème} est de rester parfaitement calme ; répondant ce que Notre seigneur vous mettra sur les lèvres.

Jamais personne n'a entendu un mot contre ses accusateurs : « Ils croyaient avoir raison » disait-elle.

Notre Mère avait appris très jeune le prix de l'humilité. Mme de Raffin ne cessait de la prémunir contre les dangers de la vanité : « Sois petite, lui disait-elle, ne tiens pas de place, si Dieu te faisait la grâce d'être assez petite pour que personne ne te vit, je t'estimerai plus heureuse que s'Il te faisait le don des miracles. »

La leçon fut si bien comprise que Mgr. Gaume dut la mettre en garde contre les inconvénients que pouvait entraîner son désir de passer ignorée. Il lui disait : « Le démon trouverait son compte à faire redouter si fort l'amour propre qu'on n'oserait pas se livrer aux œuvres dans l'appréhension d'y trouver les dangers de l'estime dont elles peuvent être la cause. »

Notre Mère fut toujours très reconnaissante à sa tante de l'éducation qu'elle lui avait donnée : »si on ne m'avait pas humiliée, j'aurais pris de mauvais plis ».

« Voilà 47 ans, disait un jour notre Mère, que je demande l'humilité tous les jours par une dizaine de chapelets » Nous pouvons ajouter que cette prière ne fut jamais routinière et inattentive. Mettons-nous à la faire avec cette ferveur.

Un jour qu'elle réfléchissait à la nécessité des œuvres à entreprendre et au petit nombre des sujets qui se présentaient, notre Mère dit tout à coup : « mais qu'est ce qui arrête ?...C'est moi ! » et elle fondit en larmes.

En vraie humble pourtant elle ignorait le découragement : « Nous ne sommes pas prêtes comme je voudrais mais nous pouvons déjà un peu, donnons ce peu »

Quand je pense que vous avez comme aide la pauvre C. qui ne peut ni écrire, ni beaucoup lire ni travailler et C. qui ne peut faire son service, j'en suis saisie. Je tourmente donc le Bon Maître pour obtenir de Lui le moyen de vous secourir. Aidez-moi sans cesse, ma chère fille, à tenir les bras élevés vers le Seigneur ! »

« Courage, confiance, je suis plus déterminée dans les difficultés que dans la prospérité »

Les déceptions succédaient aux déceptions. Plusieurs fois les appuis les plus surs se dérobaient tout à coup et des amitiés pourtant sincères firent volte-face sans qu'on sut pourquoi. Louise-Thérèse demeurait dans la sérénité que donne l'oubli habituel de soi : »Le Bon Maître ne me doit que des coups de bâton; et encore, des coups de bâton c'est bien honorable, ce sont des coups de balais. »

Au sujet d'une douloureuse défection, elle écrivait à notre Mère C.T. : » J'ai retrouvé les lettres de X. c'est du lyrisme à mon endroit, c'est à lire en regard de celle que je vous ai communiquée. Oh ! Faiblesse humaine, deviendrons-nous humbles enfin ?... »

« Voici la lettre de ... Ce sont, dit mon Père, les éléments de notre défense. J'avoue que je ne compte me défendre en rien, très empressée à laisser passer ce qui passe lorsque la gloire de Dieu n'est pas intéressée à ce que je fasse le contraire. »

« Quelle bonne chose que l'humiliation, disait-elle à Melle Maupetit en octobre 1882... d'ordinaire Dieu la réserve à ses saints comme une marque d'amour, mais moi, toute petite créature, Il m'a servie tout de suite dès le début de ma consécration à Lui. »

Rien ne la portait à la joie spirituelle comme l'humiliation. En lisant le récit des humiliations de saint Alphonse de Ligori, elle s'écria : « O délices... » Puis elle ajouta pour corriger cette exclamation « Autrefois, à sa place, je ne sais si je l'aurais dit... »

Louise-Thérèse disait à ses filles : « il faut reconnaître ses torts, même ceux que les autres vous donneront ; il y a là plus d'héroïsme que dans un grand travail ».

« Tout bien vient de Dieu : par nous-mêmes nous ne sommes capables que de mal faire. Demeurons dans cette conviction intime et pratique. »

« Ce que vous avez à faire, c'est de vous anéantir... Mais sait-on ce que c'est que s'anéantir ? Et puis vous songerez que vous êtes membres de Jésus-Christ...et vous feriez produire à ces membres des fruits d'orgueil et de vaine complaisance ? Ah ! Je ne suis jamais plus que dans mon néant. Je m'y réfugie sans cesse. »

« Dieu est tout, l'homme n'est rien, il lui appartient »

Je termine toujours par l'humilité. Ne vous-laissez pas de cette monotonie de mes maternels conseils. J'entends par là rappeler à mes sœurs que les vertus d'une Oblate doivent avoir pour base non seulement la connaissance de Dieu Notre Seigneur, mais encore la connaissance de notre incurable misère. C'est être dans le vrai. »

« L'humilité est tout, rien sans elle. Je vous servirai souvent ce plat là, ma Marie-Thérèse. Hors l'humilité, nous ne pouvons rien pour Dieu. Une âme qui se recherche elle-même dans le bien qu'elle fait a trouvé sa récompense, elle n'en mérite pas d'autre »

Les louanges ne me font pas plus qu'une poussière qui s'élève dans ma chambre. »

« Il y a une grande différence entre s'humilier et se laisser humilier...s'appauvrir, détruire et se laisser détruire. Vous comprendrez cela plus tard... se laisser humilier c'est se livrer à Dieu, car il n'y a que Dieu qui sache humilier. »

Quand elle voyait ses filles faire un peu de volume elle disait : « Comment les appellerais-je mes filles, nous ne vivons pas dans le même élément ; j'ai toujours aimé l'ombre et l'oubli »

La vue d'une âme se complaisant en elle-même l'étonnait. Elle si intelligente ne comprenait pas cela, rien pour elle n'était plus logique que l'humilité.

« Il faut être humble ou renoncer à la Pieuse-Union »

Ne pas faire d'étalage de ce qu'on fait...Ah ! Que j'aime peu la mousse dans les œuvres de Dieu. Cela lui est aussi odieux que la trompette du pharisien »

« Si nous savions comme nous sommes innocentes du bien que nous faisons ! J'ai compris cela très jeune »

Elle avait le goût des apostolats modestes et humbles parce que moins il y avait pour l'amour propre, plus il y avait pour Dieu.

« Vois-tu Marie, disait notre Mère, à sa fidèle Rose... Marie qui est la Mère de Dieu, Marie qui est si grande s'est tenue à la dernière place. Elle doit nous servir de modèle »

« L'humilité poussait notre Mère à cacher soigneusement les grâces et les lumières que Dieu lui accordait. Mgr Gaume lui avait recommandé dans sa jeunesse de garder le secret du Roi...nous n'en pouvions découvrir que de faibles lueurs » (témoignages)

« J'avais la passion de la vie cachée et toutes les fois qu'il fallait paraître, j'aurais mieux aimé des coups de bâton. Monseigneur Gaume avait dit souvent : « Gardez le secret du Roi... Louise seule avec Jésus seul ».

Et notre Mère a laissé à ses filles , en quelques mots, sa grande leçon : « L'Amour meurt où il n'y a pas l'humilité ».

Février 1936

ABNEGATION- OBEISSANCE
RESPECT ET AMOUR DE LA VOLONTE DE DIEU.

Si notre Seigneur te disait :
« Veux-tu être attachée à la croix
avec moi et n'en être détachée
qu'à la mort y consentirais-tu ? »
« oui, et de tout mon cœur »

Le simple FIAT de la Très Sainte Vierge permit à Dieu de nous sauver selon son plan de miséricorde et d'amour.

Il y a là un grand mystère.

Pour se livrer au monde par Marie, le VERBE attend son très humble « Ecce ancilla »

Tout ce qu'au cours des siècles Il fera de grand dans les âmes sera le fruit d'une collaboration dont nous ne saurions méditer assez l'infinie délicatesse. La Toute- Puissance semble s'enchaîner à notre liberté pour tenir de nous le moyen de nous faire faire ses œuvres. C'est insondable.

Les Saints sont dégagés si parfaitement d'eux-mêmes que rien ne faisant plus obstacle à la grâce, Dieu a pu réaliser librement des merveilles.

Louise-Thérèse fut attirée dès son enfance à cette parfaite docilité et pratiqua jusqu'à la fin une soumission que Dieu voulut souvent héroïque.

Dieu pourra tout demander, tout refuser, il sera libre en elle. Il accomplira ses desseins à son gré et à son heure.

La petite fille qui dès son enfance n'osait se montrer pieuse parce qu'elle ne se sentait pas assez vertueuse et qui dissimulait, cachée dans un placard, les élans d'une ferveur qui pourrait « faire du tort au Bon Dieu », sera logique jusqu'au bout.

Elle poursuivra si bien ses défauts qu'elle en aura raison... elle triomphera tellement de sa nature qu'elle pourra lui donner un jour ce satisfecit : « il faut avouer qu'elle est tout de même bien bonne fille ».

Très jeune encore, on lui demande : « Pourquoi fais-tu ceci ou cela ? ». « Pour bien faire... » « C'est son souci dominant.

Toute à son Dieu, elle se fait si bien toute à tous qu'on s'amuse à lui demander plusieurs choses à la fois, à l'embarrasser dans d'impossibles ou contradictoires complaisances : »Allons, Louise , à qui vas-tu obéir ? »

Madame de Raffin, merveilleuse éducatrice, la trouve trop flexible aux volontés d'autrui et en premier lieu à la sienne : « Ne regarde donc pas dans mes yeux pour savoir ce que tu penses ! »

Il faut viriliser ce petit roseau : « Ma fille, si tu n'as pas de volonté, tu ne sauras jamais obéir ».

Pour fortifier cette volonté, on ne perd pas une occasion de la l'exercer et au besoin de la contrarier : « Attends, » dit la tante lorsque l'empressement et la vivacité naturelle se manifestent trop... Et une fois que Louise est bien calmée, « va maintenant »

« On m'a appris , diras plus tard Louise-Thérèse, qu'il faut savoir se vaincre et se mortifier en tout ; que la trop grande vivacité de la parole, du geste, du regard est une immortification... mais tout cela, s'enseignait et s'apprenait sans ennui, gracieusement, gaiement ».

« La vie d'obéissance est incomparable, la paix l'accompagne et l'humilité y progresse ; on voit mieux ses misères et on est plus porté à réagir contre elles par la foi, l'amour généreux, la fidélité à la grâce enfin »

« Que j'aime la parole des Saints Livres : »l'obéissant chantera ses victoires ».

« On réussit toujours quand on travaille avec obéissance. »

« J'ai toujours fait ce que j'ai voulu parce que je n'ai jamais voulu que la volonté de Dieu ».

« Faire ou accepter la volonté de Dieu a un charme dominant pour l'âme chrétienne, fut-ce celle d'un enfant ».

« Le temps s'écoule bien rapidement pour l'âme éprise de la volonté et de la gloire de notre Seigneur les plus petits détails de notre vie s'agrandissent ainsi de toute la hauteur du passer à l'éternel. C'est le bonheur anticipé que Jésus promet à ses disciples. Reposons-nous en lui du soin de nous-mêmes et de ce qui nous est cher. »

« Dieu seul a droit de tout vouloir et je l'en bénis bien sincèrement pour ma part. Que j'aime donc à le voir dominer tout en moi et hors de moi ».

Des résolutions prises bien jeune encore portent ceci : « Tous les jours à mon réveil, après avoir fait le signe de croix, en élevant mon cœur vers Dieu, je Lui adresserai ces paroles qui doivent être l'expression des dispositions de mon âme : Pater, ecce venio...Me voici prête à faire votre volonté ; c'est l'unique but de ma vie Si je prévois avoir à faire quelque chose de pénible, je répèterai les paroles de la très sainte Vierge : »Ecce ancilla, avec humilité et abandon ».

Notre Mère avait beaucoup joui des beautés de la nature. « Tout cela est à moi car tout cela est à Dieu »disait-elle en les contemplant... C'était désormais fini. Jamais un regard sur les étoiles, jamais une échappée sur un horizon étendu ; jamais autre chose que les murs de sa

chambre, excepté quand elle put encore se pencher vers sa fenêtre et voir, au-dessus des maisons de la rue étroite qu'elle habitait, un petit coin de ciel bleu.

Aussi, ses amies lui font-elles le plus grand plaisir en lui apportant une fleur, un oiseau. Et de cet adoucissement Louise-Thérèse tire encore d'utiles leçons : « Les oiseaux, que de choses leur manquent ; ils n'aiment ni ne souffrent... »

« Je suis au petit salon aujourd'hui, écrit Notre Mère à Mère de S., vous voyez le progrès... Dieu soit béni et me rende mes petites forces si c'est mieux... A Dieu, mon Octavie, je regarde trop souvent autour de ma chambre si je ne vous vois pas paraître. Grâce à Dieu j'ai pourtant fait de réels progrès dans le détachement intime ».

... « Je ne fais rien à cette heure contre ce mal inconcevable ; j'attends et je tâche de cultiver mon petit jardin au pied de la croix de Jésus que j'aime. Ne me plaignez pas... A Dieu. Paix, courage, joyeuse attente de la force de Dieu. »

Et à notre Mère M.T. : « Faites vos exercices de piété avec respect et régularité ; l'amour produira ses fruits de dégagement de soi-même et de profonde humilité. Restons bien à notre place. Ne préjugez pas de l'avenir et tenez-vous indifférente autant que possible à ce qu'il pourra amener. La Volonté de Dieu nous est tout en toutes choses. Nous la connaissons par nos supérieurs, que nous manque-t-il pour arriver à l'union avec Jésus Christ ? Soyons donc fidèles ».

... « Il y a à gémir sur nos persécuteurs. Nous, nous n'avons qu'à nous reposer en Dieu et à attendre son secours qui dépassera nos espérances. Seigneur, vous êtes à moi, l'univers m'appartient ».

« Cherchons uniquement le volonté de Dieu, c'est un abîme de paix ».

« Il est si aimable ce Jésus dans tout ce qu'il fait... Moi, je reste à ma petite spiritualité qui est d'acquiescer toujours à tout et de trouver Jésus toujours aimable ».

« Je travaille à ce que mes filles deviennent des saintes, par conséquent à ce que Dieu les conduise lui-même »

« Je tâche de tenir ma volonté si unie à celle du divin Sauveur et Maître de nos âmes qu'il daigne vouloir en moi et que rien n'échappe à sa bienfaisante domination ».

« Je suis en paix et j'apprends du divin Maître à s'abandonner à Lui sous toutes les formes, non sans souci mais avec mes soucis. »

Pourtant, Louise-Thérèse se plaignit un jour à notre Seigneur de ne pas jouir de lui : « c'est assez que je jouisse de toi, répondit le Bon Maître.

- Qu'est-ce que jouir ?

Jouir, explique notre Seigneur, 'est disposer en toute liberté d'une chose pour en tirer tout le profit qu'on veut ; c'est s'en servir quand et comme il plaît, à tel usage ou à tel autre.

- Seigneur, jouissez donc de moi ».

C'est surtout dans l'étreinte de la douleur que notre Mère fut fidèle à ne pas faire de tort au Bon Dieu en prenant un air malheureux. Le Père Gautrelet disait à cette occasion : « Quand

on voit tant de sérénité au milieu de douleurs si intolérables, on dirait que son âme habite le troisième étage et que toutes ses souffrances sont au rez de chaussée. »

« Il tient la verge et je baise sa main, disait simplement Louise-Thérèse ; cela lui fait bien de la peine de frapper, mais il veut que j'aie la joie de l'avoir glorifié sur la terre par ma destruction ».

« Jésus est ma Vie, je ne vois que lui toute la journée »

« Je trouve Jésus toujours aimable, min Tout ».

« En Dieu nous sommes chez nous ».

« Ce ne sont pas les visions qui font la vertu des gens : Saint Paul n'était pas saint quand il a eu sa vision : il n'avait pas même la foi ».

« Quand on a qu'une pensée, qu'un désir : Jésus, sa volonté, tout va droit comme une flèche »

« J'aimais la vie cachée et notre Seigneur, qui sait quel train se fait dans ce monde, m'a mise dans mon lit pour mettre dans la vie cachée ».

« J'ai la joie d'être l'enfant de Dieu, d'être oblate du Christ, d'être une petite dévote du Sacré-Cœur, j'ai bien des joies »

« J'étends les mains, il me cloue toujours, mais je ne veux pas qu'il soit dit que je n'ai pas étendu les mains ».

« J'adore, je prie, je m'abandonne et je souffre sous tous les rapports, mais en paix et abandon ».

« Notre Seigneur m'a dit qu'il souhaitait que je perde de plus en plus ma volonté dans la sienne, que je lui sois unie absolument et puis... que la souffrance est préférable à tous les actes possible de la volonté parce qu'on ne donne jamais plus énergiquement que dans la souffrance ».

« Si cela vous plaît, Seigneur, à moi aussi. Pour l'amour, un désir est plus qu'un ordre. Contentez-vous, Seigneur, contentez-vous ».

« Je sens grandir les ardeurs de mon âme dans la même mesure où s'affaiblissent mes forces physiques ».

« Ma vie serait folle sans la souffrance, parce que, avec ma nature vive, j'irai trop de l'avant ; je voudrais faire tant de choses pour mon Maître. Aussi, Dieu me maintient, me calme, me dompte, me force à l'inaction... Heureuse souffrance, quel bienfait elle est pour moi ».

« O Père, que votre règne arrive !... Pour moi, j'écoute ces paroles du Prophète : « Parce que le juste a eu en moi une grande confiance, dit le Seigneur, je le délivrerai. Je serai avec lui au jour de la tribulation et je l'en ferai sortir avec gloire. Je traduis cette dernière assurance par cette gloire surtout désirable celle d'accomplir ses desseins et de le glorifier ainsi par amour. Tout marchera si nous demeurons sous la main du divin Maître ».

« demeurez-en moi non pas seulement en vertu de cette puissance e grâce qui Vous est commune avec le Père et l'Esprit saint, mais par cette présence d'amour, fruit de l'union

contractée entre votre Cœur d'époux et ma pauvre âme livrée à toutes vos volontés, afin que
« l'amour dont mon Père m'a aimée soit en toi et que je sois Moi-même ta vie en toi ».
AMEN

Mars 1936

LA VIE LABORIEUSE et TOUTE A TOUS

Le dévouement de mademoiselle de Montaignac à sa famille pendant de longues années ne connut pas de bornes. Elle ruina sa santé dans les veilles, les travaux de toutes sortes, cherchant toujours à faire plaisir pour faire du bien : « Je menais deux vies, l'une de jour, l'autre de nuit ; je prenais sur le temps de mon sommeil pour prier afin qu'après avoir fait pendant le jour les affaires de tout le monde, je puisse trouver du temps pour faire les miennes. L'amour de notre Seigneur exerçait sur moi une telle violence que j'étais obligée de me réfugier dans ma chambre, ce poids de Dieu m'écrasait. Quand j'avais fermé la porte de ma chambre, tout disparaissait, il n'y avait plus que Dieu et moi. »

« Ma sœur et moi, nous passions de notre atelier de peinture à la confection de nos robes, souliers, chapeaux... Avec cela notre linge et celui de la maison à raccommoder ; et si nous étions en retard, il y avait du bruit dans Landerneau...aussi, ajoutait-elle, je trouve que presque personne n'est actif ».

Dessin, peinture, musique, tout était mis au service d'autrui. Melle de Montaignac avait une voix d'un timbre très pur. « Quoique je ne chantasse que des choses pieuses et toujours les mêmes, confiait-elle à une amie, je m'impressionnais moi-même parce que j'étais très timide ». C'est ainsi qu'elle expliquait comment son chant pouvait faire pleurer les gens.

Louise-Thérèse éprouva devant le fourneau de véritables fatigues dont son dévouement l'empêchait de se plaindre. Elle se plaignait d'autant moins que ce travail intense n'interrompait pas son oraison. Elle nous disait cela pour nous former et nous faire bien comprendre que parmi les travaux les plus vulgaires nous devons garder constamment l'union à Dieu ». (dépositions)

Mademoiselle de Bar nous a dit mille fois que sa patience héroïque ne s'est pas plus démentie que son activité pendant les 30 ans qu'elle l'a connue malade... Jamais malgré ses souffrances elle n'a cessé avec une force surnaturelle qui tenait du miracle de travailler, ne perdant jamais un instant, dirigeant toutes ses œuvres, recevant beaucoup de visites et écrivant énormément.

A Montluçon sa journée était ainsi réglée : après avoir fait sa méditation, consacré au Bon Dieu le temps nécessaire, elle s'occupait d'abord de celles de ses filles qui étaient au loin et faisait sa correspondance jusqu'à 8 heures.

A 8 heures, venait la supérieure locale ou l'assistante générale : elle réglait avec elle tous les détails de la journée. Venait ensuite le Maître des novices et notre Mère après l'avoir entendue prenait toutes les mesures pour chaque novice en particulier.

Un grand sujet d'admiration pour nous c'est que notre Mère, qui ne pouvait quitter sa chambre, ni son lit, se rendait un compte minutieux de tous les détails de la maison, même les plus infimes, mieux que nous qui voyions les choses de nos propres yeux. Elle savait nous rappeler à toutes et à chacune tous nos devoirs ; elle-même n'oubliait jamais rien. C'était à ses yeux une grande imperfection pour une âme religieuse chargée des intérêts de Dieu, que d'être étourdie et sans tête. Douée d'une très grande perspicacité, elle saisissait très vite tout ce qu'on lui soumettait, trouvait immédiatement le fort et le faible d'une question et nous éclairait d'emblée. Aussi avions-nous autour d'elle une très grande sécurité.

Elle était douée de cette claire vision des choses accordée aux génies et aux saints qui permet de voir d'un coup d'œil une question dans son ensemble et dans ses détails. Elle en se contentait pas de peser le pour et le contre ; elle priait, offrait à Dieu ses souffrances et s'en remettait à la Providence.

Elle me disait un jour : « Je n'avais rien de ce qu'il faut pour faire une supérieure ; enfin, je tire mon épingle du jeu au profit de mon âme, je ne fais rien sans beaucoup prier et offrir mes souffrances , il arrive alors ce que Dieu veut ».

« Je n'ai jamais connu un être bien portant aussi actif que notre Mère, a déposé notre Mère M.T. ; elle ne perdait jamais une minute. Aussi avait-elle à souffrir de notre peu d'ardeur, de nos pertes de temps ».

« Le travail manuel me paraît excellent pour toutes les femmes et pour nous particulièrement, disait-elle. Il me semble que l'humilité s'en trouve bien et puis cela ne fatigue pas la tête. Pour moi, c'est un repos. Quand je travaille manuellement, j'ai un goût spirituel pour ses occupations modestes et pendant ce temps je continue si facilement mon oraison ».

Elle disait au Seigneur en songeant avec amour au travail manuel de Jésus, de Marie, de Joseph : »j'étais née pour être une petite ouvrière »... «Comme la sainte Vierge à Nazareth... »

« Aujourd'hui, écrivait une de ses premières aides, mademoiselle Louise était enchantée parce qu'elle a pu vendre dix sous une des petites images qu'elle confectionne. Elle destine ses premiers gains à la bourse qui se forme pour acheter un ciboire ».

Très malade, elle apprenait aux orphelines à travailler ; elle coupait sur son lit leurs vêtements ... quand elle ne pouvait plus tenir une aiguille, elle faisait du crochet et du tricot.

« Je n'ai connu personne, a déposé un témoin, aimant comme elle à se donner de la peine ».

«Je suis comme saint Martin, disait-elle, je ne refuse pas le travail, ni même la souffrance...et cependant la souffrance aigüe c'est un Purgatoire, un vrai Purgatoire ».

Quand on lui conseillait de se ménager dans le labeur à cause de sa maladie, il lui semblait, disait-elle, qu' « on lui demandait de ne pas exploiter son trésor ».

Toute l'activité de Louise-Thérèse était entourée du plus grand calme : «Autant je suis laborieuse, autant je déteste l'agitation » disait-elle simplement.

« Quel mystère de voir tant de gens qui ne veulent rien faire et que Dieu oblige à travailler. Et moi qui voudrais tant faire mon petit service pour sa gloire, rien que pour sa gloire, me voilà clouée, impuissante et incapable... »

Notre Mère ne faisait jamais attendre les âmes : « le moment de la grâce serait passé », disait-elle. Elle recevait à toute heure : « Quand vous verrez notre Seigneur refuser quelqu'un au Tabernacle, avait dit le Père Gautrelet, vous pourrez en faire autant ».

« J'ai été débordée toute ma vie, disait-elle gaiement, je ne vis que pour les autres ».

Nous lisons dans les dépositions : « Je puis dire que cette puissance de travail a fait l'objet de mon admiration pendant les 5 années que je l'ai connue. En quelque état de souffrance qu'elle ait été, je puis dire que je ne l'ai jamais vue inactive. Elle savait user de sa force ou de sa faiblesse pour faire toujours quelque chose d'utile. »Quand le travail commande, il faut savoir se forcer », disait-elle. Jamais de perte de temps. Quand elle se trouvait avec l'une d'entre nous et qu'elle s'apercevait que l'entretien devenait sans but, elle nous congédiait d'un petit signe de croix sur le front ».

Elle écrivait un jour à sa nièce Sabine : « Nous n'avons pas de vacances. Si j'en avais, je t'écrirais un volume de détails intéressants, mais tu aimes mieux encore que ta petite mère qui n'est qu'une vieille glaneuse se hâte de ramasser quelques épis de plus pour remettre sa gerbe moins incomplète au Père de Famille qui l'a envoyée à la moisson. Il me faut bien du temps pour faire quelque chose, étant forcée de pratiquer un peu de charité envers mes propres maux, mais tout est si bon venant de la main du Seigneur ».

L'administration de notre Mère, a déposé une de ses premières compagnes, me fait l'effet d'un chef-d'œuvre de sagesse. Certes, on n'est pas riche et on n'y tient pas. Elle aime dépendre de la Providence, du travail, mais elle n'a pas une dette.

« Jamais en cet esprit remarquablement équilibré, un intérêt ne nuisait à un autre, elle se délassait d'un travail accompli en en préparant un nouveau : « J'aurai l'Eternité pour me reposer »,disait -elle, quand on s'étonnait de son endurance dans le travail et la souffrance ».

« Les saints sont les hommes les plus actifs du monde ».

« Prier, souffrir, travailler, aimer, se livrer, c'est tout un ».

« Le travail, les veilles, les fatigues, c'est mon élément spirituel, je n'ai d'autre attrait que le sacrifice... Je ne vois pas de saints qui se croisent les bras ».

« Vous êtes allée à la Table Sainte, vous êtes récompensée par avance du travail que vous allez faire pour lui ; dépensez les forces que vous avez recueillies à sa table...Il ne faut pas qu'aller à la Table du Maître ».

Notre Mère n'attachait pas d'importance à son travail, elle ne lui donnait pas la valeur que lui donne si souvent notre suffisance. « Qu'est-ce que le travail d'une pauvre petite femme... C'était tout mon bonheur, le soulagement de l'amour ».

« La vie serait si ennuyeuse si on ne pouvait travailler pour Dieu ! »

« Je ne comprends pas une âme qui l'attire de l'oraison sans celui de l'action. L'âme vraiment contemplative a toujours cet attrait : voyez les saints, voyez notre Seigneur. Quand une âme est fidèle à sa méditation même faite péniblement, vous la verrez toujours progresser en dévouement ».

Dès qu'elle terminait un travail elle retombait en prière.

Jamais nous ne l'avons entendu dire c'est assez, je n'irai pas plus loin, je me reposerai... Au contraire, elle disait toujours : « Je n'ai rien fait... tout au plus, ajoutait-elle, le Seigneur s'est servi de ma faiblesse » mais elle ne voyait que des omissions dans sa vie.

Mademoiselle de Montaignac, disait un vicaire général de Moulins, ne voit pas les œuvres qu'elle fait, elle ne voit que celles qui restent à faire.

En face de la mort, elle dit au Père Gautrelet : « Je suis poussée à l'action plus vivement que jamais ».

« Si le Bon Dieu faisait le miracle de me rendre à mon état habituel, je recommencerais à travailler pour lui sinon avec plus de douceur, je l'espère avec des dispositions plus parfaites ».

« J'ai comme un effroi et un respect de chacune de mes heures... je sens que Dieu me les donne en dehors des voies ordinaires, je vis parce qu'il veut que je vive ».

Quelle violence elle sut imposer à sa nature pour « respecter ainsi » ces heures que Dieu voulait si pleines. »Si cela ne Lui plaisait pas, disait-elle parfois, cela ne me plairait pas du tout ».

AVRIL 1936

ŒUVRES

Au moment où la sainte Eglise demande à tous les fidèles de se donner à l'Action Catholique et d'intensifier leur dévouement au clergé, il semble opportun de montrer comment notre Mère a toujours compris ce double devoir et à quelles fécondes réalisations la conduisit son zèle, bien qu'il ne fut servi ni par la fortune, ni par la santé.

Les lignes suivantes sont entièrement prises dans les dépositions de Mère A.M Desgrand et de la fidèle Rose qui, depuis l'âge de 14 ans, fut le témoin discret de tant de choses.

« Dès sa petite enfance, Melle de Montaignac aimait à parler à ses compagnes de la dévotion au Sacré Cœur ; bien qu'elle sût peu de choses à ce moment- là, elle reconnut plus tard qu'elle avait toujours parlé juste.

Quand elle grandit, le zèle du salut des âmes grandit aussi avec elle. J'ai pu constater combien ce zèle la consumait à la lettre. Elle souffrait de ne pouvoir faire davantage et son esprit était sans cesse préoccupé de l'état des pauvres pécheurs et de ce qu'on pourrait faire pour les sauver.

Plus tard quand il s'agissait de choisir un quartier pour établir une nouvelle œuvre, elle disait parfois : « Je vois là des âmes dont personne ne s'occupe, c'est toujours cela qu'il faut regarder » Notre Mère m'a dit un jour : « Si j'avais choisi moi-même la devise de la Pieuse-Union, j'aurais choisi celle-ci : « Je suis venu apporter le feu sur terre et que désirais-je sinon qu'elle soit embrasée ».

En 1880 lorsque la loi promulgua la neutralité scolaire défendant d'enseigner le catéchisme à l'école, Melle de Montaignac institua des cours de catéchisme à la maison pour les enfants des écoles laïques. Les enfants vinrent très nombreux, soit spontanément, soit convoqués par les enfants de Marie ; les petits garçons venaient par une rue, les petites filles par une autre, afin d'éviter tout désordre à l'entrée ou à la sortie. Il y avait parfois des garçons de 14 à 15 ans. On savait les attirer et les retenir par des jeux variés.

L'œuvre des Eglises pauvres captiva Melle de Montaignac. L'un de ses premiers soins, lorsqu'elle entrait en relation avec une âme susceptible de comprendre ce type œuvre, était de la diriger dans ce sens et d'en faire l'organisatrice ou l'inspiratrice dans la ville qu'elle habitait. C'est ainsi que l'œuvre fut établie à Annecy, Carcassonne, Toulouse,...

Une des œuvres que Melle de Montaignac aimait beaucoup et recommandait instamment aux personnes qui s'adressaient à elle était de faire donner des missions dans les paroisses. Je ne saurais citer des chiffres précis parce que notre Mère n'aimait pas qu'on tint un registre exact. « Il fallait, disait-elle, laisser aux Anges le soin d'écrire cela ».

L'œuvre des retraites fut établie dès les premières années et continuée sans interruption.

Le zèle de notre Mère ne se bornait ni à sa maison, ni même aux limites du diocèse.

Le caractère dominant de ses œuvres devait être le service de l'Eglise. Melle de Montaignac tenait à ce qu'elles fussent une consolation pour les évêques, un secours pour les curés de paroisses.

Le zèle de notre Mère a brillé tout spécialement dans les travaux entrepris pour la diffusion de l'Apostolat de la Prière. Je lui ai servi de secrétaire à la fin de sa vie et j'ai pu constater qu'elle envoyait au moins 125 lettres par mois en dehors de celles qu'elle écrivait quotidiennement à Melle de Sénislhac et aux autres Oblates chargées des fondations nouvelles.

Notre Mère eut été heureuse de pouvoir aider efficacement les Séminaires ; c'est une des grandes raisons de la fondation des œuvres des Samuels.

Elle encourageait toutes les industries pour procurer des ressources : dans certains groupes, des zélatrices se livraient à l'élevage des vers à soie et consacraient à l'œuvre l'argent ainsi obtenu.

C'est ainsi que notre Mère pouvait dire : « nous avons peu mais nous dépensons beaucoup »

Elle considérait une perte de temps comme un manquement à la pauvreté : »dans une vie apostolique, disait-elle, gagner du temps, c'est gagner des âmes »

Melle de Montaignac n'avait aucune fortune et il fallait dépenser beaucoup. Elle n'avait aucune santé et il lui fallait travailler beaucoup. Sa vue était fatiguée, il lui fallait écrire beaucoup... et il faut joindre à cela des douleurs incessantes, intolérables.

La principale œuvre de charité de Melle de Montaignac fut la création de l'orphelinat.

Elle s'occupa d'abord personnellement de tous les soins matériels aussi bien que de la formation chrétienne des orphelines ; quand la maladie l'en empêcha ce fut elle qui dicta le règlement encore suivi de nos jours ; mais elle se faisait porter dans la cour pour nous voir, et chacune aussitôt accourait auprès d'elle pour lui montrer son travail ; d'autre fois, elle nous faisait appeler isolément dans sa chambre pour nous encourager ou nous gronder.

Le règlement des exercices de piété n'était pas surchargé, mais elle tenait à ce que tout se fit régulièrement : levées à 6 heures, nous avions la prière en commun dans la salle de travail ; chacune de nous la récitait à tour de rôle car, disait notre Mère, si c'est la même tous les jours, les autres n'apprendront jamais.

A 7 heures, nous avions la messe.

Chaque heure de la journée était saluée par une petite prière. A 11 heures, nous récitons le chapelet des âmes du Purgatoire, à 13 heures nous allions faire une petite visite au Saint Sacrement et réciter la consécration au Sacré-Cœur. A 15 heures, chapelet et lecture spirituelle, en général la vie des saints du jour ; le soir, à 20 heures $\frac{1}{4}$ prière à la chapelle avec toute la communauté.

Un des points auxquels notre Mère tenait rigoureusement, c'est que chaque dimanche on apprît et on récitât l'Évangile du jour. On n'avait la permission de s'amuser qu'après avoir récité son évangile.

Melle de Montaignac nous envoyait régulièrement tous les dimanches à la grand messe et aux vêpres de la paroisse. Elle avait toujours beaucoup aimé sa paroisse et elle voulait nous imprégner de la foi catholique. Jusqu'à la première communion, nous faisons toutes, partie de l'œuvre de la sainte enfance à partir de 9 ans. La cotisation était prise sur notre petite bourse et si l'une d'entre nous n'avait pas d'argent, elle lui donnait un petit travail dont le prix servait à payer la cotisation. Elle tenait absolument à ce que cette somme, si minime fut-elle, fût un sacrifice ou le fruit de notre travail.

Après la première communion, nous faisons partie de l'œuvre de la propagation de la foi. Comme la cotisation est un peu plus forte, on se réunissait quelques fois deux à deux mais il fallait toujours que l'argent fut le fruit de notre travail.

Quand les religieuses quêteuses passaient à Montluçon, nous ne pouvions pas leur donner d'argent, puisque Melle de Montaignac quêtait elle-même pour ses orphelines, mais elle tenait à ce que ces religieuses vinssent prendre leurs repas à l'orphelinat. Pendant longtemps même on leur offrait une chambre, mais notre Mère y renonça à la suite de la supercherie de deux fausses religieuses.

Cette charité, elle la témoignait envers tous ceux qui l'approchaient. L'année dernière, je donnais une image à un ouvrier de la maison en lui demandant s'il en avait gardé le souvenir. « Ah ! Je crois bien, me répondit-il, elle était si bonne ! Rappelez-vous donc que je suis allé souvent chez elle pour arranger sa sonnette. On n'en sortait jamais sans rapporter une bonne parole ». Comme je lui demandais s'il consentirait à venir déposer au procès sur le bien ou le mal qu'il savait d'elle, il me répondit tout indigné : « Dire du mal de Melle de Montaignac ? mais où faudrait-il le prendre ? »

Le patronage des écoles laïques avait commencé vers 1870, mais il ne prit son plein développement qu'en 1880. Jusqu'à cette dernière époque en effet, il y avait à Montluçon des écoles tenues par des religieuses, lesquelles s'occupaient des jeunes filles. Or, Melle de Montaignac ne voulait pas entrer en concurrence avec les religieuses. Elle disait souvent : « Surtout n'entravons aucune œuvre et n'établissons une œuvre dans la maison que lorsque personne ne veut la prendre ».

A partir de 1880, les écoles soi-disant neutres se multiplièrent. Comme les enfants fréquentant ces écoles n'y recevaient aucun principe religieux, notre Mère les réunit dans sa maison pour combler cette lacune ; on prend ces enfants le jeudi et le dimanche et pendant tout le temps des vacances. Le dimanche matin, on les conduit aux offices de la paroisse ; le dimanche soir on les garde de 1H à 6H, on conduit à vêpres celles qui veulent y aller, on occupe les autres à différents jeux entremêlés de prières. Le jeudi, on les reçoit également de 1H à 6 H, on leur apprend à travailler, et pour les mieux encourager, on leur fournit l'étoffe destinée à faire des vêtements pour elles ou pour leurs familles ; on leur fait également le catéchisme, on leur apprend leurs prières, et le soir on récite la prière en commun avant de les renvoyer. Le même règlement est observé tous les jours pendant les vacances. Il y a toujours une moyenne de 50 fillettes et quelquefois plus.

Au moment de la première communion, on réunit toutes les premières communiantes des écoles laïques de la paroisse, même celles qui renouvellent leur première communion. On les garde toute la journée, on fait chauffer le repas de celles qui habitent un peu loin et bien souvent on est obligé de fournir le dîner à plusieurs de ces enfants. Ces dames les conduisent aux divers exercices de l'église et s'occupent activement de les préparer à la première communion.

Vers 1864, Monsieur Guillaumet, curé de Notre Dame, vint supplier Melle de Montaignac de recevoir la congrégation des enfants de Marie de la paroisse. « Quand j'ai besoin de quelque chose, disait-il, c'est toujours à vous que je viens ; si vous ne recevez pas ces enfants, la congrégation va tomber. » Notre Mère n'osa pas refuser à son curé et l'œuvre

continua à prospérer dans la maison. Non seulement on réunit les congréganistes tous les dimanches, mais tous les ans on leur donne une retraite aux environs du 8 décembre.

Vers la même époque se donne également une retraite aux dames de la ville.

Monsieur Lapendrie, curé de Notre Dame, avait remarqué que bien souvent les pauvres n'osaient pas suivre les exercices parce qu'ils se trouvaient trop mal habillés pour aller à la paroisse. Comme il en parlait un jour à notre Mère, elle lui dit : « Si vous voulez, nous les réunirons à la Chapelle ». Monsieur Lapendrie accepta et depuis cette époque, 60 et quelquefois 80 pauvres se réunissent pendant les 3 premiers jours de la semaine sainte ; le prédicateur de la station de carême leur fait deux instructions par jour pour les préparer à leurs pâques, et c'est généralement monsieur le curé qui vient dire la messe pour clôturer cette retraite et leur donner la sainte communion. Cette cérémonie se termine par une distribution de pain bénit, de croix ; de médailles et de chapelets. Quelques-uns même demandent à recevoir le scapulaire.

Le malheur des temps suggéra à Melle de Montaignac une autre œuvre. Quelquefois des jeunes filles n'ayant pu faire leur première communion à l'âge réglementaire ne savaient comment faire pour s'y préparer. Notre Mère les accueillit dans sa maison. On les garde le temps nécessaire pour les instruire et les disposer à la première communion. Elle accorda la même faveur aux jeunes filles hérétiques qui désiraient se convertir ; il y a peu de converties à Montluçon, mais la maison de Paris en reçoit un grand nombre. La maison de Paris s'est occupée aussi beaucoup de l'œuvre des forains. Cette œuvre a été créée pour régulariser les mariages et baptiser les enfants de cette population errante qui n'a pas de paroisse attribuée.

Melle de Montaignac donna une vie toute nouvelle à l'œuvre de la miséricorde qui est spécialement chargée des pauvres ; elle avait en effet un merveilleux talent pour inspirer aux autres le zèle des œuvres et leur apprendre à l'exercer sagement.

En 1880, Melle de Montaignac entra en relation avec Mr l'Abbé Lebourrier, directeur général de l'œuvre de l'union apostolique et s'occupa activement à lui trouver des adhérents dans le clergé de Moulins et de plusieurs autres diocèses. Elle lui écrivait à ce sujet : « Quel bien peut résulter de notre union apostolique, nous la désirions depuis longtemps. Daigne le cœur sacré de Jésus répandre sur tous et chacun les grâces qui font les apôtres et les saints ».

MAI 1936

ŒUVRES

AMOUR DE L'ÉGLISE ET DES AMES

L'amour de Melle de Montaignac pour la sainte Eglise se traduit en efforts incessants ; toutes les œuvres qu'elle entreprit, eurent pour but de la servir et lorsqu'elle eut épuisé ses pauvres forces, les aspirations de son âme prouvèrent encore que ses suprêmes pensées suivaient cet intérêt dominant de tout sa vie : pendant sa dernière maladie, monsieur Panetier fut nommé curé et installé à Notre Dame. « Pourquoi donc priez-vous tant ? » dit un jour sœur Miette. « C'est pour mon bon curé, répondit notre Mère. C'est le représentant de mon évêque, l'évêque représente le pape.... » De là, elle arrivait toujours à Jésus Christ, le servant et se dévouant à lui en la personne e ses ministres.

Monseigneur Bourdelier, alors vicaire, avait été très frappé de son attitude si catholique et si humble en même temps, en 1854, au moment de toutes les controverses qui précédèrent la proclamation du dogme de l'infailibilité pontificale. Elle ne permit jamais qu'on se mêlât aux polémiques, mais elle faisait lire les brochures de Mgr. De Ségur. Attentive à la parole du Pape, convaincue d'avance, disait-elle, parce que le Saint Esprit dirige l'Eglise.

Elle s'élevait contre l'exclusivisme de certaines personnes pieuses qui, parce qu'elles aiment un ordre religieux ou leur directeur, n'apprécient rien hors de là. Elle recommandait d'éviter cet écueil : « Pas d'absolutisme, cela rétrécirait notre esprit »

« Vivre pour l'Eglise, être utiles à l'Eglise, aider à son triomphe ici-bas ».... disait-elle à Mère Marie Paul.

Elle eut grand soin d'écarter de son milieu toute influence de libéralisme, toute doctrine hasardée ou douteuse. On connaissait les opinions de Melle de Montaignac, élève de Mgr Gaume ; aussi trouve-t-on parfois dans la correspondance qui lui est adressée des réflexions comme celle-ci : « Comme vous le dites très bien Mademoiselle, ce ne sont seulement nos ennemis déclarés qui mettent en péril la grande cause de Dieu et des âmes : le libéralisme relève la tête et gagne du terrain. C'est donc à chacun d'apporter sa pierre à la digue qui dit l'arrêter ».

Monseigneur Dreux-Brezé avait grande confiance dans le zèle et l'esprit d'initiative de Melle de Montaignac, aussi s'adressa-t-il à elle quand il voulut fonder, dans le diocèse, l'œuvre du denier de Saint Pierre.

« Vous ne pouvez lieux faire que de vous occuper du denier de Saint Pierre, écrivait-elle alors à Mme de Baudel. C'est manifester notre amour pour la sainte Eglise note Mère dont nous devons être les enfants les plus dévouées ».

« Vote pensée d'offrir toutes vos épreuves jusqu'à Pâques pour le saint Père et la sainte Eglise de Dieu, je m'y unis fraternellement... appelons à grands cris sa miséricorde. La France est bien coupable et l'Italie l'est bien davantage encore.

...Nous sommes bien unies dans les prières qui se font pour le saint Père et son héroïque petite armée ... Quel lamentable spectacle que celui que nous donne l'Italie. Quel sera le dénouement de tout cela. C'est le secret de Dieu. En attendant, soyons de fidèles enfants de la sainte Eglise.

Quand il fonda son œuvre des séminaires, Monseigneur écrivit à Louise-Thérèse (4 octobre 1864) : «Voici pour vous une requête officielle, mais vous n'aurez pas satisfait à votre tâche en l'accueillant. J'ose encore assez compter sur votre charité, pour vous constituer avocate de notre œuvre près des saintes âmes que vous rassemblez. Elle ne sera bien comprise que lorsqu'elle sera appuyée de beaux et nombreux exemples. »

En 1869, Melle de Montaignac, pour contrebalancer l'effet des mauvaises lectures, organisa en faveur des enfants de Marie une bibliothèque.

Cette installation coûta beaucoup de peine à la servante de Dieu, soit pour trouver les ressources nécessaires, soit pour examiner les livres qu'elle mettait à disposition des jeunes filles.

Le règlement écrit par Melle de Montaignac indique nettement le but de l'œuvre, en voici le début :

« Propager la lecture des bons livres ; la rendre facile et à la portée de tous, c'est empêcher selon son pouvoir, la lecture des mauvais, en combattre la funeste influence et faire contrepoids à l'abaissement vers lequel sa malfaisante influence entraîne les intelligences.

A ce point de vue, l'œuvre des bibliothèques chrétiennes nous apparaît comme l'une des plus urgentes à créer et des plus fécondes de notre temps en bons résultats. »

Cette œuvre eut d'abord une excellente influence ; cependant Melle de Montaignac s'aperçut bientôt que le goût de la lecture ainsi développé avait aussi ses inconvénients et elle en souffrit beaucoup. Elle poursuivit cependant son œuvre plutôt dans la pensée d'éviter un mal que d'obtenir un grand bien.

Les malheurs de la guerre de 1870 redoublèrent la charité de Melle de Montaignac envers le prochain. Elle fit travailler ses orphelines pour préparer de la charpie, des bandes, des vêtements pour les blessés ; elle s'occupa activement des convalescents envoyés à Montluçon et recueillit plusieurs orphelines de la guerre.

Lorsque fut décidée l'érection de l'Eglise du vœu national (Sacré-Cœur de Montmartre) elle propagea cette idée autour d'elle et recueillit de nombreuses souscriptions. Elle reçut à cette occasion la visite de Messieurs Rohaut de Fleury et Legentil, les deux promoteurs de l'œuvre.

Elle fut la principale zélatrice de l'œuvre de saint François de Sales pour l'arrondissement de Montluçon. Elle s'intéressa beaucoup aux missions d'Océanie.

Son zèle pour le salut des âmes la porta non seulement à s'affairer à l'archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus, mais encore à affilier toutes ses filles. Elle fit insérer parmi nos prières de règle la prière « Clementissime Jesu » spéciale à cette archiconfrérie, de même qu'elle avait fait insérer la prière de saint François Xavier pour le salut des infidèles.

Elle voulut même que les orphelines redisent la prière « Clementissime Jesu » chaque fois que sonnait l'heure.

Vers la même époque, elle entra en relation avec Mr de Ciskey, et s'efforça de développer à Montluçon l'œuvre de la sanctification du dimanche ; malheureusement le résultat, je crois, ne correspondit pas à ses efforts.

En 1880, elle fonda l'œuvre des petits Samuels du Cœur de Jésus. « Le diocèse de Moulins est le centre de la France, disait-elle, je voudrais qu'il en fût le cœur. Prions donc pour obtenir de saints prêtres. »

Dès 1850, elle s'était intéressée vivement à la conversion des hérétiques. Mgr Gaume lui écrivait à ce moment : « Nous n'oublierons pas votre jeune protestante dont nous serons heureux d'apprendre le retour dans le giron de l'Eglise. Demandez cette âme, notre Seigneur vous la donnera ».

Au sujet d'une autre personne, elle écrivait à Mme de Saint Gérard : « Mme de Ch. Me préoccupe. Je prie pour elle avec vous après la sainte communion, pour obtenir de notre miséricordieux Sauveur la lumière pour cette intelligence et l'ineffable bonheur d'entrer dans le sein de l'Eglise, de participer au trésor réservé à ses enfants : la sainte eucharistie, le ciel sur la terre. »

La laïcisation des écoles primaires en France lui fit comprendre la nécessité de l'œuvre des catéchismes. Bien que très souffrante elle insista énergiquement pour cette fondation (1882). Mgr de Moulins approuva vivement ce projet dans une lettre du 11 décembre 1882 : « Je bénis également pieux des pauvres petits enfants laïcs. Profitez-en pour savoir ce qui leur est dit pour ou contre la religion et m'en informer confidentiellement. S'il y avait lieu nous verrions ensemble comment aviser au danger dans lequel pourraient se trouver ces chers petits êtres. Je serai toujours heureux de seconder de mon mieux vos saintes et charitables entreprises ».

Pour maintenir dans le recueillement les enfants de la première communion, elle gardait à l'orphelinat les enfants des hameaux voisins de Montluçon. Dans la même pensée elle recevait tous les dimanches les religieuses qui faisaient la classe dans ces hameaux et leur permettait ainsi d'assister à tous les offices de la journée.

Ces œuvres la mettaient en relation avec une foule de personnes qui étaient heureuses de saisir cette occasion pour lui demander des conseils et des lumières. « J'ai compté jusqu'à 30 visites dans la même journée », nous a dit une intime, on sait combien par attrait note mère aimait la solitude et la contemplation !

Cependant la pensée qu'elle ne faisait pas assez pour Dieu lui causait parfois une véritable angoisse, a déposé noter Mère M. Th tout ce qu'elle faisait lui paraissait peu en rapport avec le désir de son zèle.

Parmi tant d'âmes qu'elle eut à éclairer et à diriger se trouvait une jeune femme, mère de trois enfants : douée d'une imagination ardente et sans cesse en querelle avec son mari. Melle de Montagnac se consacra pendant des mois à faire de cette âme une épouse et une mère vraiment chrétienne, mêlant aux conseils de morale des conseils d'ordre plus vulgaire, lui apprenant à faire la cuisine, à diriger son intérieur : elle eut la consolation de ramener la paix dans ce ménage désuni, exposé aux pires catastrophes.

Elle aurait voulu voir ses filles animées du même zèle pour le salut des âmes et exerçant un apostolat non seulement avec joie, mais en mettant l'amabilité qu'elle appelait « l'extérieur de la charité ». « Montrez donc au monde, leur disait-elle, la joie d'appartenir au Seigneur et de lui être consacrée. » Il va sans dire qu'elle leur donnait l'exemple avant le précepte. Elle y était portée par sa nature. « Dieu vous a donné toutes les délicatesses du cœur, lui disait le Père Gautrelet, parce qu'il vous destinait à réjouir le sien et à attirer les âmes. »

Elle cherchait avant tout à donner Jésus, aucun obstacle ne l'arrêtait. Elle disait à Mme de S., le 2 juillet 1882 : « Voici la fête de la Visitation qui nous enseigne à porter courageusement Jésus à travers tous les obstacles aux âmes qui l'attendent et qui deviendront peut-être à leur tour d'autres précurseurs en d'autres âmes. »

« Portez le Christ, porter le Christ aux âmes, le faire naître dans les cœurs, le faire grandir. Quelle pensée et c'est ma vocation ! La grâce me travaille afin que je ne sois plus qu'un porte-Dieu, et Dieu c'est la paix, la sérénité ».

Elle aimait à redire les paroles du prophète : « le zèle de votre gloire m'a dévoré ». Ce n'est donc pas, disait-elle, un zèle lent, mais une flamme qui doit nous consumer, mourons donc chaque jour ».

Parmi les béatitudes, elle aimait à citer : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés ».

Dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu jamais elle ne disait : « C'est assez ».

Dès sa jeunesse, Monseigneur Gaume lui avait confié des âmes à éclairer, à soutenir et à diriger ; son zèle pour cette œuvre de dévouement grandit avec les années ; il s'exerça envers les membres de sa famille ; son frère Charles lui écrivait un jour : « Tu ne sauras que dans les clartés de l'autre monde, au ciel élevé où tu tends et où moi-même je n'arriverai que si tu m'y diriges, m'y entraînes à ta suite, là seulement tu sauras tout le bien moral que tu m'as fait et aussi combien je t'aime et te suis reconnaissant. En attendant, je te prie de ne m'abandonner ni de tes conseils, ni de tes coups d'aiguillon dont ma faiblesse a tant besoin. »

JUIN 1936

« Mes œuvres n'ont été que Jésus,
gardez bien cela mes enfants »

(27 juin 1885)

Ce qui frappe le plus lorsqu'on étudie la vie de Melle de Montaignac et de sa prodigieuse activité, c'est le complet désintéressement d'elle-même et la pureté d'intention qui ne se démentirent jamais et la mirent à l'abri de toute tentation de découragement.

Aucun échec, aucune déception ne purent la déconcerter ni arrêter un instant son effort.

« Nous ne sommes pas chargées de réussir, disait-elle, mais nous sommes chargées de travailler pour Dieu »

« Si nous ne restons pas sous l'action divine, nous ne faisons que des œuvres infirmes... »

« Même pour sauver le monde, il ne faudrait pas commettre un seul péché véniel ».

... « Mon petit enfant, prions bien, car il faut que nous soyons des instruments fidèles et si souples dans la main de Dieu que nous ne fassions pas dévier le travail du Maître ! »

« Je n'ai pas d'autre doctrine que la passion de la Volonté de Dieu. »

Je n'ai jamais senti, a déposé un témoin, ni témérité ni intérêt propre ; sa maxime était : « Dieu est tout, l'homme lui appartient, et après cela plus rien ».

Quand elle commença l'œuvre des églises pauvres, elle écrivait : « Mon Jésus toujours vivant à la droite du Père et en même temps divin enseveli sous les espèces eucharistiques, je veux que cette sépulture vous soit glorieuse comme l'autre : « Son sépulcre sera glorieux » j'y porterai mes parfums avec sainte Madeleine, je vous y fournirai le suaire où le prêtre enveloppera votre corps sacré ».

Son activité était sans agitation et sans trouble. Elle disait : « je n'appelle pas zélée une âme qui fait beaucoup, mais une âme en qui la Foi et l'Amour produisent leurs fruits. Il y a une grande différence entre l'activité du service de Dieu et l'agitation qui vient de la nature ».

... » Nos œuvres doivent être le fruit de l'amour, le rayonnement de la flamme puisée au cœur de Jésus ».

La simplicité et la fermeté de son espérance avaient établi notre Mère dans une confiance dont rien ne pouvait la faire sortir : « Ce qui produit le découragement devrait produire l'humilité », disait-elle un jour à M. Anne – Marie D.

J'ai vu notre Mère, dit encore M. Anne – Marie, passer par des très grandes épreuves. Dans toutes les alternatives de joie ou de tristesse, je l'ai toujours vue considérer la Pieuse-

Union non pas comme son œuvre, mais comme l'œuvre de Dieu. C'est ce qui lui donnait une confiance invincible, une entière tranquillité pour l'avenir.

Je l'entendis un jour s'écrier : « O pauvre et dénuée que je suis ! je vis cependant, mais je vis de confiance. Oh ! qu'il est bon le Dieu de ma jeunesse... La miséricorde de notre Seigneur est bien plus grande que ma misère ».

On lui objectait qu'elle entreprenait au-delà de ses ressources... « J'ai la bourse de Notre Seigneur » répondait-elle.

Sûre de son Maître et respectueuse de sa conduite sur elle, elle refusait de demander la santé. Lorsque M. Dupont insista pour qu'elle sollicitât sa guérison « pour mieux entrer, disait-il, dans les desseins de Dieu sur elle » Melle de Montaignac répondit : « S'il veut les accomplir sans cela, cela lui est bien facile » et comme M. Dupont insistait encore : « Promettez que vous organiserez l'adoration réparatrice si vous recouvrez la santé ». « Je l'établirai bien volontiers pour rien ».

Racontant ce voyage à tours à sa fidèle Rose, notre Mère ajoutait : « Puisque j'ai accepté d'être sur la croix je ne puis pas demander au Bon Dieu qu'il me guérisse. S'il veut me soulager je serai bien contente, mais ce sera comme il voudra ».

Peu après, Mgr de Dreux-Brézé étant venu passer une heure auprès du lit de notre Mère, elle lui exposa ses désirs et les moyens de les réaliser. Mgr autorisa une fois par mois cette adoration dans la petite chapelle et il ajouta : « Peut-être même établirai-je ailleurs dans mon diocèse cette adoration ».

Après avoir lu le mémoire rédigé par notre Mère, Mgr autorisa tous les jeudis l'adoration réparatrice et s'occupa activement de la répandre dans son diocèse tant il en avait compris l'importance.

Il y eut bientôt 78 adoratrices... nouvelle difficulté : la chapelle est trop petite, on y étouffe... « Venez quand même, répond notre Mère : on ouvrira les fenêtres et on mettra des chaises dans la cour (il s'agit de la toute petite cour qui ouvre sur le 28 rue Notre Dame. La toute petite chapelle d'alors qui était dans le premier immeuble loué pour les orphelines n'est plus en notre possession.)

Après l'établissement de l'adoration réparatrice, M. Dupont écrivait à notre Mère : « Je conçois que le Bon Dieu vous laisse vos souffrances puisqu'elles ne vous empêchent pas de travailler pour sa gloire... Vos affaires et celles de notre Seigneur ce n'est pas là petite affaire, puisque le prochain vient au partage de la victime, ce que Dieu voit avec plaisir ».

Nous avons vu en plusieurs circonstances déjà comment le prochain venait selon l'expression de M. Dupont, au partage de la victime et avec courage elle dominait ses souffrances pour se donner. « Je n'ai jamais vu sa charité envers le prochain défaillir, a écrit M. de Sénilhac. Ses actes, ses paroles, ses encouragements comme ses réprimandes étaient pénétrés de la charité la plus forte et habituellement la plus suave. Tout provenait de l'amour, l'énergie comme la douceur. Pour opérer le bien, elle n'hésitait jamais à passer par-dessus la crainte et l'amour-propre. Son amitié était grand trésor ; elle a été l'amie fidèle, aimante, désintéressée par excellence, aussi courageuse pour défendre ses amies contre le dehors que dévouée pour leur rendre service, toujours en vue de Dieu et des âmes.

M. de Waldegg écrit également : « Le zèle de la maison de Dieu la dévorait et quand elle pouvait entrer en communication avec une âme, c'était pour lui faire connaître et aimer le Cœur de Jésus ».

Si Melle de Montaignac cherchait à nous guérir de nos défauts, c'est pour donner à notre zèle plus d'efficacité. Voici comment elle aimait à caractériser ce zèle : « Le zèle est le témoignage, la preuve de l'amour ; le zèle est l'élément spécial des âmes consacrées à reconnaître et honorer l'amour du Cœur de Jésus. Mais le vrai zèle est généreux comme l'amour : pur, patient, modeste, désintéressé surtout. Oh ! Oui, désintéressé, qui n'exige pas de Dieu le succès et du prochain la reconnaissance et l'approbation, mais qui se soumet avec une constante sérénité aux épreuves et aux difficultés qui se mêlent à ses jouissances et lui donnent plus de prix ».

Note Mère aimait à dire : « Deux mots de saint Augustin ont fait ma vie : amor meus pondus meum. Ama et fac quos vis ».

Elle interprétait ces derniers mots non pas comme une facilité donnée à la nature, mais dans le sens que le véritable amour ne veut que sa destruction, c'est-à-dire l'anéantissement de tout ce qui fait obstacle à l'amour. C'est pour cela qu'avant la fondation de la Pieuse-Union, elle estimait que son vœu au Sacré-Cœur remplaçait tous les vœux de religion, parce que fondé essentiellement sur l'amour de notre Seigneur, il était la plus forte barrière contre tous les désirs de la nature.

Note Mère avait peine à comprendre qu'on eût des vues intéressées même dans la prière : « Quand on a Dieu à servir et à aimer, disait-elle, le reste importe peu ».

Un jour, au sortir de son oraison, raconte Mère M.T., je lui demandai : « A quoi pensiez-vous ? » Elle répondit : « Je pensais à cette parole de Dieu « qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait ? » et je lui répondais « Seigneur, qu'ai-je pu faire pour Vous que je n'aie pas désiré faire ? » puis se reprenant vivement : »J'ai voulu plaire à mon Maître et voilà tout ».

Le 16 mars 1858, elle écrivait au P. Reculon : « quelle joie j'ai éprouvée en lisant ces mots de votre lettre « toute votre perfection à vous est dans ces paroles : « Mon Dieu, comme Vous le voudrez, autant que vous le voudrez...Oh ! que je suis convaincue par toutes les lumières que j'ai reçues et par la direction qui m'a été donnée ».

Ce sentiment, elle s'efforçait de nous l'inculquer. Comme j'entrais dans sa chambre un jour de Saint Ignace, écrit notre Mère M. T., elle me dit : « J'ai demandé deux choses à saint Ignace pour mes filles : son esprit d'oraison et sa passion de la gloire de Dieu. La gloire de Dieu pour une oblate, c'est la volonté de Dieu et la volonté de Dieu, c'est la sainteté. »

Dans ses lettres comme dans sa conversation revenait souvent cette expression : « La volonté suradorable de Dieu ».

Cet amour la portait à l'imitation de notre Seigneur Jésus Christ. C'est dans cette imitation qu'elle concentra pour ainsi dire les efforts de sa charité.

Un jour que nous parlions des saints que chacune disait quel était son saint préféré, elle nous dit : « Mon saint à moi, c'est Jésus, c'est Lui que je suis chargée d'imiter. Il est mon tout. Je Viens à Lui, je suis à Lui, je vais à Lui ! »

Jésus-Christ pour elle, c'était surtout son cœur ; et c'est sous la forme de la dévotion au Sacré-Cœur que s'est principalement manifesté son amour de Dieu. C'est pour répandre cette dévotion qu'elle a fondé toutes ses œuvres et en particulier la Pieuse-Union. « Répandre la dévotion au Sacré-Cœur, disait-elle, voilà ma vocation ».

J'ai déjà dit comment le 8 septembre 1843, elle avait fait son vœu au Sacré-Cœur et l'oblation de tout son être et de toutes ses œuvres. A mesure qu'elle avançait dans la vie, ce don d'elle-même devint de plus en plus parfait, et chaque jour dans cette oblation elle découvrait des horizons nouveaux. Elle me dit un jour : « J'ai fait tous les vœux aucun ne m'a fait l'effet de celui-là, il renfermait tout. En général, on sait à quoi on s'engage. Nous ne le savons pas, nous sommes livrées. Aucune religieuse n'a été heureuse comme je l'ai été ».

Dans les dernières semaines de sa vie, ce vœu au Sacré-Cœur était sa préoccupation constante et sa consolation ; elle me disait : « L'âme vouée au Sacré-Cœur n'a d'autre ambition que de continuer l'oblation de Jésus. Dès que j'irai mieux nous parlerons du vœu au Sacré-Cœur » ou encore : « quand nous serons un peu tranquilles nous parlerons du vœu au Sacré-Cœur ». C'est dans ce vœu en effet, qu'elle a puisé son zèle.

Demandons la grâce de garder intact un si précieux héritage, unissons-nous pour recueillir en ce mois de juin et très particulièrement le 19 et le 27, des effusions nouvelles de l'Amour infini qui nous a donné cette incomparable Mère et redisons souvent cette belle prière recueillie dans ses notes de retraite :

« Jésus, mon divin Maître, donnez-moi pour vous prier un cœur selon votre cœur ; l'amour est la vie de votre cœur, faites que l'amour soit la vie du mien ; qu'il dirige mes pensées, mes désirs, mes actions. L'amour m'a ouvert votre cœur afin que contemplant les vertus dont Il est la source, le modèle et le motif, je les imite par amour. Ah ! faites qu'en effet, l'amour travaille dans mon cœur à cette imitation, qu'il m'introduise dans le Vôtre, que l'amour m'y maintienne, que l'amour m'y fortifie et m'y rende toujours plus agréable à vos yeux ; que l'amour enfin Vous y consacre mon dernier soupir ».

8 décembre 1936

Seigneur, délivrez-nous de cette heure !

Dans les premiers jours de février 1900, notre mère Claire-Thérèse, justement alarmée du progrès du mal, vouait une fois de plus notre famille religieuse à la maternelle protection de la très sainte Vierge et faisait déposer dans le cœur de vermeil porté par la reine et Mère le précieux billet antidaté 11 février 1900.

Les litanies de la très sainte Vierge ajoutées au chapelet avec trois invocations au cœur immaculé de Marie, devaient rappeler chaque jour cette promesse et notre confiance.

Toutes celles qui furent en plein feu durant les terribles années 1914-1918 sauraient nous dire comment elles se sentirent enveloppées de protection divine.

Le 8 décembre 1902, notre Mère Marie-Thérèse faisait ratifier à son conseil le vœu ci-dessous :

« En prévision de la tempête qui menace notre pauvre France, à la pensée des ruines qui peuvent s'accumuler en peu de temps et de tous les dangers contre lesquels il n'y a aucune précaution à prendre, nous donnons et consacrons à nouveau au cœur de notre Seigneur Jésus Christ, par celui de sa très sainte Mère, notre Reine et Mère, ce berceau si cher à nos cœurs et tous les trésors précieux qu'il renferme.

Nous demandons très humblement, mais avec confiance très absolue :

- I. Que cette chapelle élevée par Louise-Thérèse, à la gloire du très Sacré-cœur de Jésus demeure debout en dépit des orages et s'il le faut au milieu des ruines. Elle est trop désignée à la rage de l'enfer pour n'avoir pas besoin d'être divinement gardée.
- II. Que l'image vénérée de notre Reine et Mère, soit préservée de toute profanation et conservée à notre piété filiale et reconnaissante. Elle s'est donnée, nous voulons la garder.
- III. Que la dépouille bénie de Louise-Thérèse qui repose à ses pieds, ce tombeau qui est notre richesse et deviendra notre honneur, soit protégé en vue de la glorification qui l'attend.

Si ces demandes agréent à notre Seigneur, s'Il daigne les exaucer par les moyens qu'il jugera opportun d'employer, avec l'assentiment du conseil qui s'engage à l'accomplir, nous faisons le vœu :

- I. « De faire exposer dans la chapelle le très Saint Sacrement tous les jours de l'année, en perpétuelle action de grâces et réparation.
- II. De renouveler ce vœu chaque année, le jour de la fête de l'immaculée conception de Marie reine et mère de la PU, en mémoire de l'engagement que nous prenons aujourd'hui en son nom.
- III. Après avoir prié et pesé devant Dieu les raisons qui ont déterminé cette promesse, elles nous ont semblé prudentes et sages aux motifs suivants :
 - 1) « Aucun vœu n'est plus propre à nous maintenir dans l'esprit que nous devons avoir. La sainte hostie nous communique la vie du cœur de Jésus et est le centre de notre action apostolique ; toutes nos œuvres convergent vers elle ; elles doivent en être le rayonnement.
 - 2) Rien ne saurait répondre aux désirs si souvent exprimés de Louise-Thérèse, qui après avoir obtenu dans le diocèse l'établissement de l'adoration perpétuelle, n'avait rien de plus à cœur que de voir notre Seigneur exposé dans nos humbles sanctuaires : « quand vous aurez le très saint Sacrement exposé chaque vendredi dans votre chapelle, écrivait-elle, à Melle de S., je serai bien tranquille, Paris sera fondé. »
 - 3) Rien n'est plus propre à communiquer l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, à favoriser son action sur les âmes que cette adoration quotidienne. Elle rendra plus sensible encore et plus intime la présence de l'hôte divin, non

seulement dans ce berceau mais dans la famille entière. La grâce première est là, toujours jaillissant de ce premier tabernacle, élevé par l'amour pour attirer l'amour... Et si déjà cette grâce est si puissante, si elle exerce sur la PU et même au dehors, une influence souvent si décisive, que ne pouvons-nous pas attendre du rayonnement de la divine hostie, appelant nos oblations et fécondant notre apostolat.

- 4) C'est de chapelle enfin, qu'est partie, pour être portée jusqu'aux extrémités du monde, cette supplication ardente, qui exprime notre destinée et renferme toute notre mission... « Faites connaître, révélez votre cœur ! » C'est là aussi que Jésus l'entendra et que nous serons révélés à la fois dans une adoration fervente : les douleurs de l'amour méconnu, les secrets de l'amour réparateur ».

Avec la permission de S.G. Monseigneur Lobbedey, Evêque de Moulins, l'adoration quotidienne a été inaugurée dans la chapelle de l'orphelinat, le 11 décembre 1906, jour de la rupture officielle du concordat entre Rome et la France.

Ce même 11 décembre, un appel adressé à tous les groupes les convoquait à une union plus étroite autour de l'hostie du Berceau :

ADORATION REPARATRICE

En union avec le sacré Cœur de Jésus au très saint sacrement

Habitavit in nobis !

sitio ! (St jean XIX.28)

11 décembre 1906

Dans le but de faire participer nos différents groupes à cette grande grâce et pour les unir dans une commune adoration et réparation, aux intentions pour lesquelles le Cœur de Jésus s'immole sur nos autels, nous avons adopté l'organisation ci-après, nous réservant d'y apporter des modifications s'il y a lieu.

Tous les jours : chaque maison aura une heure régulière d'adoration, en union avec le Berceau, ou, durant la dite heure, elle sera représentée devant le très saint sacrement.

Toutes les semaines : chaque réunion adoptera pour l'un des jours de la semaine une heure fixe d'adoration, quelle fera de la même manière, c'est-à-dire unie aux prières du berceau, ou elle sera représentée devant le très saint sacrement.

Tous les mois : les isolées qui désireraient faire chaque mois une heure d'adoration, en union avec nous, choisiront leur jour et l'heure et seront inscrites sur le registre des adorations.

Nota : Chaque réunion est priée de signaler le jour et l'heure qui lui conviendrait le mieux, afin qu'il en soit tenu compte, autant que possible, dans la répartition générale. Le droit d'ancienneté de la réunion primera l'égalité des demandes et des motifs.

Lorsque nos M.M. firent ces actes de foi, de confiance et d'instance supplication, Dieu leur montra l'avenir bien sombre.

Nous sommes, semble-t-il, à l'heure la plus terrible qu'ait pu connaître notre génération si éprouvée pourtant.

L'année 1937 sera donc employée à conjurer la miséricorde divine d'intervenir en notre faveur.

Que Dieu se lève ! Lui seul peut réduire les puissances infernales qui se dressent contre Lui fortes, hélas ! de tant de collaborations humaines.

Nous emploierons contre l'enfer les armes que la sainte Eglise nous met en mains.

Nous renouvellerons notre dévotion à l'eau bénite, nous en aurons toujours avec nous et en userons pieusement.

Que chacune relise les belles prières par lesquelles le prêtre après avoir exorcisé l'eau et le sel, leur communique le pouvoir de mettre les démons en fuite et de purifier nos âmes de toutes nos fautes vénielles.

N'oublions pas que le démon a gardé les plus redoutables pouvoirs: « c'est le sentiment de tous les docteurs que l'air qui est entre le ciel et la terre est rempli de mauvais anges. » (St Jérôme)

Leur occupation continuelle est de nous tenter. Ils s'attaquent dit Mgr Gaume, à ceux même qu'ils n'ont aucune espérance de vaincre par le seul motif de les fatiguer, de les inquiéter, de les troubler.

Quoique l'intention principale du démon soit toujours de perdre notre âme par le péché, sa haine l'excite à nous faire tous les maux temporels qui sont en son pouvoir. Les excès auxquels il se porta contre Job, les vexations corporelles par lesquelles il tourmente les possédés, les sacrifices cruels et inhumains qu'il exige de ses adorateurs, ses menaces toujours suivies d'effet quand Dieu n'arrête pas sa fureur sont autant de preuves de cette haine prédite dès le commencement du monde.

Non, nous ne devons pas oublier cette malice affreuse, ce « lion rugissant qui rôde nuit et jour autour de chacun de nous cherchant à le dévorer »... mais dilatoons nos âmes dans la reconnaissance et n'ayons aucune crainte car Dieu nous a donné ses Anges.

Quelle que soit en effet la multitude des démons, le nombre des bons anges leur est très supérieur. Saint Augustin l'enseigne expressément.

Il faut relire les belles pages que leur consacre Mgr Gaume dans son catéchisme. Nous nous bornerons aujourd'hui à quelques citations des Pères ou de la sainte Ecriture « Le Seigneur, dit le prophète Roi, a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. »

« Ils vous porteront, dit l'Ecriture, de peur de peur que vous ne heurtiez contre la pierre. Le Seigneur enverra ses anges autour de ceux qui le craignent et Il les délivrera de leurs tribulations. »

« Les anges, dit Origène, président à toutes les choses visibles, à la terre, à l'air, au feu, aux animaux, aux astres du ciel... Le seigneur nous a donné les anges comme des tuteurs

charitables afin que les mauvais anges et leur prince qui est aussi appelé prince du monde ne puissent rien contre nous. »

« Dieu aidant, dit Saint Cyrille, nous n'avons rien à craindre des puissances des ténèbres car il est écrit : « L'ange du Seigneur campera autour de ceux qui le craignent et les délivrera ».

« Les anges président aux prières des fidèles (st Basile)

Après avoir fait un tableau splendide de la sublime dignité humaine, Mgr Gaume termine ainsi :

Pourquoi ce grand combat du ciel et de l'enfer ? pourquoi cette lutte incessante ? Parce que c'est Toi qui dois être le prix du vainqueur.

Pourquoi tant de prières de la part de Dieu même, pourquoi tant de sollicitations opposées de la part de Lucifer et de ses anges, de Michel et des siens ? Parce que Ta volonté seule peut faire pencher la balance et décider de la victoire.

Comprends-tu maintenant la mystérieuse délibération de ton Dieu avant de te créer ? Comprends-tu pourquoi, après t'avoir créé, ce grand Dieu ne te traite qu'avec un profond respect ? Comprends-tu enfin pourquoi tu fus le dernier acte de la puissance créatrice. O homme ! être sublime, mesure si tu peux la grandeur de ta dignité.

La prière de l'année sera la prière « Auguste Marie Reine des cieux et maîtresse des anges » que nous devons non seulement dire nous-mêmes, mais propager autant que nous le pourrons.

Toutes celles qui en manquent pourront s'en procurer au Berceau.

Carême 1937

Vie intérieure, esprit de prière.

Nous vivons des jours de trouble et d'effroi. Serrons-nous plus que jamais autour de notre Seigneur.

Les 40 jours du Carême nous rappellent ses 40 jours au désert. Il nous sera bon de nous recueillir près de Lui, de faire le silence autant que nous le pourrons, de nous unir à sa contemplation profonde, à ses divins colloques avec le Père, à l'austère pénitence qui prépara sa vie publique et sa passion.

Puissions-nous nous pénétrer comme le fit Louise-Thérèse et puiser en Dieu toutes les forces dont nous avons besoin pour Lui être, quoiqu'il arrive, inébranlablement fidèles.

Les clameurs infernales sont par moments bien terrifiantes. On se sent environné de cette haine qui poursuit le divin Maître... Si les vociférations de la foule ne nous atteignent pas toutes directement, elles ont atteint déjà plusieurs de nos œuvres. La nature frémit, les horreurs de l'Espagne furent et sont encore si terribles !

Eh ! bien, n'ayons qu'une seule peur : celle de dégénérer.

Ne pas dégénérer pour une vraie fille de Louise-Thérèse, c'est chercher la perfection tous les jours de sa vie... C'est servir Dieu coûte que coûte, ne s'inquiéter que de sa gloire, désirer son Règne à tout prix.

« J'ai dit Dieu seul, j'ai eu Dieu seul » nous a dit notre Mère ; et toute sa vie a prouvé qu'elle était vraie.

« Un jour, écrit un témoin, avant de prendre une grave détermination, elle nous cita ces paroles des psaumes : » apprenez-moi à faire votre volonté parce que vous êtes mon Dieu ». Puis elle nous dit « je livre ce "parce que vous êtes mon Dieu" à vos méditations »

« Il faut devenir sainte » disait-elle souvent, et que faut-il pour cela ?... c'est tout simple, il faut se laisser consumer d'amour. »

« Que nous importe ce qui se passe dans le monde, ceci ou cela ? Rien qu'autant que la gloire de Dieu y est intéressée ».

« La volonté de Dieu accomplie avec amour, c'est la sainteté ».

« La vie intérieure c'est la vraie vie, le noviciat du ciel. Plus on vit en la présence de Dieu sous l'action de la grâce, sous le poids de son amour, plus on est étonné du petit nombre de ceux qui s'élèvent au-dessus des choses sensibles des petits intérêts de la terre... que le règne de notre Seigneur arrive, tous nos vœux sont renfermés dans celui-ci »

« Prions bien, car il faut que nous soyons des instruments dociles et souples dans la main du Maître, que nous ne fassions pas dévier le travail ».

Note Mère ne fit jamais « dévier le travail » parce qu'elle fut toute sa vie une âme d'oraison. Voici ce qu'ont déposé à ce sujet les témoins du procès apostolique. :

Avec l'amour de l'Eucharistie, la pratique de l'oraison fut chez Melle de Montaignac une des manifestations les plus vives et on peut dire une inquiétude continuelle de sa charité envers notre Seigneur : « Si je fais des œuvres, dit-elle, c'est le fruit de mon oraison ». Elle avait été formée à la pratique de l'oraison dès sa plus tendre jeunesse par Mgr Gaume : « Quand j'étais jeune, disait-elle, à Melle Maupetit, je ne pensais qu'à me lever avant l'heure pour avoir plus de temps pour l'oraison, ma chère oraison ! »

Melle de Sénisilhac a affirmé que depuis l'âge de vingt ans Louise-Thérèse faisait chaque jour 3 heures d'oraison. Plus tard, sans doute, la multiplicité de ses œuvres l'obligea à ne consacrer à cette exercice qu'une heure fixe par jour, mais on peut dire que l'oraison était perpétuelle au milieu des occupations les plus variées, tant était vif et profond chez elle le sentiment de la présence de Dieu : « dès que je suis libre, je retombe dans la prière ».

L'oraison n'était pas seulement pour Melle de Montagnac le repos de l'amour, c'était la préparation à la lutte et au devoir. Elle en sortait toujours éclairée et retremée. Nous la quittions parfois le soir, ne sachant pas encore où était son devoir ni comment faire face aux difficultés ; le lendemain après l'oraison, toute difficulté avait disparu. Celles d'entre nous qui avaient le privilège d'entrer dans sa chambre vers la fin de son oraison, cherchaient habituellement, avant qu'elle ne fut sur ses gardes, à lui demander une petite part des lumières qu'elle avait obtenues, et bien souvent une phrase, un mot obtenus par surprise suffisaient pour nous disposer à tous les sacrifices. En général, elle était rayonnante et on pouvait lire sur sa physionomie à quelle hauteur elle s'était élevée ; nous profitions de ce moment pour arracher quelques miettes avant qu'elle ne fut complètement retombée sur terre.

« Il m'est arrivé bien des fois, a dit Melle de Sénislhac, de me sentir pénétrée par le feu divin qui brûlait son cœur dans ces moments bénis qui suivaient son oraison. Ces paroles profondes, lumineuses, pénétrantes restaient en mon âme comme des traits ».

Melle Maupetit dit de son côté : « Chaque matin j'entrais dans sa chambre à l'heure où elle terminait ses ravissants colloques avec son Dieu ; elle tenait encore son crucifix entre ses mains et le faisait amoureusement puis, sous le charme de l'action divine qui se continuait en elle, elle m'introduisait dans son jardin de délices ».

Notre Mère vivait de l'esprit de l'Eglise et n'en sortait pas ; chaque temps, chaque fête lui inspirait ses sentiments, ses impressions, mais elle ramenait tout à l'amour.

L'estime de Melle de Montagnac pour l'oraison la portait à la faire pratiquer autour d'elle. Toute jeune encore, ayant appris qu'une communauté négligeait cet exercice, elle s'astreignit à aller tous les jours à 6 heures dans cette maison jusqu'à ce que se fût ranimé dans la communauté le goût de ce pieux exercice, jusqu'à ce que l'habitude en fût complètement reprise. Dès qu'elle fut installée à Montluçon, avant même que ses œuvres eurent pris un plein essor, son pieux curé Monsieur Guilhomet disait : »L'ange de l'oraison plane sur cette maison ».

Lorsqu'elle eut à former des âmes elle insista toujours très énergiquement sur ce point. Elle nous disait souvent : « on ne doit pas juger l'oraison par les douceurs et les facilités qu'on y trouve, mais par les bons résultats qu'elle produit. L'oraison vaut ce vaut la conduite.

Elle voulait qu'on formât les âmes d'après des principes très sérieux mais qu'on laissât ensuite agir l'esprit saint, vrai Maître et directeur dans la voie de l'oraison. « Je travaille, disait-elle à ce que mes filles deviennent des saintes afin que Dieu les conduise lui-même.

Elle disait encore : » les labeurs du jour ne doivent pas nuire aux intimes communications qu'une oblate doit avoir avec notre Seigneur. Quelle soit consolée ou non, sa vie est là. »

Elle portait dans ses rapports avec Dieu la même simplicité dont elle usait avec ses amies ; elle était invariablement contente de Lui, qu'elle soit consolée ou non, et en toutes circonstances elle prenait son parti contre elle-même. » quand je ne jouis pas de Dieu, c'est Lui qui jouit de moi. Jésus se console ou nous console, il fait rarement les deux à la fois. »

L'aumônier des Oiseaux, M. Plagnier lui avait dit à l'âge de 15 ans : »il faut que cette année, vous ayez autant de peine à oublier la présence de Dieu qu'on en a d'ordinaire à y penser ». Notre Mère nous avoua qu'elle s'y était appliquée et n'avait pas eu de peine à

réussir ; aussi jusqu'à la fin de sa vie dès qu'une occupation matérielle n'appelait plus son attention « elle retombait en Dieu ». De là, provenait sans doute, l'attrait puissant qui l'attirait vers le tabernacle, surtout vers les tabernacles abandonnés.

De cette continuelle vie de foi naissait pour notre Mère un très grand attrait de recueillement, elle y entraît avec la facilité de quelqu'un qui ayant fermé sa porte se retrouve chez soi et ne pense plus aux visiteurs agréables ou importuns qui ont pu le tirer de son repos.

Dans les dernières années de sa vie, elle disait : « Il ne passe plus, il demeure... » ou bien « Je ne le quitte plus »... « Il n'y a rien de doux comme la communication de l'âme avec Dieu, pour moi, c'est ma vie ; en chacun de mes actes je me plais à considérer ce que ferait Jésus s'il était à ma place. C'est une lumière continuelle, une force qui ne manque jamais quand on en a pris l'habitude ».

« Vous avez raison d'aspirer au recueillement habituel, écrivait-elle, sans cela vous ne pourrez posséder votre âme de manière à ce qu'elle soit toujours prête pour l'oraison ».

« Le silence de l'âme en présence de Dieu est un des bonheurs les plus ignorés même des cœurs chrétiens. Il ne parle cependant que dans l'apaisement des bruits de la terre, dans la bienheureuse solitude où nous met le dégagement de notre amour-propre ».

Notre Mère ne se laissait jamais envahir tout en semblant se donner tout entière. Elle n'était jamais agitée, elle se prêtait mais ne se donnait point. Aussi, dès qu'on la quittait, elle se plongeait en Dieu, selon son expression, et continuait son oraison.

Elle entretenait cette vie par une fidélité scrupuleuse à ses exercices de piété. Rien n'était petit à ses yeux et de fait elle pénétrait si bien le sens de toutes ses prières que la moindre d'entre elles devenait une oraison » je ne suis qu'une prière » disait-elle.

Elle ne comprenait pas sous prétexte de perfection plus haute, qu'on négligeât les formules communes de la prière du matin et du soir. « Qu'y a-t-il de plus beau que cette prière du soir » source éternelle de lumière Esprit Saint... Bénissez le repos que je vais prendre afin de vous mieux ... Visitez notre demeure afin que vos saints anges y habitent... quelle belle prière ! »

Une de ses grandes joies en lisant les prières de la messe était de penser qu'elle priait en communion avec toute l'Eglise, depuis le pape jusqu'au plus humble des fidèles. Elle avoua un jour qu'au plus fort de ses maladies elle n'avait jamais négligé ses exercices de piété : pendant une longue maladie (1852-1860) sans pouvoir entendre seulement lire 5 mn je n'ai pas interrompu un jour mes exercices religieux même lorsque je ne pouvais pas parler, je sentais que cette fidélité était agréable à notre Seigneur.

Même avec pour la maladie de 1881. L'effort il est vrai était plus pénible, tant à cause de l'augmentation des souffrances que de la privation de toute consolation spirituelle. « Quel trésor que la prière ! disait-elle, j'avoue qu'elle est pour mon cœur le remède à tous les maux ».

Elle était très exacte à faire tous les jours sa lecture spirituelle, elle poussait le soin, même dès sa jeunesse jusqu'à prendre chaque jour une petite note résumant sa lecture.

Elle aimait aussi beaucoup le rosaire : « C'est, disait-elle la dévotion de âmes simples, de petits et des ignorants », cela la charmait. Elle en inspirait le goût à ses orphelines.

« Réjouissez-vous, écrivait-elle à un groupe d'Oblates de réunion, car une grande récompense vous est réservée dans le ciel. Vous allez donc réciter régulièrement le chapelet à votre maison d'œuvres. C'est on ne peut mieux... Il veut vous amener à demeurer à ses pieds plus souvent, plus longtemps, et à laisser Marthe le servir autrement ».

« L'encens de la prière, ô Seigneur, là est le repos... » et elle ajoutait : « Ce n'est point tout naturel le goût de la prière ».

O liberté de la prière ! C'est la passion de ma vie ... ma vie ! Je me repose de tout dans l'oraison.

Louise-Thérèse éprouva pendant plus de 20 ans les joies de l'amour divin et les consolations de la prière ; elle me disait un jour en parlant des épreuves du Père Gautrelet : « J'avais presque honte à cette époque (vers 1860) d'avoir tant de consolations quand je le voyais tant souffrir ; mais je me suis bien rattrapée depuis ». En effet, les dernières années de sa vie, aux jouissances de l'amour, succéda le martyre de l'amour. Elle disait à ce sujet à Melle Maupetit : « Le Seigneur qui voulait me perfectionner dans cette voie m'a fait passer par bien des degrés : au début, il m'a donné toutes les consolations, toutes les jouissances et la souffrance, j'en étais comme enivrée, aujourd'hui ce n'est plus cela, tout, tout m'accable et me brise au-dedans comme au dehors. »

« Je considère le silence de Jésus sur la croix et je me tais... Entre les jouissances infinies que j'ai goûtées et mes communions d'aujourd'hui il y a un abîme... O bon Jésus, puisque vous ne voulez pas me consoler, c'est moi qui vous consolerai... Vous avez dit souvent divin Maître : « Il t'est bon que je m'en aille et vous m'avez bien abandonnée.. »

Elle dit un jour à ses intimes : « Demandez pour moi l'amour de la croix, car la croix sans l'amour c'est bien fatigant ! »

Mais bien vite la pensée de notre Mère se retournait vers son unique objet : « Regarder Jésus seul c'est une contemplation qui fait tout oublier même soi-même »

Pâques 1937

RECHERCHE DE JESUS...RABBONI

Comment se défendre de l'effroi aux heures tragiques... comment ne pas sentir l'angoisse au bord d'un gouffre dans lequel le moindre mouvement peut précipiter ?

Rappelons-nous le mot charmant de notre Mère : « Je ne sais que faire de mes souffrances aujourd'hui... »

Certes il lui était bien impossible de ne pas les sentir, mais elle cherchait à s'en abstraire, elle les dominait pour d'établir dans l'esprit de l'Eglise et tout son être chantait vraiment l'Alléluia.

« Alléluia ! nous entrons dans les joies pénétrantes de la résurrection... Je me hâte à la suite de Madeleine... Oh ! Que j'aime cette fête ! »

« Pendant le temps de Pâques, écrivait-elle, il faut nous laisser pénétrer de l'esprit de paix et de joie... nous entretenir comme les disciples d'Emmaüs des intérêts de sa gloire... Il marchera avec nous, nous instruisant secrètement et nos cœurs se sentiront tout brûlants du feu de la divine charité... et elle ajoutait : si Dieu s'est plu à réunir dans votre cœur toutes les délicatesses, c'est qu'il le destinait à charmer le sien... »

C'était toujours le « Tout pour Lui, rien pour moi » et l'attention à ne rien retenir de ce qui très purement doit aller à sa gloire.

Notre Mère admirait beaucoup la mission confiée par le Sauveur aux saintes femmes de prévenir les apôtres. Elle arrivait à nous montrer que c'était là l'esprit de notre vocation, d'être les auxiliaires des apôtres, du clergé.

Quand Jésus est ressuscité, écrivait-elle un jour, il dit aux saintes femmes qui se pressaient autour de lui : allez dire à mes apôtres et Madeleine aima mieux rester là et notre Seigneur ne l'empêcha point, mais elle fit aussi une bien plus longue pénitence que les autres parce qu'elle avait trop voulu jouir.

Notre Mère écrivait le jour de l'Ascension 1885 : « J'ai fait ma fête ce matin... J'ai compris que les apôtres étaient heureux et que même saint Jean qui aimait davantage avait été grandement consolé de la gloire de son Maître et par la pensée de servir l'Eglise. »

Notre Mère Louise Thérèse eut rarement à chercher Jésus dans les ténèbres complètes de l'aridité et des sècheresses, sa foi vive l'avait habituée depuis sa plus petite enfance à ne jamais quitter son Maître et la simplicité de ses rapports avec les compagnes de son apostolat nous a valu ce joli trait relaté dans les « Souvenirs » :

« Ce matin, (je crois que c'était un rêve) j'étais devant notre Seigneur, et je lui disais : Qu'est-ce que je fais donc pour vous ?... Alors me trouvant transportée au pied du calvaire, je me vis, petite fille de douze ans, chargeant une lourde croix sur mes épaules et m'élançant avec une ferveur extraordinaire à travers la montagne, uniquement occupée à écarter les juifs pour ne pas perdre de vue notre Seigneur. Je ne voulais voir que Lui. Cela m'a bien consolée, ajoutait-elle encore émue et presque bas, je me voyais, pauvre enfant de douze ans ne sachant rien... qu'aimer et chercher Jésus. »

Elle écrivait un jour à sa nièce Sabine, alors religieuse et qui, sans doute, s'était épanchée avec sa tante sur sa nostalgie du noviciat :

« Oui, je sens comme toi que reprendre ou respirer de temps en temps l'air du noviciat serait une bonne et douce chose, mais j'aime aussi ce mot du saint Evangile : ils ne virent plus que Jésus seul. J'aime encore à Jésus lorsqu'Il se cache, à me plonger dans l'humiliation et l'humilité (la première produit la seconde) lorsque cet unique bien semble avoir disparu pour toujours et que nous ne pouvons guère douter que ce soit notre faute- je ne puis en douter du tout quant à moi- ; alors l'étincelle d'amour déposée au fond de notre âme fait effort pour se

développer, la foi se ranime, le besoin du sacrifice se fait sentir plus vivement, la confiance est plus méritoire parce qu'elle est plus difficile ; c'est l'heure de l'humble abandon. L'on se trouve au pied de la croix, on s'y attache comme à la source de l'espérance et si l'âme a contracté l'habitude chercher toujours notre Seigneur au moment de l'épreuve ou de la défaillance, elle sait lever les yeux sur la croix, elle y découvre le Cœur de Jésus ouvert, elle sait pourquoi, et si elle s'unit sans réserve à Lui par un très simple acquiescement à toutes ses volontés sur elle, je crois que la lumière se fait, la consolation est proche, tout est sauvé.... Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela, j'ai suivi l'attrait de mon cœur ce matin.

Et encore : Le souverain Maître se charge de me mortifier. Il me veut incapable, impuissante, insipide souvent à moi-même, c'est bon.

J'attendrai la résurrection pour Lui demander de me rendre un peu de liberté pour Le servir et de sentiment pour goûter son amour. Peut-être me l'accordera t'-il et je serai vite ranimée. Que nous sommes heureuses de nous être confiées sans réserve à l'amour de notre Père céleste et de savoir que rien n'arrive sans sa permission. Le trouble ne peut nous atteindre, même au milieu des épreuves générales les plus extraordinaires.

JUIN 1937

MA VOCATION, C'EST LE SACRE-CŒUR

« Je ne connais personne qui entre mieux dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur que Melle de Montaignac » écrivait le Père Ramière au Père de Franciosi.

Et le Père Fressard : « Je ne connais ni fondateur, ni fondatrice d'ordre ou de société religieuse qui me semble avoir mieux senti et compris l'amour ravisseur Cœur de Jésus et qui ait plus voulu des âmes ravies par cet amour et opérant selon les inspirations de cet amour... Opérant, c'est-à-dire pensant, aimant, agissant, souffrant suivant l'influence et le mouvement de cet amour qui les a saisies, qui les a captivées et qui les captive... Par là je ne prétends nullement que Melle de Montaignac a plus glorifié par elle-même, ou fait ou fera plus glorifier par ses filles que n'ont fait ou ne feront d'autres saints fondateurs ou fondatrices, mais, j'entends exprimer ce qui me paraît la note caractéristique de la dévotion au Sacré-Cœur telle que l'a pratiquée et comprise Melle de Montaignac, telle qu'elle souhaite la voir pratiquée dans la famille religieuse.

« La Pieuse Union des Oblates est un institut sorti des profondeurs du Cœur de Jésus pour aider à la conquête spirituelle des âmes dans tout l'univers » (P . Gin hac)

Nous pourrions multiplier ces citations et recueillir les témoignages des religieux contemporains de notre Mère qui ont le mieux servi la cause du Sacré Cœur, amis il faut nous borner.

Mgr Penon écrivait à notre Mère de la Bruyère le 9 mars 1917 : « La vraie dévotion au Sacré Cœur me paraît avoir son idéal en votre sainte Mère Louise Thérèse de Montaignac »

Notre Mère voyait dans le Sacré Cœur la manifestation de la Charité divine et la voie par laquelle nous pouvons l'atteindre.

Elle voulait puiser en Dieu l'amour pour répandre l'amour. Elle voyait dans la charité parfaite la solution du grand problème social, l'antidote contre le jansénisme.

Le moyen de salut... le remède aux maux de la société moderne : l'orgueil et l'égoïsme vaincus par l'humilité prodigieuse et la charité inlassable produisant tous leurs fruits. Elle disait que la dévotion au Sacré Cœur ramènerait les peuples.

« La dévotion au Sacré-Cœur peut sauver la France, elle résume la religion tout entière puisqu'elle consiste à adorer et réparer en union avec la victime sainte pour les péchés des hommes et à étudier pour les imiter les vertus du Fils de Dieu fait homme. »

« Par dévotion au Sacré-Cœur Dieu dans son infinie bonté préparait aux blessures faites à la société par l'orgueil humain le remède efficace qui peut rendre les catholiques doux, humbles et dévoués, et par là dématérialiser la société ».

Notre Mère attendait tout du Sacré-Cœur: « Je vois le Sacré-Cœur comme l'infini et je vois comment une petite créature comme moi peut y trouver sa place. »

Parlant de la dévotion au Sacré-Cœur et au saint sacrement, notre Mère disait que pour elle ces deux dévotions ne sont qu'une, bien qu'elle les exprimât différemment : elle voyait la dévotion au Sacré Cœur ramener les âmes à l'amour de notre Seigneur Jésus Christ au très saint sacrement. C'est pourquoi elle considérait comme une grâce si grande que nous nous employions à élever des enfants en vue du sacerdoce.

« Mon but, c'était le Sacré Cœur, l'imitation de notre Seigneur ».

« Les rapports du Cœur de Jésus avec l'Eucharistie, mais ce sont ceux du rayon avec le centre lumineux qui est son foyer et le produit... du fleuve débordant avec la source... du chef d'œuvre avec la main de l'artiste d'où il est sorti. »

Le Cœur de Jésus a conçu, inventé, réalisé cette merveille d'amour qu'est l'Eucharistie. Seul il le pouvait parce qu'il n'y a que l'amour qui pouvait imaginer un tel témoignage d'amour et produire la puissance de le réaliser.

L'Eucharistie sort du Cœur de Jésus.

Elle est la pureté infinie ; c'est par elle, à son contact que nous sommes purifiés.

Elle est le feu, la flamme qui, partie du foyer s'en va brûler les âmes et allumer des incendies de zèle. Elle est le gage de la miséricorde infinie, du pardon sans repentance.

Le Cœur de Jésus, c'est la source de vie se révélant dans l'Eucharistie, se changeant en Pain de vie qui nous la communique, qui après nous avoir nourris, rassasiés sur la terre, garde nos âmes pour l'éternelle vie.

Le Cœur de Jésus se donne par l'Eucharistie.

Le Cœur du Verbe ne pouvait concevoir un plus grand dessein, ni réaliser un plus grand prodige que de se donner Lui-même.

Les âmes dévouées au Sacré Cœur le cherchent dans l'Eucharistie. C'est là en général qu'il se communique dans l'action de grâces, les adorations, le salut du saint sacrement.

« Qui a Jésus a tout, concluait toujours notre Mère, nous pouvons Tout dans son divin cœur ».

« Quand j'étais petite fille, disait-elle un jour, j'expliquais la dévotion au Sacré Cœur à d'autres petites filles, j'étais bien ignorante, mais comme elles l'étaient encore plus que moi, je leur expliquais ce que je savais, et j'ai vu plus tard que ce que je leur disais était l'essence de la dévotion. Ah ! ajoutait-elle, que j'ai mal usé de la lumière qui m'avait été donnée dès ma jeunesse sur l'étendue de ce trésor. Il me reste ses miséricordes infinies... Je m'y perds. »

Au procès informatif, l'énumération des œuvres de la servante de Dieu entreprises en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus ou de la sainte Eucharistie, mentionne :

l'œuvre des églises pauvres- l'adoration réparatrice, les retraites, le mois du Sacré Cœur – la diffusion des scapulaires (100 000 confectionnés en une seule année) et de l'indulgence « Adveniat Regnum Tuum » (N. M. avait obtenu , privilège unique alors, qu'on put par cette aspiration gagner une indulgence sans même avoir à prononcer les paroles.

L'apostolat de la prière

La garde d'honneur

La construction de la chapelle dédiée au Sacré Cœur

L'archiconfrérie du Cœur agonisant pour le salut des mourants.

La dévotion du premier vendredi du mois et la solennisation de la fête du vendredi, précédée d'un triduum pour faire connaître le Sacré Cœur et établir sa dévotion.

La campagne pour promouvoir les souscriptions en faveur du vœu national, les prières et l'union profonde à cette magnifique pensée de foi et de réparation : « Nous sommes le Montmartre vivants ».

En 1872 la statue du Sacré Cœur dans l'église de notre Dame de Montluçon (depuis des années elle soupirait après cette joie)

En 1875, consécration par Pie IX du monde au Sacré Cœur, nombreuses pétitions.

Le jour des décrets, en 1880, elle fixa les oblations en esprit de réparation.

Le 14 juillet elle faisait faire le chemin de croix, demandait une journée de réparation et y associait les enfants.

Pendant le Carême, et surtout à la fin, elle souffrait pour cette masse de pécheurs qui n'accomplissaient par leur devoir pascal.

Pendant le carnaval, elle donnait « permission générale » , ce qui voulait invitation pressante, de rester au pied du tabernacle afin de réparer les outrages des pécheurs en ces nuits d'orgies.

A certains jours, comme les jours saints, elle voulait plus de prières en commun : « s'unir pour prier et réparer en commun touche davantage le Cœur de Dieu » disait-elle.

En 1843, écrit notre Mère Marie Thérèse, notre Mère s'était consacrée par vœu au Sacré Cœur de Jésus, et toute sa vie a prouvé qu'elle avait été la portée de cet acte. Elle avait voulu par-là, se livrer à l'amour et à la souffrance : « il faut que le sacrifice de notre Seigneur soit perpétué en quelques âmes. »

Elle a vécu 42 ans de ce vœu, non dans la ferveur du premier jour, mais avec une lumière croissante qui le lui faisait apprécier chaque jour davantage et lui en découvrait les horizons infinis.

L'anniversaire lui en était toujours une occasion d'actions de grâces renouvelées « le vœu au Sacré Cœur a fait ma vie, il a fait la Pieuse Union...il a renfermé pour moi le secret de toutes les grâces et de toutes les joies. »

« J'ai fait tous les vœux, aucun ne m'a fait l'effet de celui-là. Il renfermait tout. En général, on sait à quoi on s'engage, nous ne le savons pas, nous sommes livrées...aucune religieuse n'a été heureuse comme je l'ai été. »

« Quand j'ai fait mon vœu au Sacré Cœur, j'étais pleine de délicatesse envers notre Seigneur, je lui avais tout donné, et quand j'avais envie de prier pour une âme je lui disais : » Doux Maître, si vous vouliez lui appliquer cette prière... aujourd'hui nos intérêts sont communs. »

Pendant sa dernière maladie : « Dès que j'irai mieux, nous parlerons du vœu au Sacré Cœur », ou bien « quand nous serons un peu plus tranquilles, je te parlerai du vœu au sacré Cœur. » Elle ne se doutait pas de l'éloquence qu'avait pour moi ce désir. Je lui voyais vivre attachée à la croix et c'était la meilleure explication

